

ALMANACH

DE LA

QUESTION SOCIALE

Illustré, pour 1899

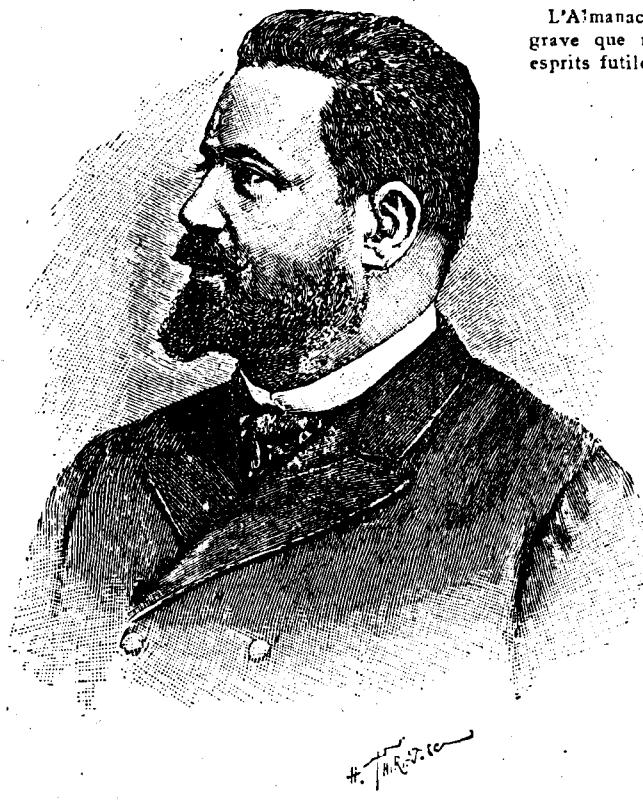
(NEUVIÈME ANNÉE)

*Rédigé par les écrivains les plus autorisés du socialisme et l'élite
de la littérature contemporaine*

Sous la Direction de P. ARGYRIADÈS

L'Almanach est chose plus
grave que ne le croient les
esprits futilles.

MICHELET.



P. ARGYRIADÈS

PARIS

A L'ADMINISTRATION DE LA « QUESTION SOCIALE »

5, Boulevard Saint-Michel

Dépôt général : chez BOULINIER, 19, Boulevard Saint-Michel

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET DANS TOUTES LES GARES

EN AVANT !

PAR STEINLEN.



*C'est elle, c'est elle, c'est elle, la belle, la rebelle !
La vie à pleine mamelle,
Elle appelle à grands cris
Les vaincus, les meurtris
Dont la tâche est supplice,
Et drapeau rouge au vent
Elle crie : « En avant !
Il est temps que cela finisse. »*

EUGÈNE POTTIER.

AVANT-PROPOS

Cette année, nous devons, plus que jamais, une explication à nos lecteurs.

Notre Almanach a subi une transformation. Depuis sa fondation, de nombreux amis — et des plus sincères — nous faisaient cette observation et cette critique que notre Almanach, qui défend avant tout les intérêts des prolétaires, n'était pas à leur portée par son prix. Aujourd'hui, il est à la portée de toutes les bourses.

Ce qui nous intéresse avant tout, c'est que la propagande de nos idées se fasse. Aussi prions-nous tous les amis de faire pénétrer notre Almanach partout, afin que le socialisme en profite.

Nous avons donné quelques renseignements sur les syndicats professionnels en France, ainsi que sur d'autres questions concernant le travail. Nous tâcherons désormais d'étendre encore cette partie de notre Almanach, car nous nous efforçons surtout de donner des renseignements concernant les faits, en même temps que nous répandons les idées socialistes, avec l'aide des éminents écrivains qui nous prêtent leur précieux concours, et auxquels nous adressons ici tous nos remerciements. Nous remercions aussi l'artiste distingué Valère Bernard, au crayon duquel nous devons le symbolique et beau dessin de notre couverture.

P. A.

ANNUAIRE POUR L'ANNÉE 1899

ANNÉE 6612 de la période julienne.

- 2675 des Olympiades, ou la 3^e année de la 669^e Olympiade, commence en juillet 1899, en fixant l'ère des Olympiades 775 1/2 ans avant J.-C., ou vers le 1^{er} juillet de l'an 3938 de la période julienne.
 - 2652 de la fondation de Rome, selon Varron.
 - 2646 depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 ans avant J.-C. selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.
 - 1899 du calendrier grégorien établi en octobre 1582, depuis 316 ans ; elle commence le dimanche 1^{er} janvier.
 - 1899 du calendrier julien ou grec, commence 12 jours plus tard, le vendredi 13 janvier.
 - 107 du calendrier républicain français, commence le vendredi 23 septembre 1898, et l'année 108 commence le samedi 23 septembre 1899.
 - 27 du calendrier socialiste commence le 20 mars 1898, et l'année 28 commence le lundi 20 mars 1899 (1).
 - 5659 de l'ère des Juifs, commence le samedi 17 septembre 1898, et l'année 5660 commence le mardi 5 septembre 1899.
 - 1316 de l'hégire, calendrier turc, commence le dimanche 22 mai 1898, et l'année 1317 commence le vendredi 12 mai 1899, suivant l'usage de Constantinople, d'après *l'Art de vérifier les dates*.
 - 35 du 76^e Cycle du calendrier chinois, commence le samedi 22 janvier 1898, et l'année 36 commence le vendredi 10 février 1899.
-

ÉCLIPSES

Il y aura en 1899, 5 éclipses : 3 éclipses de Soleil et 2 éclipses de Lune :

- 1^o Eclipse partielle de Soleil, le 11 janvier, invisible à Paris ;
- 2^o Eclipse partielle de Soleil, le 7 juin, visible à Paris ;
- 3^o Eclipse totale de Lune, les 22-23 juin invisible à Paris ;
- 4^o Eclipse annulaire de Soleil, le 2 décembre, invisible à Paris ;
- 5^o Eclipse partielle de Lune, le 16 décembre, visible à Paris.

(1) Les personnes qui désirent des renseignements sur le calendrier socialiste sont priées de se rapporter à notre Almanach de l'année 1891. Les précédentes années de notre Almanach contiennent des éphémérides sur les fêtes du socialisme, éphémérides que, par manque de place, nous avons dû supprimer cette année.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1899 du Calendrier GRÉGORIEN		An 107 du CALENDRIER REPUBLICAIN		An 27 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE		LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1899 du Calendrier GRÉGORIEN		An 107 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN		An 27 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.	JANVIER	NIVOSE	NIVOSE	NIVOSE	h. m.	h. m.	FÉVRIER	PLUVIOSE	PLUVIOSE	PLUVIOSE	h. m.	h. m.	FÉVRIER	PLUVIOSE
7 56	4 12	1 D	11 Granit	18 tridi	7 33	4 55	1 M	12 Brocoli	19 quartidi						
7 56	4 13	2 L	12 Argile	19 quartidi	7 32	4 57	2 J	13 Laurier	20 quintidi						
7 56	4 14	3 M	13 Ardoise	20 quintidi	7 30	4 59	3 V	14 Avelinier	21 primidi						
7 56	4 15	4 M	14 Grès	21 primidi	7 29	5 »	4 S	15 Vache	22 duodi						
7 56	4 16	5 J	15 Lapin	22 duodi	7 27	5 2	5 D	16 Buis	23 tridi						
7 53	4 17	6 V	16 Silex	23 tridi	7 26	5 4	6 L	17 Lichen	24 quartidi						
7 53	4 18	7 S	17 Marne	24 quartidi	7 24	5 5	7 M	18 If	25 quintidi						
7 53	4 20	8 D	18 Pierre à chaux	25 quintidi	7 23	5 7	8 M	19 Pulmonaire	26 primidi						
7 54	4 21	9 L	19 Marbre	26 primidi	7 21	5 9	9 J	20 Serpelle	27 duodi						
7 54	4 22	10 M	20 Van	27 duodi	7 19	5 10	10 V	21 Thlaspi	28 tridi						
7 53	4 23	11 M	21 Pierre à plâtre	28 tridi	7 18	5 12	11 S	22 Thymélé	29 quartidi						
7 53	4 25	12 J	22 Sel	29 quartidi	7 16	5 14	12 D	23 Chiendent	30 quintidi						
7 52	4 26	13 V	23 Fer	30 quintidi											
					PLUVIOSE	7 14	5 45	13 L	24 Trainasse	VENTOSE	1 primidi				
					1 primidi	7 13	5 47	14 M	25 Lièvre		2 duodi				
					2 duodi	7 11	5 49	15 M	26 Guède		3 tridi				
					3 tridi	7 9	5 20	16 J	27 Noiselier		4 quartidi				
					4 quartidi	7 8	5 22	17 V	28 Cyclamen		5 quintidi				
					5 quintidi	7 6	5 24	18 S	29 Chélidoine		6 primidi				
					6 primidi	7 4	5 25	19 D	30 Traîneau		7 duodi				
					7 duodi					VENTOSE					
						7 2	5 27	20 L	1 Tussilage		8 tridi				
						7 »	5 28	21 M	2 Cornouiller		9 quartidi				
						6 58	5 30	22 M	3 Violer		10 quintidi				
						6 56	5 32	23 J	4 Troène		11 primidi				
						6 55	5 33	24 V	5 Boue		12 duodi				
						6 53	5 35	25 S	6 Asaret		13 tridi				
						6 51	5 36	26 D	7 Alaterne		14 quartidi				
						6 49	5 38	27 L	8 Violette		15 quintidi				
						6 47	5 40	28 M	9 Mareau		16 primidi				

Phases de la Lune

- D. Q. le 4, à 15 h. 31 m.
 N. L. le 11, à 10 h. 59 m.
 P. Q. le 18, à 4 h. 45 m.
 P. L. le 26, à 7 h. 44 m.

Phases de la Lune

- D. Q. le 3, à 5 h. 34 m.
 N. L. le 9, à 21 h. 41 m.
 P. Q. le 16, à 21 h. 1 m.
 P. L. le 25, à 2 h. 23 m.

Phases de la Lune

D. Q. le 4, à 16 h. 16 m.
 N. L. le 11, à 8 h. 2 m.
 P. Q. le 18, à 15 h. 33 m.
 P. L. le 26, à 18 h. 28 m.

Phases de la Lune

D. Q. le 3, à 0 h. 5 m.
N. L. le 9, à 18 h. 30 m.
P. Q. le 17, à 10 h. 52 m.
P. L. le 26, à 7 h. 31 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1899 du Calendrier GREGORIEN		An 107 du CALENDRIER REPUBLICAIN		An 28 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE		LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1899 du Calendrier GREGORIEN		An 107 du CALENDRIER REPUBLICAIN		An 28 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.	MAI	FLORÉAL	FLORÉAL		h. m.	h. m.	JUIN	PRAIRIAL			PRAIRIAL		PRAIRIAL	
4 42	7 13	1 L	11 Rhubarbe.	13 tridi		4	3	7 52	1 J	12 Bétoine.		14 quartidi			
4 41	7 14	2 M	12 Sainfoin.	14 quartidi		4	3	7 53	2 V	13 Pois.		15 quintidi			
4 39	7 16	3 M	13 Bâton d'or.	15 quintidi		4	2	7 54	3 S	14 Acacia.		16 primidi			
4 37	7 17	4 J	14 Chamérisier.	16 primidi		4	1	7 55	4 D	15 Caille.		17 duodi			
4 36	7 19	5 V	15 Ver à soie.	17 duodi		4	0	7 56	5 L	16 Oïillet.		18 tridi			
4 34	7 20	6 S	16 Consoude.	18 tridi		4	0	7 57	6 M	17 Sureau.		19 quartidi			
4 32	7 21	7 D	17 Pimprenelle	19 quartidi		4	0	7 58	7 M	18 Pavot.		20 quintidi			
4 31	7 23	8 L	18 Corbeille d'or.	20 quintidi		4	0	7 58	8 J	19 Tilleul.		21 primidi			
4 29	7 24	9 M	19 Arroche.	21 primidi		3	59	7 59	9 V	20 Fourche.		22 duodi			
4 28	7 26	10 M	20 Sarcloir.	22 duodi		3	59	8 0	10 S	21 Barbeau.		23 tridi			
4 26	7 27	11 J	21 Stasicé.	23 tridi		3	59	8 0	11 D	22 Camomille.		24 quartidi			
4 25	7 28	12 V	22 Fritillaire.	24 quartidi		3	58	8 1	12 L	23 Chèvrefeuille		25 quintidi			
4 24	7 30	13 S	23 Bourrache.	25 quintidi		3	58	8 2	13 M	24 Caille-lait.		26 primidi			
4 22	7 31	14 D	24 Valériane.	26 primidi		3	58	8 2	14 M	25 Tanche.		27 duodi			
4 21	7 32	15 L	25 Carpe.	27 duodi		3	58	8 3	15 J	26 Palmier.		28 tridi			
4 20	7 34	16 M	26 Fusain.	28 tridi		3	58	8 3	16 V	27 Verveine.		29 quartidi			
4 18	7 35	17 M	27 Civette.	29 quartidi		3	58	8 4	7 S	28 Thym.		30 quintidi			
4 17	7 36	18 J	28 Buglose.	30 quintidi								MESSIDOR			
					PRAIRIAL										
4 16	7 38	19 V	29 Sénevé.	1 primidi		3	58	8 4	18 D	29 Pivoine.		1 primidi			
4 15	7 39	20 S	30 Houlette.	2 duodi		3	58	8 4	19 L	30 Chariot.		2 duodi			
					PRAIRIAL							MESSIDOR			
4 13	7 40	21 D	1 Luzerne.	3 tridi		3	58	8 4	20 M	1 Seigle.		3 tridi			
4 12	7 41	22 L	2 Hémérocalle	4 quartidi		3	58	8 5	21 M	2 Avoine.		4 quartidi			
4 11	7 42	23 M	3 Trèfle.	5 quintidi		3	58	8 5	22 J	3 Oignon.		5 quintidi			
4 10	7 44	24 M	4 Angélique.	6 primidi		3	59	8 5	23 V	4 Véronique.		6 primidi			
4 9	7 45	25 J	5 Canard.	7 duodi		3	59	8 5	24 S	5 Mulet.		7 duodi			
4 8	7 46	26 V	6 Mélisse.	8 tridi		3	59	8 5	25 D	6 Romarin.		8 tridi			
4 7	7 47	27 S	7 Fromental.	9 quartidi		4	0	8 5	26 L	7 Concombre.		9 quartidi			
4	7 48	28 D	8 Martagon.	10 quintidi		4	0	8 5	27 M	8 Echalotte.		10 quintidi			
4	7 49	29 L	9 Serpelet.	11 primidi		4	0	8 5	28 M	9 Absinthe.		11 primidi			
4	7 50	30 M	10 Faulx.	12 duodi		4	1	8 5	29 J	10 Fauchille.		12 duodi			
4	7 51	31 M	11 Fraise.	13 tridi		4	2	8 5	30 V	11 Coriandre.		13 tridi			

Phases de la Lune

- D. Q. le 2, à 5 h. 56 m.
- N. L. le 9, à 5 h. 48 m.
- P. Q. le 17, à 5 h. 22 m.
- P. L. le 24, à 17 h. 58 m.
- D. Q. le 31, à 11 h. 4 m.

Phases de la Lune

- N. L. le 7, à 18 h. 30 m.
- P. Q. le 15, à 21 h. 56 m.
- P. L. le 23, à 2 h. 29 m.
- D. Q. le 29, à 16 h. 54 m.

Phases de la Lune

N. L. le 7, à 8 h. 41 m.
 P. Q. le 15, à 12 h. 8 m.
 P. L. le 22, à 9 h. 51 m.
 D. Q. le 29, à 0 h. 52 m.

Phases de la Lune

N. L. le 5, à 23 h. 57 m.
 P. Q. le 14, à 0 h. 3 m.
 P. L. le 20, à 16 h. 54 m.
 D. Q. le 27, à 12 h. 6 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1899 du Calendrier GREGORIEN		An 107 du CALENDRIER REPUBLICAIN		An 28 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE		LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1899 du Calendrier GREGORIEN		An 108 du CALENDRIER REPUBLICAIN		An 28 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.	SEPT.		FRUCTIDOR		FRUCTIDOR		h. m.	h. m.	OCTOB.		VENDÉMIAIRE		VENDÉMIAIRE	
5 17	6 42	1 V		14 Noix		16 primidi		6 0	5 38	1 D		9 Panais		16 primidi	
5 19	6 40	2 S		15 Truite		17 duodi		6 2	5 36	2 L		10 Cuve		17 duodi	
5 20	6 38	3 D		16 Gilron		18 tridi		6 3	5 34	3 M		11 Pomme de terre		18 tridi	
5 22	6 36	4 L		17 Cardère		19 quartidi		6 5	5 32	4 M		12 Immortelle		19 quartidi	
5 23	6 34	5 M		18 Nerprun		20 quintidi		6 6	5 30	5 J		13 Potiron		20 quintidi	
5 24	6 31	6 M		19 Tagette		21 primidi		6 8	5 28	6 V		14 Réséda		21 primidi	
5 26	6 29	7 J		20 Holte		22 duodi		6 9	5 26	7 S		15 Ane		22 duodi	
5 27	6 27	8 V		21 Eglantier		23 tridi		6 11	5 24	8 D		16 Belle de nuit		23 tridi	
5 29	6 25	9 S		22 Noisette		24 quartidi		6 12	5 22	9 L		17 Citrouille		24 quartidi	
5 30	6 23	10 D		23 Houblon		25 quintidi		6 14	5 20	10 M		18 Sarrasin		25 quintidi	
5 31	6 21	11 L		24 Sorgho		26 primidi		6 15	5 18	11 M		19 Tournesol		26 primidi	
5 33	6 19	12 M		25 Ecrevisse		27 duodi		6 17	5 16	12 J		20 Pressoir		27 duodi	
5 34	6 17	13 M		26 Bigarade		28 tridi		6 18	5 14	13 V		21 Chanvre		28 tridi	
5 36	6 15	14 J		27 Verge d'Or		29 quartidi		6 20	5 12	14 S		22 Poche		29 quartidi	
5 37	6 12	15 V		28 Maïs		30 quintidi		6 21	5 10	15 D		23 Navet		30 quintidi	
VENDÉMIAIRE															
5 39	6 10	16 S		29 Marron		1 primidi		6 23	5 8	16 L		24 Amaryllis		1 primidi	
5 40	6 8	17 D		30 Panier		2 duodi		6 24	5 6	17 M		25 Bœuf		2 duodi	
5 41	6 6	18 L		31 Fête de la vertu		3 tridi		6 26	5 4	18 M		26 Aubergine		3 tridi	
5 43	6 4	19 M		32 - du génie		4 quartidi		6 27	5 2	19 J		27 Pinneut		4 quartidi	
5 44	6 2	20 M		33 - du travail		5 quintidi		6 29	5 0	20 V		28 Tomate		5 quintidi	
5 46	6 0	21 J		34 - de l'opinion		6 primidi		6 31	4 58	21 S		29 Orge		6 primidi	
5 47	5 58	22 V	SANS-CULOTTES	35 - des récomp.		7 duodi		6 32	4 56	22 D		30 Tonneau		7 duodi	
An 108 VENDÉMIAIRE															
BRUMAIRE															
6 34	4 55	23 L		1 Raisin		8 tridi		6 35	4 53	24 M		1 Pomme		8 tridi	
6 50	5 53	24 D		2 Safran		9 quartidi		6 37	4 51	25 M		2 Céleri		9 quartidi	
6 51	5 51	25 L		3 Châtaigne		10 quintidi		6 38	4 49	26 J		3 Poire		10 quintidi	
6 53	5 49	26 M		4 Colchique		11 primidi		6 40	4 47	27 V		4 Betterave		11 primidi	
6 54	5 47	27 M		5 Cheval		12 duodi		6 42	4 46	28 S		5 Oie		12 duodi	
6 56	5 45	28 J		6 Balsamine		13 tridi		6 43	4 44	29 D		6 Héliotrope		13 tridi	
6 57	5 43	29 V		7 Carotte		14 quartidi		6 45	4 42	30 L		7 Figue		14 quartidi	
6 59	5 41	30 S		8 Amaanthé		15 quintidi		6 46	4 41	31 M		8 Scorsonière		15 quintidi	
16 primidi															

Phases de la Lune

- N. L. le 4, à 15 h. 42 m.
P. Q. le 12, à 9 h. 58 m.
P. L. le 19, à 0 h. 40 m.
D. Q. le 26, à 3 h. 12 m.

Phases de la Lune

- N. L. le 4, à 7 h. 23 m.
P. Q. le 11, à 18 h. 19 m.
P. L. le 18, à 10 h. 14 m.
D. Q. le 25, à 21 h. 49 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		An 1899 du calendrier GREGORIEN	An 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 28 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL	An 1899 du calendrier GREGORIEN	An 108 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	An 28 de la COMMUNE CALENDRIER SOCIALISTE
b. m.	h. m.	NOV.	BRUMAIRE	BRUMAIRE	h. m.	h. m.	DÉC.	FRIMAIRE
6 48	4 39	1 M	10 Charrue	17 duodi	7 34	4 4	1 V	10 Pioche
6 50	4 37	2 J	11 Salsifis	18 tridi	7 35	4 4	2 S	11 Cire
6 51	4 36	3 V	12 Nacre	19 quartidi	7 36	4 3	3 D	12 Raifort
6 53	4 34	4 S	13 Topinambourg	20 quintidi	7 38	4 3	4 L	13 Cèdre
6 54	4 32	5 D	14 Endive	21 primidi	7 39	4 2	5 M	14 Sapin
6 56	4 31	6 L	15 Dindon	22 duodi	7 40	4 2	6 M	15 Chevreuil
6 58	4 29	7 M	16 Chervi	23 tridi	7 41	4 2	7 J	16 Ajone
6 59	4 28	8 M	17 Cresson	24 quartidi	7 42	4 2	8 V	17 Cyprès
7 1	4 26	9 J	18 Dentelaire	25 quintidi	7 43	4 2	9 S	18 Lierre
7 2	4 25	10 V	19 Grenade	26 primidi	7 44	4 1	10 D	19 Sabine
7 4	4 24	11 S	20 Herse	27 duodi	7 45	4 1	11 L	20 Hoyau
7 6	4 22	12 D	21 Baecante	28 tridi	7 46	4 1	12 M	21 Érable-sucre
7 7	4 21	13 L	22 Azerole	29 quartidi	7 47	4 1	13 M	22 Bruyère
7 9	4 20	14 M	23 Garance	30 quintidi	7 48	4 1	14 J	23 Roseau
			FRIMAIRE					NIVOSE
7 10	4 19	15 M	24 Orange	1 primidi	7 49	4 2	15 V	24 Oscille
7 12	4 17	16 J	25 Faisan	2 duodi	7 50	4 2	16 S	25 Grillon
7 14	4 16	17 V	26 Pistache	3 tridi	7 50	4 2	17 D	26 Pigeon
7 15	4 15	18 S	27 Macjонc	4 quartidi	7 51	4 2	18 L	27 Liège
7 17	4 14	19 D	28 Coing	5 quintidi	7 52	4 3	19 M	28 Truffe
7 18	4 13	20 L	29 Cormier	6 primidi	7 52	4 3	20 M	29 Olive
7 20	4 12	21 M	30 Rouleau	7 duodi	7 53	4 4	21 J	30 Pelle
			FRIMAIRE					NIVOSE
7 21	4 11	22 M	1 Raiponde	8 tridi	7 53	4 4	22 V	1 Tourbe
7 23	4 10	23 J	2 Turneps	9 quartidi	7 54	4 5	23 S	2 Houille
7 24	4 9	24 V	3 Chicorée	10 quintidi	7 54	4 5	24 D	3 Bithume
7 26	4 8	25 S	4 Nefle	11 primidi	7 55	4 6	25 L	4 Soufre
7 27	4 8	26 D	5 Cochon	12 duodi	7 55	4 6	26 M	5 Chien
7 28	4 7	27 L	6 Mâche	13 tridi	7 55	4 7	27 M	6 Lave
7 30	4 6	28 M	7 Chou-fleur	14 quartidi	7 56	4 8	28 J	7 Terre végétale
7 31	4 5	29 M	8 Miel	15 quintidi	7 56	4 9	29 V	8 Fumier
7 32	4 5	30 J	9 Genière	16 primidi	7 56	4 10	30 S	9 Salpêtre
					7 56	4 11	31 D	10 Fléau

Phases de la Lune

- N. L. le 2, à 22 h. 36 m.
- P. Q. le 10, à 1 h. 44 m.
- P. L. le 16, à 22 h. 28 m.
- D. Q. le 24, à 18 h. 44 m.

Phases de la Lune

- N. L. le 2, à 12 h. 57 m.
- P. Q. le 9, à 9 h. 12 m.
- P. L. le 16, à 13 h. 40 m.
- D. Q. le 24, à 16 h. 7 m.
- N. L. le 32, à 2 h. 4 m.

TRIOMPHE CERTAIN DU SOCIALISME

Nous apportons chaque année, croyons-nous, les arguments les plus irrésistibles en faveur du socialisme. Nous insistons tout particulièrement sur les preuves tirées des faits de l'évolution économique et sur la transformation des moyens de production qui s'accomplit sous nos yeux. Les faits sont plus probants et plus éloquents que les paroles. Malheureusement, on ne les observe pas assez. La plupart des gens occupés de leur besogne journalière sont indifférents au reste, et ne s'aperçoivent pas des changements les plus éclatants qui se produisent dans le commerce et l'industrie. D'un autre côté, une presse stipendiée, au service du capital, entretient, autant qu'elle peut, l'erreur économique dans les cerveaux. Ceci constaté, on peut dire que le plus grand ennemi du socialisme est l'ignorance! Si la plus grande partie de la nation pouvait s'apercevoir que la marche naturelle des choses nous mène au socialisme ; si, d'un autre côté, elle pouvait pressentir les immenses avantages, les richesses incalculables et le bonheur infini que nous réserve l'organisation communautaire de la production et de la distribution des richesses, le régime actuel ne résisterait pas pendant vingt-quatre heures.

Aussi, contrairement à certains fatalistes du socialisme, nous estimons que si les faits sociaux de l'évolution économique sont le principal facteur de la transformation sociale, l'ignorance persistante des hommes devant ces faits peut retarder beaucoup cette transformation. Tandis qu'on peut arriver à une solution bien plus prompte du problème social par l'intervention éclairée de la volonté humaine, et, grâce à cette intervention, mettre de l'ordre dans la marche de la production actuelle et dans la distribution des richesses.

Nous avons souvent exposé dans nos écrits les raisons scientifiques du socialisme. Si nous les résumons encore aujourd'hui, c'est que notre almanach, prenant une forme plus populaire, s'adresse à un plus grand nombre de lecteurs dont beaucoup peut-être ne connaissent pas ces raisons qu'ils pourront, à l'occasion, opposer à celles des détracteurs du socialisme.

Voici donc — succinctement — les raisons les plus importantes contre le régime actuel, qui nous prouvent que ce régime sera fatalement remplacé par un autre plus conforme aux nécessités économiques actuelles, et par conséquent, plus logique et plus équitable.

Et, d'abord, dans la société actuelle, la production n'a pas pour but, comme cela devrait être, la satisfaction des besoins de tous les membres de la société, mais seulement l'enrichissement de certaines personnes. On ne produit pas pour consommer ou échanger en vue de besoins réciproques, on produit en vue de gagner de l'argent.

Or, qu'arrive-t-il ? Il arrive que dans chaque nation à production capitaliste, un grand nombre de nationaux manquent de tout, tandis que les autres imposent par la force brutale aux pays lointains — contre espèces — des produits industriels enlevés aux nationaux qui auraient très bien pu les consommer et ne pas être obligés de mourir de faim.

En second lieu, tous les progrès, toutes les découvertes, toutes les machines nouvelles et tous les perfectionnements, au lieu de profiter à la société tout entière et de soulager d'autant les humains, ne servent qu'à empirer la situation des travailleurs et à enrichir seulement une infime minorité de citoyens.

Le machinisme qui, perfectionné et augmenté, mais rendu propriété sociale, nous affranchira tous du travail abrutissant et débilitant de la société actuelle, le machinisme qui amènera le vrai bonheur sur la terre, n'est aujourd'hui qu'un fléau pour les prolétaires, car étant propriété de quelques-uns seulement, il amène les chômagés dans tous les métiers et fait qu'un nombre considérable d'ouvriers sont mis en dehors de l'atelier et de l'usine.

Dans la société communiste, tout se faisant au profit de tous, c'est par la multiplication des machines, c'est par leur perfectionnement et par la mise à contribution de toutes les forces de la nature, telles que fleuves, marées, etc., que nous arriverons à créer des produits en quantité tellement considérable qu'on ne se les disputera plus. Tout le monde en consommera tant qu'il voudra sans qu'ils s'épuisent jamais. La question du mien et du tien ne se posera plus.

Cela n'est pas un rêve ni une utopie et nous en verrions la réalisation dès aujourd'hui, si la plupart des gens n'étaient pas bornés par la routine comme ils le sont, et s'ils ne faisaient pas chorus pour crier : « C'est beau, mais c'est impossible ! »

Mais, voyons : si, il y a un siècle, on avait dit à un simple mortel que bientôt nous aurions de terribles coursiers à vapeur qui nous transporteraient avec une vitesse inouïe, même à travers les montagnes ; que nous converserions à des distances de milliers de kilomètres, du vieux monde au nouveau ; que la lumière ferait de la peinture ; que nous pourrions conserver les discours des morts avec leurs propres voix, et les faire parler dix, vingt, cent ans et plus, après leur mort, nul ne l'aurait cru. Et cependant, nous avons les chemins de fer, les tunnels, le télégraphe, le téléphone, la photographie, et nous avons le phonographe, au grand ébahissement des diseurs du fameux : « C'est beau, mais c'est impossible ! »

La transformation se produira parce qu'il est impossible que cela soit autrement, et ceux qui luttent contre cette transformation, par leurs niaises et ineptes prétentions, ressemblent aux pygmées qui entreprendraient de s'opposer au courant des fleuves pour les empêcher de suivre leur direction naturelle, ou bien voudraient les endiguer avec l'intention de les faire couler en arrière !...

Et, certes, ce sont eux les utopistes et non pas nous qui disons qu'il faut observer et suivre les faits, se guider d'après eux, et faire en sorte qu'ils nous donnent de bons résultats au lieu de nous conduire à l'abîme comme aujourd'hui.

Pourquoi et comment beaucoup d'hommes, aujourd'hui, se refusent-ils à voir les effets pernicieux de la concentration capitaliste, et les résultats épouvantables de la libre concurrence ?

La concentration capitaliste aidant, il n'y aura bientôt plus que quelques centaines de milliardaires et millionnaires disposant de toutes les richesses sociales, tandis que tous les autres hommes seront leurs îlots ou les parias sordides des grandes routes, *tramps* ou chemineau cherchant du travail pour un morceau de pain et ne le trouvant pas.

Déjà Vanderbilt a sous ses ordres et sous son exploitation directe 3.000.000 d'hommes, ce sont les employés de ses chemins de fer, les ouvriers de ses mines, de ses usines, de ses fabriques, etc., tous tailables et corvéables à merci !

Tout est à rebours dans cette société. Au lieu que le bonheur naîsse de l'immensité des richesses créées, c'est au contraire — ô criante absurdité — la misère qui naît de leur surabondance.

De là découle cet autre paradoxe : Que plus les travailleurs produisent

aujourd'hui de richesses, plus ils rendent leur situation misérable, car par leur travail excessif, ils amènent la pléthore — c'est-à-dire une production supérieure aux besoins du marché — cette pléthore amène un arrêt dans la production, duquel arrêt résultent les chômagés et la misère dans les familles des prolétaires.

Cette situation des travailleurs s'aggrave de plus en plus, car les effets pernicieux du capitalisme augmentent et les travailleurs étant réduits à la misère ne peuvent acheter les produits fabriqués dont ils ont besoin. Or, qu'arrive-t-il? Il arrive que la crise devient permanente, s'aggrave de jour en jour et que les capitalistes cherchent des débouchés lointains pour écouler leurs marchandises.

Mais — et c'est là la pierre d'achoppement du régime capitaliste — les débouchés, dans les pays lointains, ne dureront pas éternellement. De même que l'Australie qui était autrefois un pays à débouchés pour l'Angleterre fait aujourd'hui concurrence à celle-ci, de même que les tissus des Indes font concurrence à ceux de Manchester et de Liverpool, de même que le Japon fait concurrence aux Etats-Unis par ses bicyclettes mieux faites et meilleur marché de 40 à 50 %, par ses bières aux bières allemandes dans tout l'Extrême-Orient ; de même le Tonkin, Madagascar, la Chine et tous autres pays aujourd'hui à débouchés, feront leur propre production industrielle, et non seulement n'achèteront plus les produits de l'Europe et de l'Amérique, mais encore leur feront concurrence par les leurs.

Et lorsque cela se produira inévitablement, dans trente, quarante ou cinquante ans, que feront les capitalistes qui produisent dans le but de gagner et qui ne gagneront plus rien?

C'est alors qu'ils mettront les pouces et qu'ils abandonneront leurs usines et fabriques pour presque rien à la société qui, elle, organisera la production sociale, non pas en vue de gagner et d'enrichir quelques-uns, mais bien pour les besoins des membres de la société.

Et voilà comment, qu'on le veuille ou non, prendra fin le régime capitaliste, cause de tant de méfaits, de tant d'injustices, de misères, de malheurs et de crimes.

Les bourgeois eux-mêmes commencent à faire du socialisme, mais ils le font comme M. Jourdain faisait de la prose « sans le savoir ». On voit, en effet, un peu partout, dans certaines grandes villes, des conseillers municipaux et même des législateurs, organiser les services publics au grand profit de tous. Pour se rendre compte de cela, on peut se reporter à mon article de l'Almanach de l'année dernière.

Je veux cependant citer un exemple de l'avantage qu'on aura en transformant tout en services publics. Les tramways de la ville de Glasgow étaient autrefois exploités par une Société capitaliste qui payait à la ville 66.000 francs comme redevance. Or, depuis que le Conseil municipal a fait un service public des tramways en les enlevant aux capitalistes, la ville de Glasgow a eu pour la première année, de 1894 à 1895, un bénéfice de 360.000 francs; de plus, on a réduit de 50 % le prix de transport des voyageurs, et on a élevé les salaires des ouvriers et employés de ce service. La journée de travail a été réduite à huit heures, et une pension a été constituée pour tous les employés. On voit quels profits immenses la ville de Glasgow a tiré de ce seul service.

Voici un autre petit exemple suggestif : A Bruxelles, le gaz étant service public, coûte 8 centimes le mètre cube; à Paris, le gaz étant exploitation capitaliste, nous avons la bêtise de le payer 30 centimes le mètre cube, presque quatre fois autant qu'à Bruxelles.

L'exiguité de notre Almanach nous force à nous arrêter là. D'ail-

leurs, s'il nous fallait énumérer tous les arguments en faveur du socialisme, ce volume ne suffirait pas.

Du peu que nous avons dit, ressort avec éclat l'absurdité du régime actuel, et les avantages que nous sommes en droit d'attendre de l'organisation communiste de la société.

P. ARGYRIADES.

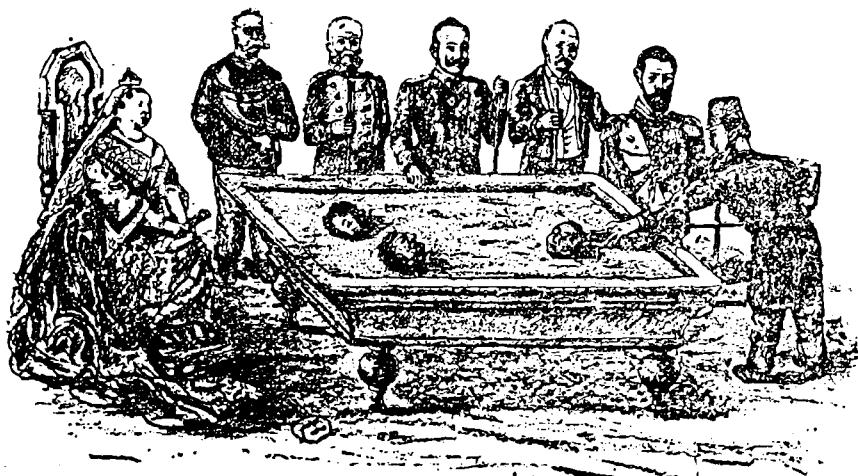
AUX ANTISÉMITES



— Le pain est cher... ils crèvent de faim...
Cette année, l'électeur sera pour rien !...

Tout rentrait dans l'ordre sombre, dans la misère et le servage.

MICHELET.



Le Sultan continue son jeu des têtes coupées au su et au vu de ses collègues.
les nobles souverains de l'Europe.

MILLIARDAIRES

Il nous a été donné d'assister à ce spectacle unique dans les annales de l'humanité : des malheureux sans feu ni lieu, marchant comme des damnés, comme le Juif Errant



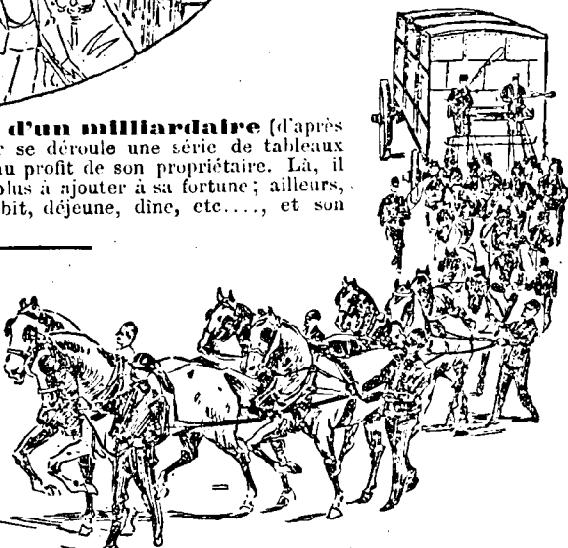
L'accroissement symbolique d'un milliardaire (d'après un dessin américain). — Autour de Rockefeller se déroule une série de tableaux qui démontrent comment le milliard travaille au profit de son propriétaire. Là, il prend sa canne : tant de millions de francs de plus à ajouter à sa fortune ; ailleurs, il se fait raser, va à son bureau, met son habit, déjeune, dîne, etc...., et son milliard continue sans cesse à grandir.

mettre de l'ordre dans ce désordre et à faire disparaître de telles monstruosités ? Qu'attend-t-on ?

A côté de Rockefeller, le roi du pétrole, que la gravure ci-contre nous montre, nous pouvons citer d'autres noms bien connus de nos lecteurs : Mackay, avec ses mines d'argent; Vanderbilt, avec ses 3.000.000 de salariés; Astor, avec sa fortune de plus de dix milliards (la ville de New-York et l'Etat du Honduras lui appartiennent presque en totalité); Westminster, à qui les trois quarts de Londres appartiennent; le grand propriétaire terrien allemand, prince de Wittgenstein qui a 1.230.000 hectares de terres et enfin Ro-

Faut-il, pour finir, faire un rapprochement? Alors que des femmes, comme la femme Souhain, ne gagnent que trois à quatre sous par jour pour nourrir leur cinq enfants, d'autres, dépensent des sommes fabuleuses pour leur seul plaisir, comme tout récemment Mme Celia Wallace, de Chicago, qui, pour sa toilette d'une seule soirée a dépensé 750,000 fr. — tout juste! — sans compter ses bijoux qui coûtaient deux millions de francs.

P. A.



Le nombre des chevaux nécessaire pour transporter le revenu annuel en or de Rockefeller.

SABRE ET GOUPILLON

A mon ami J. Arquatiès, le très sympathique directeur
de la Question Sociale, son dévoué collaborateur
En souvenir de la réaction Et Museux
d. 1897-98 (Sabre et Goupillon)



Ils s'en allaient par les rues, dodelinant de la tête et barytonant du cul.
(RABELAIS)

Les sciences ont des racines amères, mais les fruits en sont doux.

* * *

Il y a la même différence entre un savant et un ignorant qu'entre un homme vivant et un cadavre.

* * *

Les lettres servent d'ornement dans la prospérité et de consolation dans le malheur.

ARISTOTE.

MÉTAMORPHOSES DU PROGRÈS

Quand elle surabonde, la vie devient irrépressible : il en est comme de l'eau courante, que l'on peut endiguer, mais qui doit trouver une issue, soit par dessus le barrage, en plongeant dans le lit accoutumé, soit par une dépression latérale dans une coulière nouvelle. Ainsi s'expliquent les effets imprévus des révolutions et des contre-révolutions violentes. Après de brusques changements obtenus par la force, la vie ne se manifeste plus par les mêmes actes, elle alimente des énergies dormantes jusqu'alors, pénètre en de nouveaux canaux, comme l'eau comprimée par un piston; mais quelles que soient les transformations, la persistance de la force ne peut manquer de prévaloir. Le travail s'accomplit d'une autre façon, mais il s'accomplit, amenant toute une succession d'événements inattendus que les faibles hommes soumis à leurs effets, disent, suivant les circonstances, funestes ou favorables, en jugeant d'ordinaire d'après leur égoïsme étroit et leur vue du moment. C'est ainsi que le mouvement se transforme en chaleur et la chaleur en électricité.

Voyant la machine s'arrêter, on se laisse aller facilement à croire que la force elle-même se disperse, mais voici qu'elle éclate, soudain transfigurée. C'est le dieu qui s'évanouit et se retrouve en de continuels avatars. Protée, toujours changeant, a pris la forme d'un être nouveau.

Dans l'illusion enfantine et barbare de pouvoir arrêter la vie débordante de la foule, d'immobiliser la société à leur profit personnel, des individus et des classes disposent de la violence, chefs d'Etat et maîtres, aristocrates, religieux ou bourgeois, interviennent volontiers par la force brutale pour supprimer toute initiative populaire; mais ils ne le font plus que d'une main hésitante : les lois immuables de l'histoire commencent à être assez connues pour que les plus audacieux parmi les exploiteurs de la société n'osent pas la heurter de front dans son mouvement : il leur faut procéder avec science et adresse afin de la détourner en des voies latérales, comme un train que l'on aiguille en dehors de la grande ligne. Jusque à maintenant, le moyen le plus fréquemment employé et l'un de ceux qui, malheureusement encore, réussissent le mieux aux maîtres des peuples, consiste à changer toutes les énergies nationales en fureurs contre l'étranger. Les prétextes sont faciles à trouver, puisque les intérêts des Etats restent différents et contradictoires, par le fait même de la séparation en organismes artificiels distincts. Il existe aussi plus que des prétextes, il y a des souvenirs de torts, de massacres, de crimes de toute nature, accomplis dans les anciennes guerres; l'appel de la vengeance résonne encore et lors que la nouvelle guerre aura passé comme un incendie, dévorant tout dans sa flamme terrible, elle laissera également la mémoire de la haine et pourra servir de ferment pour des conflits futurs. Combien d'exemples on pourrait citer de pareils dérivatifs ! Aux difficultés intérieures du gouvernement, les possesseurs du pouvoir répondent par des guerres extérieures : que ces guerres soient triomphantes, et les maîtres ne manqueront pas d'en profiter pour la consolidation de leur régime; ils auront avili le peuple par la folie de la vanité que l'on appelle la gloire, ils en auront fait un complice honteux en le conviant au vol, au pillage, à la tuerie, et la solidarité du mal assoupira les revendications premières, jusqu'à ce que de nouveau s'emplissent les vases de la haine.

Mais, outre la guerre, les gouvernants ont à leur disposition d'autres puissants moyens d'action pour éloigner d'eux tout danger, telles sont : la corruption et la démoralisation par le jeu, les courses, la boisson, toutes les formes de la débauche. « Qu'ils chantent, ils paieront ! » Ceux qui sont dépravés, avilis et qui se méprisent eux-mêmes n'ont plus le sentiment de dignité nécessaire pour les forcer à la révolte : ayant la conscience d'avoir des âmes de valets, ils se rendent justice en acceptant l'oppression. Ainsi, les guerres de la République, unies à l'explosion de vices et de turpitudes qui suivirent les premières années de la Révolution, avec son idéal d'austérité et de vertu, vinrent à propos pour préparer le régime impérial et l'ignominieux abaissement des caractères. Toutefois, il y eut là un phénomène de balancement qui

provint en très grande partie d'une réaction normale de la société prise dans son ensemble. Il est naturel que les hommes oscillent successivement de l'un à l'autre contraire, de même que leur vie alterne de l'activité au sommeil et du repos au travail. En outre, une nation étant composée d'un grand nombre de classes et de groupes divers, qui ont leur évolution propre dans l'évolution générale, il en résulte que des mouvements historiques à tendances opposées s'entrecroisent en décrivant les courbes les plus compliquées, dont l'historien ne peut débrouiller l'écheveau qu'à grand peine.

Ainsi, pendant les luttes intestines de la Révolution française, les Vendéens représentaient certainement contre le gouvernement central le principe de la commune autonome, librement fédérée; mais, par une contradiction dont le manque absolu d'instruction ne leur permettait pas de se rendre compte, ils s'étaient faits aussi les défenseurs de l'Eglise, qui vise à l'empire universel des âmes, et de la Royauté qui, dans tous les communiers ne voit que des corvétaires et des « taillables, » même dans le sens de chair à couper sur les champs de bataille. Par une étrange naïveté, qui fait sourire et qui ferait pleurer, les nègres d'Haïti, luttant pour leur liberté contre les planteurs blancs, se proclamaient avec enthousiasme les « gens du Roi ; » de même, les rebelles des colonies espagnoles du Nouveau Monde se soulevaient au cri de « Vive Ferdinand VII ! » Presque toujours, dans le courant des siècles, ceux qui se révoltèrent contre une autorité quelconque, le firent au nom d'une autre autorité, comme si l'idéal ne consistait qu'à changer de maître. Lors des grands mouvements d'opinion et d'émancipation intellectuelle qui aboutirent à la Révolution de 1830, ceux qui travaillaient à l'émancipation de la langue, à la libre étude de l'histoire artistique et littéraire dans tous les temps et tous les pays, en dehors de la Grèce, de Rome et du « Grand Siècle, » tous ceux qui recherchaient leurs origines, même dans le moyen-âge, et leurs parents, même chez les Allemands et les Slaves, les « romantiques » en un mot, étaient cependant pour la plupart restés royalistes et chrétiens; tandis que les revendeurs de la liberté politique en étaient encore aux formes classiques de l'Ecole, au style traditionnel, estampillé par les Académies. Lorsque Blanqui, noir de poudre, déposa son fusil après les trois journées victorieuses de juillet, il ne prononça qu'un mot : « Enfoncé, les romantiques ! » (1) La Révolution s'était décomposée en deux éléments, celui de la politique, visant au renversement des trônes, celui de la littérature, travaillant à la libération de la langue et à l'extension de son domaine. Des deux côtés, les révolutionnaires étaient aussi les réactionnaires les uns des autres. C'est très justement que de parti à parti, on se reproche des manques de logique, des inconséquences, des absurdités et des sottises.

L'historien, qui contemple le va-et-vient des événements et qui cherche à en extraire la substance au point de vue du progrès, a donc le problème le plus difficile à résoudre : celui d'établir le parallélogramme des forces entre les mille impulsions en lutte qui se heurtent de toutes parts. Il lui est facile de se tromper, et souvent il se désespère, croyant assister à un effondrement, alors qu'il y a de réels progrès, ou plutôt, que dans le virement général des comptes, embrassant les pertes et les gains, l'œuvre humaine s'est grandement accrue. Ainsi l'on comprend qu'à la vue de ce qui se passe actuellement en France, la première sensation soit bien celle du dégoût, de la honte et d'une tristesse amère : pourtant, au-dessous de toute cette écume impure et nauséabonde que le bouillonement amène à la surface se préparent des combinaisons nouvelles ; la décadence des institutions ne coïncide pas nécessairement avec la ruine du pays. Cette furie de mensonge qui s'est emparée de l'Etat-Major, enferré dans ses crimes; cette indignité de la magistrature se ruant avec fureur contre tout homme sincère qui demande des preuves; cette abjection de la République bourgeoise, agenouillée devant les garçons bouchers de la bande antisémite; cette Chambre, encore rayonnante de la majesté des suffrages populaires, qui, dès le premier jour, se rue aux pieds d'un ministre distributeur de places; cette Eglise qui, par la voix de ses moines dominicains, convie les soldats à « couper les têtes » républicaines et socialistes, tout cela n'est point fait pour nous déplaire, car toutes ces institutions abominables sont

(1) Gustave Geffroy, *L'Enferme*, p. 51.

condamnées à périr. Puissent-elles se déshonorer encore davantage! s'enliser à jamais dans l'ordure et l'infamie! se confondre en une pourriture générale, de laquelle rien ne vienne les sauver! Il est temps que tout cela tombe en sa définitive déliquescence! La mort de cette société sans justice et sans idéal serait encore un progrès, dût-elle même ne pas être remplacée par le monde nouveau que nous voulons créer, et dont nous possédons les éléments : la dure expérience du passé, le savoir, l'indomptable amour de la liberté et le travail solidaire des amis.

Elisée RECLUS.

LA COMMUNAUTÉ

Depuis longtemps les adversaires intéressés et aveugles de la communauté tout en reconnaissant les prodiges qu'elle enfanteraient, sont parvenus à établir ce préjugé, qu'elle est impossible, que ce n'est qu'un beau rêve, une magnifique chimère.

La communauté est-elle ou n'est-elle pas réalisable et possible, voilà donc la question.

L'étude approfondie de cette question nous a profondément convaincu que la communauté pourra facilement se réaliser dès qu'un peuple et son gouvernement l'auront adoptée. Nous avons aussi la conviction que les progrès de l'industrie rendent la communauté plus facile aujourd'hui que jamais; que le développement actuel et sans borne de la puissance productrice au moyen de la vapeur et des machines peut assurer l'égalité d'abondance, et qu'aucun système social n'est plus favorable au perfectionnement des beaux-arts et à toutes les jouissances raisonnables de la civilisation.

M. CABET.



M. CABET

Annoncer des vérités, proposer quelque chose d'utile aux hommes, c'est une recette sûre pour être persécuté.

VOLTAIRE.

CHAIR A CANON

Par WIERTZ



SONNET AMER

L'IDOLE

Il n'est qu'un Dieu, tout puissant Roi, souverain Maître.
Il est. Les peuples vains n'existent que par lui.
Quant sur le monde il sort de sa gaine et qu'il luit,
Les fronts timidement n'ont qu'un droit : se soumettre.

S'agenouiller est bien ; s'aplatis, encore mieux.
L'avaler est le grand devoir, la gloire unique.
La Justice, c'est lui ; tout le reste, l'Inique.
Il est l'éternel Dieu, vainqueur de tous les dieux.

Penser, parler, voilà le crime et l'insolence.
Critiquer, c'est oser le pire assassinat.
Frappe, Sabre divin. Ta juste violence.

De tout temps par le bon meurtre nous gouverna.
Fais mieux : Prends nos cerveaux, prends nos coeurs et les châtre,
Puisque la foule, à coups de gueules, t'idolâtre.

Fuillet 1898.

THEODORE JEAN.

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE

Le développement du machinisme et les découvertes de la science, chaque jour plus nombreuses, plus inattendues, ont apporté des modifications profondes dans le vieil organisme social. La concentration des capitaux, les monopoles industriels et commerciaux, la formation des grandes compagnies anonymes en ont été la conséquence.

Par répercussion, la situation des salariés est devenue plus précaire, plus affreuse. La surabondance de la chair à travail a permis au capitalisme d'exercer contre le prolétariat la plus odieuse tyrannie qui se soit jamais produite, laissant loin derrière elle tous les despots politiciens dont l'histoire nous garde les témoignages.

La société est désormais divisée en deux camps bien distincts : d'un côté, une minorité, chaque jour plus infime, qui regorge de tout, a tout en surabondance. De l'autre, la grande masse, dont la condition empire, dont le sort devient constamment plus malheureux, qui se dispute, affamée, les miettes tombées de la table de ses exploiteurs, et n'est même plus assurée, comme naguère, d'avoir la possibilité de s'exténuer au travail pour gagner une maigre ration de pain.

Conséquence fatale : la misère apparaît plus âpre, entre la prostitution, le vol et les crimes de ceux qui, ne pouvant plus gagner honnêtement leur nourriture, ayant d'ailleurs devant les yeux le spectacle des vices étalés sans vergogne par la classe dirigeante, cherchent par tous les moyens à ne pas se laisser acculer au suicide.

C'est l'état de guerre. Si les loups ne se mangent pas entre eux, les hommes n'hésitent pas à s'entre-dévorer.

Cette situation, évidemment, ne peut se perpétuer indéfiniment. Chacun l'a compris — mais mieux certainement dans le camp du capitalisme, la minorité, que dans celui du prolétariat, la majorité.

Parmi les travailleurs, il en est des milliers et des milliers qui, par ignorance, par lâcheté quelquefois, se refusent à joindre leur effort à celui de leurs compagnons de misère. On dirait qu'ils ne sentent pas le poids du boulet attaché à leurs pieds, et, forcats inconscients, ils subissent sans murmure les attentats de la chiourme.

La petite bourgeoisie, ruinée par le haut capitalisme s'obstine de son côté, à ne pas ouvrir les yeux à la lumière. Luttant désespérément contre la faillite, qui la rejette peu à peu dans les rangs du prolétariat, elle a la haine et le mépris de ce prolétariat où elle rentrera demain et qui, hier, alors que les bras humains avaient une valeur marchande, était la source de sa prospérité.

Chez l'ennemi, il en va bien différemment. Toutes les forces se concentrent, même celles qui ne lui appartiennent pas en propre, mais qu'il a réussi à s'adjointre par le mensonge et l'hypocrisie.

C'est au nom de la patrie menacée, par exemple, que s'est constituée l'armée, c'est pour rendre les frontières inattaquables que les nations consentent les sacrifices les plus lourds, parfois les plus douloureux.

Eh bien ! cette armée, les gouvernements n'hésitent pas à la détourner du rôle qu'eux-mêmes lui ont assigné. Elle est devenue entre leurs mains le plus puissant instrument de domination qui ait jamais existé, toujours prêt à fausser les conflits intérieurs.

Cette armée, pourtant, sort des entrailles du peuple. Le soldat, après trois ans de caserne, redevient la bête de somme du patronat ou du grand propriétaire terrien.

Mais la discipline militaire avec son code antihumain et ses conseils de guerre, est là pour empêcher le soldat de penser à demain, de s'apercevoir qu'il n'a pas la mission, encore moins l'intérêt, de servir de gendarme au capitalisme contre son père, ses frères, sa mère — contre lui-même, enfin.

Après l'armée, la police, puis la magistrature, les fonctionnaires de tous ordres, en grand nombre eux aussi sortis du peuple, se retournent contre le peuple, ourdissant ses chaînes, encouragés à cette besogne d'opprobre par les

excitations du clergé, gardien des cervelles faibles comme les autres le sont des corps.

Tous ceux-là sont assurés de vivre — tant que devant eux se dressera un prolétariat menaçant. — Que celui-ci — pure hypothèse — vint à disparaître, le capitalisme, n'ayant plus besoin de chiens de garde, les expulserait de leurs niches.

Peu nous importe ! Nous n'avons pas à nous apitoyer sur leur infortune possible.

Ceux qui nous tiennent au cœur, ce sont les hommes que la machine a dépossédés de leur travail, qui souffrent avec nous, qui meurent de faim autour de nous. C'est à ceux-là que nous nous adressons, les conjurant de s'unir, de se coaliser pour la résistance, d'asservir la machine que leur travail a créée et qui les a fait descendre plus bas que l'esclave antique, de reprendre à ceux qui la détiennent indûment leur part de soleil, leur portion de bien-être.

Etre ou n'être pas : tel est le dilemme. S'ils ont perdu les énergies de révolte qui firent glorieuse autrefois la race française, ils peuvent être assurés que leur sort ira toujours en s'aggravant. L'effort parlementaire même ne peut les sauver : ils ont vu à l'œuvre opportunistes et radicaux, ils connaissent les fureurs et les ambitions réactionnaires de tous ceux qui approchent le pouvoir.

Ils n'ont qu'une voie de salut : redevenir des hommes, ordonner eux-mêmes leurs destinées, organiser la législation directe, sans intermédiaires toujours suspects et prêts aux trahisons, rentrer en possession des biens qu'on leur a volés : la machine, la terre, les instruments de travail.

Il faut, en un mot, qu'ils se refusent à servir des maîtres, quels qu'ils soient, même généreux, et que la devise républicaine devienne enfin une réalité, à laquelle personne ne puisse se soustraire, assurant à chacun des membres de la société régénérée liberté et égalité.

Depuis plus de cent ans, la Révolution est en marche. Aux hommes de cœur de la rendre triomphante, par l'union contre l'ennemi d'abord, par la fraternité quand la force aura imposé la victoire du droit, non seulement en France, mais dans l'univers entier, car la Révolution n'a jamais connu de frontières.

Henri PLACE.

CHANSON

LA BOUE

O moribond dont l'agonie
Sera prochainement finie,
Tes derniers gestes de géant,
Près de sombrer dans le néant,
Sont des gestes de félonie.
Il n'est rien qui puisse adoucir
L'affre ultime qui te secoue,
O siècle marqué pour gésir
Dans la boue !

Tu fus porté par une mère
Dont la couche fut salutaire ;
Tu fus rejeté de son flanc
Au milieu d'un limon de sang
Où vint s'embourber la colère.
Et ton premier geste d'enfant
Fut celui de l'enfant qui joue,
Car tu remuas, triomphant,
De la boue !

Puis, de par la loi sanguinaire,
Peut-être même nécessaire
De l'inexplicable destin,
Ton jour fut tel que ton matin
Et tu croupis dans ta misère.
Voici l'heure de ton couchant,
Ta période se dénoue,
Et tu vas mourir te cachant
Dans la boue !

Mais qu'importe ! car la nature
Va jeter dans ta pourriture
La semence de la Beauté !
Le bonheur de l'humanité
Prendra naissance en ton ordure.
Un grand soleil de vérité,
Fils du sol où la mort te cloue,
Fera surgir la fleur Bonté
De ta boue !

XAVIER PRIVAS

P. MADELINE



— Par ce temps-là, mon vieux, vaudrait mieux êt' punaise, on aurait un lit.

FAUSSE MANŒUVRE

Hector Letondu, un pauvre diable chargé de famille et sans ressources, se présente humblement devant le puissant M. Leveau, industriel considérable, propriétaire d'une usine qui occupe de nombreux bureaucrates et plusieurs centaines d'ouvriers. Devant l'imposante personne de M. Leveau, dont le ventre présente aux yeux de tout venant une longue et large chaîne d'or semée de pierres précieuses, le malheureux Letondu perd toute contenance. Oubliant ses enfants qui meurent de faim, et l'emploi qu'il est venu solliciter pour tâcher de les nourrir, il ne songe plus qu'à son col fripé, à sa redingote élimée, à ses chaussures béantes... Et il balbutie piteusement. Mais M. Leveau est un bon patron, paraît-il... Et il daigne traiter avec indulgence les malheureux qu'intimide sa grandeur.

M. LEVEAU. — Voyons, mon garçon, remettez-vous. Je ne suis pas un ogre, que diable ! Que puis-je faire pour vous ?...

LETONDU. — Monsieur, je... (Il s'arrête interloqué.)

M. LEVEAU, très rondement. — Parlez donc, parlez sans crainte... Est-ce que je vous fais peur ?

LETONDU, de plus en plus tremblant. — Non, Monsieur, mais... c'est-à-dire... Enfin, voici, en deux mots... (Il prend son courage à deux mains et lâche tout d'un trait cette phrase.) Je me suis permis de venir solliciter de vous un emploi.

(Un long silence. M. Leveau, accoudé sur le bras de son fauteuil, le menton dans sa main, toise son interlocuteur comme un maquignon fait d'une bête à vendre ; Letondu toussote en lissant du coude les poils rebelles de son chapeau.)

M. LEVEAU. — Et pour quand désireriez-vous cet emploi ?...

LETONDU. — Mais, Monsieur, tout de suite, si c'est possible. J'ai une femme et des enfants qui sont dans le besoin... Celui qui m'occupera me rendra, je vous le jure, un réel service...

M. LEVEAU. — Sans doute. Mais il faut pouvoir. Vous vous figurez peut-être, parce que vous voyez ici une véritable armée d'ouvriers et d'employés qu'il est très facile d'y occuper qui on veut? (Geste de dénégation de Letondu.) Si, si, vous le croyez... Tout le monde le croit... Il n'y a pas de raison que vous ne le croyez pas comme tout le monde... Et bien, détrompez-vous. Ceux qui sont dans ma maison s'y trouvent bien, et ils y restent. Il n'y a pas une usine, je gage, sur la place de Paris, où les vacances soient aussi rares que dans la mienne... Et puis, si un emploi se présente, il faut que vos capacités puissent répondre aux services que l'on attendra de vous... Que savez-vous faire ?

LETONDU. — Mon Dieu, monsieur, je n'ai jamais eu d'occupations bien spéciales, mais j'ai une instruction très-solide. Je suis licencié.

M. LEVEAU, l'interrogeant. — Ah, oui, vous êtes un intellectuel... (Il réfléchit quelques secondes.) Par conséquent, on ne peut pas songer à vous confier un travail de force.

LETONDU, tristement. — Un travail de force, non... car ma santé ne me le



H. LENCOU

permettrait pas. Les privations m'ont beaucoup... fatigué... mais, plutôt que de ne rien faire, j'accepterais avec reconnaissance un travail manuel... qui n'exigeât pas de connaissances particulières...

M. LEVEAU. — Garçon de bureau, par exemple?... Ça pourrait se faire. Seulement, il y a une livrée, et vous avez peut-être des préjugés à cet égard...

LETONDU. — Je n'ai aucun préjugé, j'accepterais la livrée sans hésiter. Je ne demande qu'à faire vivre les miens...

M. LEVEAU. — Ce sont de très beaux sentiments que vous avez là, mon garçon. (Il se lève.) D'ailleurs, vous me plaisez. Je ferai mon possible pour vous donner satisfaction. Revenez me voir dans une quinzaine. (Letondu se retire en saluant très bas et en marmonnant des remerciements.) Mais, vous savez, ne vous reposez pas entièrement sur cette parole... Qu'elle ne vous empêche pas de chercher ailleurs, en attendant. Parce qu'ici, ça peut se faire longtemps désirer. Il ne faut croire qu'à ce qu'on a. Remuez-vous donc, c'est tout ce que je puis vous dire.

(Encouragé par ce conseil — et un peu effrayé d'autre part par la perspective de la livrée — Letondu va faire ses offres de service dans dix autres maisons, où il a le même succès. Quinze jours après, il se présente de nouveau chez M. Leveau où une place de domestique lui apparaît maintenant comme le salut.)

M. LEVEAU, toujours bon enfant. — Ah! ah! vous voilà, Lefondu! Eh bien, mon brave, quoi de neuf?

LETONDU. — Mais, monsieur... c'est à vous...

M. LEVEAU. — C'est à moi que vous venez poser la question? Vous venez me demander des nouvelles de cette place de garçon de bureau dont je vous avais parlé?

LETONDU. — Précisément, monsieur.

M. LEVEAU. — Eh bien, elle s'est présentée.... mais je l'ai donnée à un autre...

LETONDU. — ?..

M. LEVEAU. — Ca vous étonne? Eh bien, ça m'étonne aussi de vous voir étonné. Voyons, il faut être logique. Pourquoi voulez-vous que je me préoccupe de faire une situation à un homme qui va solliciter un emploi de tous mes concurrents? Vous vous êtes présenté successivement chez Graisse, chez Râblé, chez Dulard... Je le tiens d'eux-mêmes... Peut-être avez-vous cru qu'ils étaient plus influents que moi... ou qu'ils vous donneraient des places plus avantageuses... de meilleurs appointements, que sais-je! A moins que vous ne m'ayez jugé trop inférieur pour occuper un homme de votre intelligence et de votre instruction...

LETONDU. — Mais, Monsieur, rien de tout cela n'est entré dans ma tête... J'ai suivi votre conseil, tout simplement : j'ai cherché ailleurs, en attendant votre réponse. Je ne me doutais pas, en agissant ainsi, que je pouvais vous froisser...

M. LEVEAU. — Oh! vous pensez bien que le froissement est léger. J'ai d'autres occupations, Dieu merci! que de courir après des garçons de bureau. D'ailleurs, je suis un esprit large, moi, je n'attache pas à ces choses la moindre importance. Je considère que vous auriez pu vous y prendre autrement, voilà tout.

LETONDU. — Autrement?

M. LEVEAU. — Mais oui, autrement. Vous pouviez faire toutes vos démarques en vous arrangeant pour qu'on ne me les fit pas connaître. Ce n'est pas que je ne sois au-dessus de ces mesquineries. Nul n'est plus libéral que moi. Mais souvenez-vous bien de ceci, et que cette leçon vous serve : Quand on a un protecteur dans la vie, il faut toujours lui laisser croire qu'il est le seul. Du jour où il s'aperçoit qu'il n'est pas votre unique espoir, il vous lâche... Maintenant, je vous souhaite bonne chance auprès de mes concurrents...

Hippolyte LENCOU.

MILITARISME

Quand on suit de près les mouvements de l'opinion publique et les politiques qui en résultent, on est peiné d'avoir à constater combien est grand le nombre de gens qui se prétendent républicains et n'ont pas la moindre notion des institutions républiques.

Les événements qui se sont déroulés cette année et qui passionnent encore l'opinion publique à l'heure actuelle, en sont une preuve effrayante. A propos du procès Dreyfus, nous avons vu une foule de braves gens qui se fâcheraient tout rouge si on leur disait qu'ils ne sont pas républicains, se prosterner devant ce qu'ils appellent l'honneur de l'armée, et se faire les défenseurs de cette vieille institution monarchiste par excellence, le militarisme. Ces esprits faussés, victimes de l'atavisme, se font ainsi sans le vouloir les soldats de la réaction qui, par ses journaux vendus, entraîne à la remorque de bons citoyens qui ne se doutent même pas de la vilaine besogne qu'on leur fait faire ni du péril vers lequel ils contribuent à entraîner la République.

Si les esprits n'étaient pas encore si pleins d'idées théologiques, si on croyait moins à la vertu des mots et un peu plus à la réalité des faits, il y a longtemps qu'on se serait débarrassé de toutes les vieilles institutions qui n'ont été créées que pour le maintien de la monarchie, pour assurer sa puissance et qui sont en contradiction flagrante avec les institutions républiques.

Qu'y a-t-il de plus contraire à l'esprit républicain que notre organisation militaire, avec sa vie de caserne, ses tribunaux d'exception, son état-major tout puissant, se prétendant au-dessus des lois, se croyant, ou feignant de se croire indispensable à la sécurité nationale ? Qu'a fait la République pour créer une armée républicaine, qui ne puisse être un danger pour la République ?

Il est d'usage, pour les patriotards, de traiter de mauvais français, de vendu à l'Allemagne quiconque ne s'incline pas devant le haut état-major, et nous voyons des gens qui se prétendent républicains et même socialistes, qui osent déclarer le militarisme un mal nécessaire, qu'il faut subir avec résignation. Quelle mauvaise foi ou quelle aberration d'esprit !

La première République, assaillie de toute part par l'Europe coalisée, ayant de plus à combattre à l'intérieur les insurrections anti-patriotiques fomentées par le clergé et les émigrés, avait su subordonner le militarisme au pouvoir civil de la Convention. Si la sanction était souvent brutale, elle était effective. Mais après est venu l'Empire. De l'armée républicaine, Napoléon fit une armée prétorienne et cette période néfaste, malgré les défaites et la terrible réaction qui les a suivies, a laissé dans les masses un esprit chauvin dont nous souffrons encore aujourd'hui et qui est un obstacle à tout progrès.

Cette admiration niaise pour le panache, cette confiance aveugle dans l'armée sont tellement enracinées dans certains esprits que trois invasions n'ont pu les en faire sortir. Après les désastres de la guerre de 1870, alors qu'il eut fallu changer complètement notre système militaire, on n'a rien trouvé de mieux que d'augmenter l'effectif de l'armée, comme si c'était seulement par le nombre que nous avions été vaincus.

Aux Etats-Unis d'Amérique, république bien bourgeoise pourtant, mais où la tradition monarchique n'existe pas comme en France, on a compris qu'au lieu de gaspiller l'or à entretenir une armée permanente et un haut état-major galonné, il était plus rationnel de ménager ces richesses pour un meilleur usage et de s'en servir au moment du danger. Aussi, lors de la guerre de la Sécession, on a pu équiper et mettre en ligne en peu de temps une armée formidable, et dernièrement dans sa guerre avec l'Espagne, la République Américaine a montré à l'Europe qu'elle pourrait tenir tête immédiatement aux plus fortes puissances du vieux monde.

Certes, je ne prétends pas qu'après les désastres de 1870 on pouvait du jour au lendemain transformer radicalement notre système militaire; mais depuis

vingt-sept ans cette transformation pourrait être opérée complètement, ou bien près de l'être, et aujourd'hui nous n'aurions à craindre ni invasion étrangère ni coup d'état militaire. C'est ce que les véritables socialistes voulaient et veulent plus que jamais en demandant la suppression de l'armée permanente remplacée par la nation armée.

Loin de vouloir affaiblir le pays, ils le veulent plus fort contre toute invasion étrangère et en même temps le délivrer de ce cauchemar d'une armée qui, dans les mains de chefs ambitieux pourrait être un instrument de coup d'état, comme au 18 brumaire et au 2 décembre.

Mais allez donc faire comprendre cela à des gens qui ne veulent même pas discuter et qui, lorsque vous criez : « Vive l'Internationale », entendent : « Vive l'Allemagne » ou : « A bas la France ! »

Que les capitalistes, les gros bourgeois, les grands patrons se révoltent à toute idée de suppression du militarisme, cela se comprend. Ces gens-là ne voient dans l'armée permanente que la gendarmerie qui, ainsi que le disait Gallifet, doit veiller à leur sécurité et maintenir le prolétariat dans la soumission et l'esclavage; mais que des ouvriers ne s'aperçoivent pas du jeu qu'on leur fait jouer et que sous le prétexte de défense nationale, ils rivent eux-mêmes leurs fers, voilà ce qui surprend l'imagination.

Aussi, les socialistes ne cesseront-ils de leur dire : on vous trompe, et dussent-ils essuyer encore longtemps les injures des réactionnaires, des faux républicains, des faux patriotes à leur soldé; dussent-ils payer de leur liberté et de leur vie leurs convictions socialistes révolutionnaires, ils ne cesseront de dire et de crier bien haut : C'est là qu'est le danger !

E. LANDRIN.

160 Kantils, Charlottenburg.

Cher Citoyen,

Si cela m'est possible, je vous enverrai un petit article. Mais je ne puis pas promettre pour certain, parce que je n'ai pas encore regagné, pour mes travaux réguliers, le temps perdu par la campagne électorale, de sorte que je ne vois pas encore, comment je pourrais remplir mes obligations régulières.

Agréez mes salutations fraternelles.

Tout à vous,

18 juillet 1898.

W. LIEBKNECHT.



Voilà comment les puissances européennes accueillaient les nouvelles des triomphes américains.



GLADSTONE, mort en 1898

Le XIX^e siècle est le siècle des ouvriers.

(GLADSTONE).

CE QUE NOUS VOULONS

La disparition des priviléges, de l'exploitation de l'homme par l'homme, la suppression de l'autorité, l'avènement d'une société libre, égalitaire, où l'être humain, ayant reconquis son individualité, débarrassé de toute entrave, puisse se développer enfin dans toute son intégralité, exercer toutes ses facultés, donner libre cours à toutes ses aspirations. Voilà ce que poursuivent ceux qui ont tourné leurs regards vers l'avenir, et que l'on croit flétrir du nom d'anarchistes, alors qu'ils s'en réclament résolument.

Si les événements des dernières années ont démontré aux partisans de l'action violente immédiate, que la violence engagée hors de propos et mal comprise n'était susceptible que de fournir des prétextes à des mesures draconiennes de vengeance, d'excuse à des dénis de justice, ils ont démontré aussi à nos gouvernants, que la persécution, les mesures légales ou illégales, n'arrêtent en rien une idée, lorsque, comme la nôtre, elle repose sur la vérité, résume les aspirations séculaires de l'humanité.

Elles sont l'avenir, car elles marquent le but que poursuit l'humanité à travers son évolution, et la rage des obscurantistes n'empêchera nullement la vérité de promener les rayons de son flambeau sur les ténèbres qu'ils tentent de faire, et de les percer de l'éclat de sa lumière, venant montrer la route à ceux que l'on tente d'égarer.

Pour justifier leur résistance à une transformation sociale, les défenseurs de l'ordre de choses actuel, arguent de la rareté des subsistances, de l'impossibilité, avec les moyens actuels, de fournir à une consommation n'ayant d'autre contrôle que la volonté de chacun.

Leurs savants officiels nous apportent tous les jours des preuves et des faits démontrant que la terre, sagelement cultivée, savamment ordonnée, pourrait non seulement, avec beaucoup moins de travail, fournir largement aux besoins de la population existante, mais fournir encore un excédent aux gaspillages supposés qui ne dépasseraient certainement pas ceux qui se font sous l'état de choses actuel, dûs surtout à la réglementation, à l'autorité et à l'esprit d'antagonisme que crée l'organisation sociale, en divisant les êtres humains en possédants et en non-possédants, en dirigeants et en dirigés.

Parce qu'une minorité de privilégiés s'est approprié le sol et tous les moyens de production, des terres restent incultes parce que les possédants n'ont aucun intérêt à les faire cultiver; tout un outillage mécanique, des milliers de brûles restent inoccupés, parce que ceux qui pourraient les occuper n'y ont aucun intérêt.

Parce que les uns peuvent accaparer les produits du sol et de l'industrie et en trafiquer comme ils l'entendent, des milliers d'êtres humains dépérissent tous les jours de misère et de privations, n'ont pas à manger à leur suffisance, sans parler de leurs besoins intellectuels et moraux qui, toute leur vie, ne seront qu'à l'état d'aspiration. Journellement, devant les magasins regorgeant de produits, des êtres humains tombent d'inanition ou se suicident pour échapper aux tortures de la faim.

Et cependant, l'outillage mécanique existant, l'emploi des forces motrices naturelles, intelligemment aménagées, l'usage des engrâis chimiques judicieusement employés, pourraient, dès à présent, permettre à l'humanité de subvenir, et au-delà, à ses besoins, avec un travail beaucoup moins, laissant aux individus la disponibilité de la plus grande partie de leur temps, qu'ils pourraient employer à leur guise.

Mais, par suite de la monopolisation des moyens de production par des privilégiés, ceux-ci ont créé un nombreux personnel de serviteurs employés à satisfaire leurs seuls caprices, les détournant du travail productif. Ils ont enlevé à la production des travailleurs pour s'éviter à eux-mêmes le moindre effort, sans même en tirer aucun parti, rien que par besoin de parade et d'ostentation.

Ils ont créé une foule d'emplois parasites, dont la seule raison d'être est la bonne marche de leur système d'exploitation, la défense de leurs privilégiés, de façon que tout le travail utile retombe sur un petit nombre d'individus qui, mal rétribués, se trouvent forcés de fournir, par moments un travail excessif qui les épouse et les tue, pendant qu'à d'autres moments, c'est le chômage engendrant la disette qui achève ceux qu'épargne le surmenage.

Non, les économistes mentent impudemment, ce n'est pas la rareté des vivres qui occasionne la misère dans l'état social actuel, c'est, au contraire, leur trop grande abondance.

Lorsque, pour des raisons d'agiotage, les industriels arrivent à engorger le marché de produits, c'est le chômage pour les producteurs. Le chômage pour l'ouvrier, c'est la réduction de sa puissance d'achat, par conséquent la prolongation de l'encombrement du marché, prolongation du chômage. C'est donc, parce que les magasins regorgent de trop de produits que des êtres meurent de faim.

Et, s'il est relativement restreint le nombre de ceux qui meurent de la faim immédiate, c'est par milliers que dépérissent ceux que minent la misère et les privations trop répétées.

C'est la disparition de toutes ces atrocités que nous poursuivons ; c'est la transformation de cette société exécrable que nous voulons ; c'est à la réalisation d'un ordre nouveau où chacun aurait, en retour de sa part de travail, la satisfaction intégrale de tous ses besoins, que nous travaillons.

Nous voulons une société qui, au lieu d'être basée, comme la société actuelle, sur l'antagonisme des individus, reposerait, au contraire, sur la solidarité la plus parfaite, sur l'harmonisation de leurs efforts ; où l'intérêt individuel identique à l'intérêt général réunirait, dans le même effort, les aptitudes semblables, les mêmes besoins.

Nous voulons une société débarrassée de toute entrave, de tout privilège ; nous voulons l'égalité la plus complète pour tous les êtres humains. Non pas cette égalité stupide que feignent de craindre certains défenseurs de l'ordre social actuel, où tout le monde serait réduit à la même tâche, à la même pitance, à la même existence ; mais à la seule égalité consistant, en l'absence de toute entrave, et permettant à chacun d'évoluer librement, selon la force virtuelle qu'il possède en lui, vers la direction de son choix ; lui permettant de s'assimiler ce qu'il peut des connaissances humaines, et d'organiser son existence au mieux de ses aspirations.

L'égalité dans la liberté la plus absolue, laissant toutes les aptitudes, tous les goûts, toutes les nuances, évoluer vers l'harmonie définitive. Voilà ce que nous voulons.

J. GRAVE.

PENSÉES, MAXIMES, MOTS DE COMBAT

Il est dangereux d'avoir raison dans les choses où des hommes accrédités ont tort.

VOLTAIRE.

* * *

C'est le propre des grands hommes d'avoir de méprisables ennemis.

VOLTAIRE.

* * *

La pensée, même dans le siècle de la division du travail, peut devenir un métier spécial.

FERGUSSON.

* * *

Le bourgeois célèbre l'anniversaire des grands penseurs parce qu'il n'a *jamais* lu leurs œuvres ! Il les brûlerait s'il les avait lues ! Car ces œuvres sont remplies du plus accablant mépris pour la bourgeoisie.

LASSALLE.

Le socialisme c'est la civilisation.

* * *

EMILE DE GIRARDIN.

* * *

La division du travail, admirable progrès ! Chacun travaillera pour tous, tous pour chacun.

BLANQUI.

* * *

La justice est le ferment du corps social. N'en pas tenir compte équivaut à se fermer la perspective, à s'ôter la faculté de comprendre.

BLANQUI.

* * *

Il est de l'idée comme des planètes, si elle a ses éclipses, elle n'en reparait pas moins lumineuse, et n'en reprend pas moins son cours régulier, normal, logique.

A. DELVAU.

* * *

Le bonheur d'un pays dépend moins encore de la quantité de richesses annuellement créées, que de la manière dont le revenu général est distribué entre tous les citoyens : la répartition est donc le problème fondamental de l'économie.

F. VIDAL.

* * *

La féodalité industrielle est constituée : elle tient en ce moment le pouvoir et elle le tient pour longtemps, si la sottise publique lui prête vie.

TOUSSENEL.

* *

L'athéisme humanitaire est le dernier terme de l'affranchissement moral et intellectuel de l'homme, par conséquent la dernière phase de la philosophie, servant de passage à la reconstruction ou vérification scientifique de tous les dogmes démolis.

P.-J. PROUDHON.

* *

Agent fanatique de l'accumulation, le capitaliste force les hommes, sans merci ni trêve, à produire pour produire, et les pousse ainsi instinctivement à développer les puissances productives et les conditions matérielles qui, seules, peuvent former la base d'une société nouvelle et supérieure.

KARL MARX.

* *

Nous vivons dans un temps où l'on a fait marchandise de tout : opinion, religion, conscience.

VICTOR CONSIDÉRANT.

* *

L'âge moderne, par la servilité du génie, a tout paralysé, il a empêché les progrès les plus faciles dans toutes les branches de sciences et d'arts ; il les cultive en crétin intellectuel, tremblant de faire un pas en avant des limites que le préjugé lui a fixé ; frappé d'immobilisme, comme ces Chinois qu'il ridiculise.

CH. FOURIER.

DOUBLE SUICIDE

Le commissaire auprès des deux morts verbalise.
L'homme et la femme. Las de souffrances, accablés
Par la misère, ensemble ils se sont en allés
Vers le grand inconnu. Point besoin de valise ;

Rien qu'un réchaud. Leurs corps n'iront pas à l'église.
Dehors, un sergot dit aux badauds : « Circulez ! »
Les dévots d'alentour d'horreur se sont voilés.
C'est une offense dont le ciel se scandalise.

Mais le propriétaire en perdra la raison.
Deux suicidés ! cela va nuire à sa maison.
Les gens, rien qu'à ce mot, seront mis en déroute.

Et, devant ces cercueils, le bon Monsieur Chacal
Se lamenta en songeant qu'il lui faudra sans doute
Attendre plusieurs mois pour louer son local.

CH. GILBERT-MARTIN.

Dieu a créé l'homme et réciproquement.

AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

FONCTIONNARISME

Une des bavures jetées par les stagnants sur le collectivisme, c'est l'objection imbécile : « Dans ce régime, tout le monde deviendra fonctionnaire ; or, puisque les socialistes trouvent les fonctionnaires déjà trop nombreux... »

Répondons seulement quelques mots à cette ânerie :

Dans la société future, chacun s'appliquera aux travaux conformes à sa vocation.

La rétribution sociale sera égale pour tous, en raison des heures de travail fournies.

Les groupements producteurs éliront et pourront révoquer leurs directeurs.

Qu'est ce que cette organisation offre de commun avec le fonctionnarisme rongé par le plus honteux parasitisme ?

On connaît ce fait déshonorant pour le second Empire : cent cinquante sous-directeurs entrant aux contributions indirectes dans une seule fournée, à raison de six mille francs chacun : neuf cent mille francs à inscrire au budget ! Il fallait des reptiles dévoués au brigand du Deux-Décembre.

Notre misérable République, par ce côté, vaut l'Empire. N'est-ce pas au Ministère de la Justice qu'on a signalé un chef et un sous-chef de cabinet, un secrétaire et un chef de bureau dirigeant combien d'employés ?... Trois ! N'est ce pas au Ministère de la Guerre qu'on trouve des généraux sans commandement qui empêchent la solde d'activité agrémentée de tous ses accompagnements et de l'indemnité de résidence ?

Les spécialistes indépendants qui ont étudié la question voient un scandale dans les sous-préfectures, les préfectures maritimes, les secrétaires généraux dans les préfectures, les trésoriers généraux.

L'anecdote est célèbre de ce ministre voulant savoir le nombre des heures consacrées à « la chose publique » par un inspecteur général, appointé à douze mille francs, et trouvant pour total quatre heures en un an. Une légende ! objecteront les incrédules. Eh bien, mettons cent heures, soit l'heure payée cent vingt francs : c'est plus que le salaire désoïre payé, par exemple, aux commis des ponts-et-chaussées.

Et les océans de paperasses inutiles ; et l'effroyable gaspillage sous toutes les formes ; et près d'un million, paraît-il, dépensé en frais de combustible pour les ministères.

Oui, on guérira le chancre fonctionnariste fait de parasitisme fou, de gaspillages idiots, de monstrueuse inégalité des traitements, d'arbitraire odieux dans les nominations et révocations, d'aplatissement méprisable des subordonnés sous prétexte de hiérarchie, de valetaille administrative chargée par des ministres de manipuler les élections.

Mais le socialisme collectiviste pourra seul se charger de cette guérison par une transformation économique et politique.

Henri BRISSAC.



Les échos du parlementarisme en Europe.

GUERRE !

Par VALÈRE BERNARD.



GUERRE !

Le soleil s'est levé tout rouge, ensanglanté ; — La terre a tremblé dans ses fondements, — Le ciel est traversé de signes d'épouvante, — Et l'on sent passer sur les races mouvantes — Comme un long frissonnement qui grandit d'heure en heure. — Le soleil s'est couché tout rouge, ensanglanté.

Dans la paix de la nuit des bruits se sont fait entendre : — Horribles visions sans nom, où voix mystérieuses ! — Et les femmes si folles aux caresses amoureuses, — Ont, sous les baisers, d'affreux pressentiments : — L'humanité écoute, l'âme angoissée. — Un long murmure de guerre à la fin s'est fait entendre.

II

Guerre ! Le monde entier semble pris de folie ! — Honneur, Race, Patrie, ont battu leur rappel : — C'est une lutte à mort, telle qu'un seul drapeau — Doit flotter sur le monde. Et l'immense troupeau — Des hommes furieux va s'entre-déchirer. — Le monde tout entier semble pris de folie.

Guerre ! Guerre ! En avant ! Ainsi qu'un bruit d'orage. — A retenti partout un formidable hurlement ; — Et bardées d'acier, les armées soudain — S'enfoncent dans la nuit, avec le roulement — Des chariots pleins de poudre et des canons d'airain. — En déluge de sang l'orage va crever.

II

Sur les frontières, voyez-les comme une troupe de loups — Qui se lèchent les babines en reniflant la charogne, — Le jour pâle est voilé d'un vol d'oiseaux de proie, — Et l'horrible Destruction comme une prostituée, — Avec un hoquet d'impudent, saoule, se traîne, — Et sournoisement les loups la suivent.

La terre en est bondée, ils se pressent partout : Dans les plaines et sur les monts, sur les vagues amères, — Fourmille l'acier des armées nombreuses — Comme les sauterelles affairées et fiévreuses — Rongeant les moissons puissantes jusqu'aux germes. — La terre en est bondée, ils se pressent partout.

IV

— Si tu meurs, mon enfant, je mourrai ! « dit la Vieille. — « L'honneur de notre race a parlé : Que la mort — Te prenne dans la lutte au milieu des plus forts, — Frappant droit, en chantant, avec la joie au cœur » — Dit le vieux... « Mais maudit sois tu, si, comme un pourceau, — Tu tombes frappé dans le dos ! » — Hélas ! soupire la Vieille.

Au bout de longs bâtons ils ont planté des socs. » — Tout ce qui peut porter les armes est debout. — La jeunesse, en avant, tient les chemins fermés. Et les femmes demeurées au pays, sur le bord des guérets, — Attendent, frémistantes, les poings serrés. — Sur la meule, les vieux aiguillent d'autres socs.

V

Les trompes, sans fin, éclatent comme des tonnerres. — Hardi !.. Qu'elles s'éventrent vite les deux moitiés du monde ! — Au premier choc, la terre est inondée de sang ; — Au second choc, vous diriez que le soleil se dérobe ; — Au troisième choc, vous diriez : « Le ciel s'écroule » ! Et les trompes, sans fin, éclatent comme des tonnerres.

Dans une mer de sang lui montant jusqu'au front, — Silencieusement, la Mort-Vampire — Fauche, fauche à perdre haleine. A grands andains, — Comme le blé mûr, s'inclinent les armées. — La terre est pavée de corps fangeux. — Une rosée de sang inonde les fronts.

VI

Et vingt jours et vingt nuits a duré le grand massacre. — Personne n'est resté pour en dire l'horreur : — Une désolation lourde, comme au crépuscule — Un vol d'oiseaux de proie glissant dans l'air assourdi, — S'étend sur le monde anéanti de terreur. — Et le vingtième jour a fini le grand massacre.

C'est fini ! la Camarde a fixé son enclume à redresser sa faux, — Et s'assied un instant. Il est de féroces rayonnements — Dans ses grands yeux caves. Sa bouche a les bâillements — Des filles enivrées en de basses orgies ; — Et pour redresser le fer ébréché de sa faux, — Avec des os rongés elle frappe sur l'enclume.

VII

Le monde secoué d'un âpre frémissement, — Avec son pourrissoir de morts est une tombe — Immense. Et du sang tombe en une large pluie. — Un silence coupé de râles s'appesantit — Sur l'engloutissement de cette immense vallée. — L'homme écoute... Plus rien qu'un âpre frémissement.

C'est fini ! Du levant au ponant, l'horizon — Est un grand charnier. Dans la profondeur des abîmes, — Dans les plaines où le sang creuse de rouges torrents, — C'est comme un amoncellement de ruines et de cadavres, — Vers lequel des corbeaux affamés, tel que des nuées, — Cinglent pour s'y abattre du fond de l'horizon.

VIII

Il ne reste plus que les vieillards, les nourrissons et les femmes ; — Les vieillards se trainant comme des ombres, dans la douleur — De chercher, parmi les cadavres, où sont leurs enfants ; — Et les pauvres petits enfants sans lait, déchirant — Les mamelles de leurs mères agonisantes de faim. — Il ne reste plus que les vieillards, les nourrissons et les femmes.

Une angoisse étouffe les larmes ; — Et de chaque côté du grand champ de

GUERRE !

Par VALÈRE BERNARD.



bataille, — Les vieillards s'épiant se tiennent en arrière, — Puis se taisent avec des yeux de bêtes féroces, pareils — Au fou furieux rêvant de tuerie. — La soif de la vengeance étouffe les larmes.

IX

Le jour tombe. Les vieillards faisant claquer leurs dents, — Armés de faux, de fourches, armés de barres de fer, — Les plus forts emportant sur leurs larges épaules — Les aîeuls, leurs faces maigres convulsées, — Se glissent sans bruit dans l'obscurité. — La mort qui guettait, a fait claquer ses dents.

Elle a encore faim! Elle n'a pas encore assez de cadavres puants! — Hardi! La voici prête à une nouvelle moisson : — Ah! comme dans la nuit se fait entendre l'égorgement! — Jusqu'au dernier souffle, aveuglément, sauvagement, — Ils s'éventrent... Le soleil sur ce massacre — Se lève et dans ses rayons s'évapore un sang puant.

X

Maintenant que reste-t-il? Les nourrissons et les femmes, — Tous pestiférés, tordus par l'agonie. — Les mères en hurlant sont prises de folie — Sur des cadavres elles massacrent leurs beaux petits enfants. — Puis sombre et mourante se fait entendre la symphonie — Des derniers râlement de la dernière femme.

Et l'air s'est chargé d'un nuage de pourriture, — Et la Peste subtile achève l'œuvre. — Tout ce qui vit sur la terre est saisi par le mal, — Tout ce qui vit dans les airs tombe sur le sol étouffé. — Les sources de la vie sont tout à coup taries. — Le monde tout entier se change en pourriture.

XI

A travers les chemins du ciel où, tels que des Sphinx, — Les mondes

alignés dorment avec mystère, — Maintenant, rebut maudit! monstrueux charnier! — Terre pestiférée, squelette de fer! — Du crime et de la mort épouvantable empire, — Terre ! éternelle honte au front du grand Sphinx,

Qui, invisible gardien des espaces sans fin, — Conduit avec sérénité, ainsi qu'un Maître Pâtre, — Aux paturages infinis son grand troupeau d'astres, — O Terre criminelle! ô Terre de malédiction! — Va pour l'éternité promener ton caillot — Comme une Lèpre maculant les espaces sans fin.

VALÈRE BERNARD.

LE SOCIALISME ET LA QUESTION SEXUELLE

I

La Femme est une prolétaire.

Comme créatrice de richesse, comme *ouvrière*, son émancipation dépend de l'émancipation des travailleurs, du triomphe du Socialisme.

Comme créatrice d'hommes, comme *femme*, son émancipation dépend de ses propres efforts, de son action sur le « processus » historique.

Ceux — et celles — qui nient l'existence d'une question de la Femme peuvent se proclamer les « émancipateurs de l'Humanité tout entière ». Ils ne sont que les destructeurs du Capital, les « libérateurs des classes laborieuses ».

Plus élevé est notre idéal.

Plus grande est notre tâche.

Sans doute, nous voulons l'égalité de tous les individus valides devant le travail, l'émancipation de la Femme comme ouvrière. *Primo vivere*.

Mais la Femme n'est pas seulement une productrice de marchandises, c'est aussi — et surtout — une productrice d'enfants; — c'est la reproductrice de la race.

Le travail intraorganique de la Femme est générateur d'esclavage tout comme le travail extraorganique de nos artisans et de nos laboureurs. Il n'est que juste qu'il soit émancipé. Son affranchissement s'impose et s'imposera de plus en plus à mesure que tomberont les priviléges de la fortune et du pouvoir.

II

La conquête de la nourriture est le but de la vie de tous les êtres organisés.

Végétaux, protistes et animaux s'agitent en vue de se procurer le manger et le boire dont l'acquisition est souvent des plus difficiles.

Du berceau à la tombe, il faut chercher dans le sol et dans l'onde, il faut lutter contre la Nature et ses forces aveugles. Au vainqueur, le butin, — la vie. Au vaincu, les douleurs de la faim, — la mort.

Les fourmis, les termites, les abeilles, les castors organisés en sociétés trouvent dans des travaux réguliers un bien-être inconnu aux autres espèces.

L'Humanité a de bonne heure demandé au travail sa nourriture, son vêtement et son gîte. Elle a cultivé le sol, domestiqué l'animal, façonné l'outil, inventé la machine...

Dans son sein, des classes se sont formées, les unes puissantes parce qu'elles détenaient la terre et ses richesses, les autres faibles parce qu'elles vivaient — comme la bête de somme — dans un état de domesticité et d'ignorance, soigneusement entretenues.

Les classes rivées à la galère du travail éternel n'ont jamais accepté docilement leur épouvantable sort. Elles ont tenté de s'y soustraire par le travail, l'organisation, l'étude, la conquête pacifique ou violente du pouvoir et de la propriété...

L'Histoire n'est qu'une série ininterrompue de luttes de classes, d'évolutions et de révolutions sociales.

La puissance politique d'une classe repose sur sa puissance économique.

C'est en se créant un rôle dans la sphère de la production et en y excellant que les classes dites « inférieures » ont pu s'émanciper.

Pour que les classes puissent se fondre, il faut que le travail nécessaire à l'entretien de l'existence de tous ne soit plus un obstacle à leur complet développement physique, intellectuel et moral.

Et il en sera ainsi le jour où la machine l'aura réduit à des proportions infimes.

Les classes dissoutes, la « question sociale » sera résolue.

En sera-t-il de même de la « question sexuelle ? »

Sur ce point, les avis sont partagés.

Certains sociologues disent *oui*. D'autres s'abstiennent de répondre. Très souvent, « qui ne dit mot... dit *oui* ». Il en est enfin — *rara avis in terris* — qui répondent résolument *non*.

Nous sommes de ceux-là.

III

Dans l'Humanité, l'existence des sexes est antérieure à l'existence des classes. Son origine remonte à l'époque — non encore déterminée avec certitude — où s'est opérée chez les ancêtres des primates anoures la division du travail sexuel.

A la femelle, incomba la production des petits et leur élevage; au mâle, la recherche du vivre et la guerre aux bêtes féroces.

Tant que l'Homme eut à défendre la Femme et l'Enfant contre la dent des grands carnivores du quaternaire, il les domina.

L'heure de la défaite sonna pour les ours, tigres, lions, hyènes des âges de pierre.

La garde du foyer devint inutile et la conquête de la nourriture beaucoup moins périlleuse.

Le rôle économique de l'Homme s'en trouva fortement amoindri.

La Femme, au contraire, ne cessa de prendre une part plus grande à la production de la richesse. On lui doit la confection des premiers vêtements cousus, l'invention de l'art culinaire, de la céramique, etc.

Elle défendit et finit par faire triompher ses droits acquis.

Partout s'établit une sorte de matriarcat polyandrique. — Son existence est indéniable. De nombreuses survivances matriarcales ont fait l'étonnement des historiens et des géographes de l'antiquité (Hérodote, Polybe, Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque, etc.). On peut encore en observer en Océanie, en Afrique, en Asie et dans les deux Amériques chez nombre de peuplades plus ou moins réfractaires à la Civilisation.

L'agriculture, la panification, la domestication des animaux paraissent être l'œuvre de la matriarche. — C'est à des femmes (à des déesses) que sont attribuées la plupart des grandes inventions des temps préhistoriques.

Réduit au modeste rôle de pâtre, l'Homme ne tarda pas à tirer des troupeaux dont il avait la garde, une nourriture aussi variée qu'abondante, de la laine, des peaux, etc.

De nos jours, tout peuple pasteur est appelé à devenir dans un temps plus ou moins rapproché un peuple nomade.

C'est ce qui arriva aux premiers détenteurs de troupeaux.

Pour vivre plus à l'aise, les groupes humains se fractionnèrent.

Le clan se scinda en familles.

Cette régression imposée par les nécessités économiques eut les plus funestes conséquences

Le patriarcat en naquit.

Et le patriarcat, c'était l'Homme propriétaire des sources de la richesse, maître absolu de la Femme et de l'Enfant !

Partout — après une guerre sociale dont le grand Eschyle a peint les fureurs dans son *Orestie* — la Femme devint une esclave, parfois un être intermédiaire entre l'Homme et le quadrupède qu'il poussait devant lui.

Depuis les temps matriarcaux la taille de la Femme s'est amoindrie et sa capacité crânienne a décru. L'ordre social qu'elle subit n'est-il pas le grand — le seul — coupable ?

IV

Dans les pays qui marchent à la tête de la Civilisation, la Femme se relève lentement. Sa condition politique et sociale s'améliore. Elle concourt chaque jour davantage à la production agricole, industrielle, artistique, etc. Elle pénétre dans le commerce, l'enseignement et la plupart des carrières libérales jusqu'alors occupées par les hommes seuls. Certains Etats leur ont conféré les droits de vote et d'éligibilité. Les prolétaires socialistes les défendent comme ouvrières et les acceptent dans leurs associations et leurs congrès.

Depuis des milliers d'années les antagonismes de classes ont stérilisé les antagonismes de sexes.

Des temps plus favorables aux germinations sociales se préparent.

Le siècle qui va naître verra la fin des classes.

L'Homme domine parce qu'il crée la richesse. C'est lui qui trace le sillon, fauche l'épi, bat la gerbe, pétrit le pain....

La machine joue chaque jour un rôle plus important dans la production du vivre et du vêtement. Elle allège le travail et le rend accessible à la Femme.

Encore quelques siècles — quelques lustres peut-être — et l'équivalence économique des deux sexes sera un fait accompli.

Sur quoi pourra bien reposer alors la supériorité de l'Homme ?

La force intellectuelle elle-même ne conférera plus de pouvoirs.

La Science aura dissipé l'Erreur et expliqué — clairement — à tous le *comment* de toutes choses. Le monde ne recélera plus de savants car tous le seront sans fatigues. On respirera la Vérité comme on respire l'oxygène de l'air, sans s'en apercevoir.

La maternité qui jusqu'ici a pesé si lourdement sur les épaules de la Femme deviendra l'instrument de son émancipation.

La machine ayant accepté la tâche de nourrir, vêtir et chauffer l'Humanité, le travail agricole et industriel ne régnera plus sur le monde distribuant le glaive et les lauriers aux plus forts.

Nous pouvons envisager l'avenir avec confiance.

La diminution continue de la mortalité augmentera le prix de la vie humaine, la valeur de l'enfant et celle de sa conception.

Reproduire l'Espèce deviendra la plus importante et la plus considérée des fonctions.

Assisterons-nous alors à l'avénement d'une gynécocratie universelle ?

Il est permis de le croire.

Ce qui est indubitable, c'est qu'un monde nouveau sortira de ces événements sans précédents dans les annales des peuples.

Partout au sein de la grande Patrie humaine, la Femme sera le pivot de la famille, la maîtresse du foyer et l'éducatrice de l'Enfant.

Ce jour-là, il n'y aura plus sur terre ni races ennemis, ni nations rivales, ni antagonismes individuels ou sociaux.

L'Humanité vivra dans la Paix et la Justice.

« L'âge d'or est devant nous ».

Marchons.

Lille, le 14 juillet, 1898.

DÉSIRÉ DESCAMPS.

En consultation :

Le docteur. — Votre fille est anémique, monsieur, nous allons lui donner du fer.

Le père. — Ne craignez-vous pas, docteur, que ça lui fasse venir des cloûts ?



Le Général EUDES
Vaillant combattant de la Commune !



MILLIÈRE
Victime des massacreurs versaillais, mort pour
l'Humanité !

INSTRUCTION MILITAIRE

Les gens de patient caractère donnent pour excuse à l'insolence de plus en plus intolérable des hauts galonnés qu'ils seraient, en temps de guerre, les sauveurs de la Patrie, et que, en temps de paix, ils ont pour tâche de former, d'instruire, de tenir en haleine les jeunes soldats et les officiers des divers grades.

Quant à la première prétention, les événements de 1870 ont clairement établi ce qu'elle vaut et le cas qu'il convient d'en faire. La deuxième est-elle mieux legitimée

Oui, les soldats, les caporaux, les sergents sont très activement exercés. Les sous-lieutenants, lieutenants et capitaines viennent souvent sur les champs de manœuvre. Mais déjà le chef de bataillon n'y fait plus que d'irrégulières apparitions, et celles du colonel sont peu fréquentes. Les visites du général de brigade sont des événements ; il ne commande pas sa brigade dix fois dans une année. Le général de division voit sa division réunie deux fois à peine par an.

Or, la difficulté militaire n'est pas de promener un régiment ou de faire évoluer deux ou trois milliers d'hommes. Un sous-lieutenant frais émoulu de l'école est parfaitement capable de conduire une brigade depuis Versailles jusqu'à Paris.

La difficulté est de diriger] quarante mille, quatre-vingt mille, deux cent

mille soldats, de manœuvrer avec les innombrables armées modernes. Il faut les amener en ordre et à heure précise sur les champs de bataille, tenir dans sa main ces masses d'hommes, de chevaux et de canons comme le duelliste adroit manie son épée. C'est cela qui est l'art de la guerre. Le grand capitaine est un effroyable artiste. En outre des connaissances stratégiques et tactiques qui sont la grammaire de son métier, il faut qu'il ait l'audace, l'inspiration, le don de créer des règles nouvelles.

Les vrais hommes de guerre sont rares. A peine en compte-t-on deux ou trois par siècle. S'il ne s'agissait que d'un métier qui s'apprend et dans lequel on se perfectionne, il y aurait autant d'excellents généraux qu'il y a de généraux.

En 1870, nous n'en eûmes pas un seul, bien que nous eussions des maréchaux de France. En 1899, nous avons des chefs d'armée et même un généralissime ; seraient-ils plus intelligents, moins stupidement jaloux les uns des autres, plus dévoués à la Patrie ? Ils le disent. Hélas ! ils le disent trop.

Les déroutés de 1870, cet effondrement d'une organisation militaire qui passait pour redoutable appelle tout naturellement la comparaison avec la fin du précédent siècle. Alors les armées sont commandées par de jeunes généraux ; les soldats sont des levées nouvelles, les grades sont distribués les soirs de bataille. On tient plus de compte de l'aptitude que du savoir technique, et la France a, pour la défendre, cette merveilleuse armée contre laquelle les forces de la coalition se brisent.

C'est une étrange pratique vraiment que de promouvoir les officiers d'après des tableaux d'avancement dressés selon l'ancienneté, et, pour faire un général, de choisir parmi les colonels à cheveux gris !

Dans toutes les autres carrières la vieillesse est considérée comme une infériorité. Vous le savez bien, ouvriers et employés, qui trouvez si difficilement de l'ouvrage quand vous devenez vieux !...

Pour réussir à vaincre, il faut la promptitude, l'étendue et la sûreté du coup d'œil, la mémoire toujours présente, une sorte de divination qui révèle les mouvements de l'ennemi... et vous ne confiez le commandement de vos armées qu'à des hommes parvenus à l'âge où le sang coule plus lent dans les veines, où la vue s'affaiblit, où la mémoire perd de sa précision, à l'âge où les mécomptes et les déboires de la vie ont tué l'enthousiasme, remplacé l'intépidité par la circonspection, détruit la confiance en soi-même.

Les grands hommes de guerre ont été grands dès leurs débuts, et leur étoile commence de pâlir quand ils cessent d'être jeunes. Annibal, Charles XII, Bonaparte se font battre par des capitaines incontestablement inférieurs à eux.

Dans les parades sur le Champ-de-Mars, aux revues solennelles, le vieux soldat fait mieux, avec plus d'ensemble que le nouveau, oblique à droite, oblique à gauche, présentez armes ; mais ces exercices de chien savant ne sont bons qu'à remplir les longues heures d'oisiveté du pioupiou. Le vieil officier acquiert, par la pratique du commandement, un ton particulier d'insolence, une voix rogue, des gestes brusques, une rudesse d'allures fort admirables ; mais tout cela est étranger à l'art de vaincre.

Un sergent qui sait la topographie exacte de la contrée où l'on se bat est plus capable de commander en chef qu'un guerrier consommé qui l'ignore. L'une des causes de la défaite de Napoléon à Waterloo est qu'il connaissait mal le champ de bataille. Le militaire de génie peut, par des inspirations soudaines, réparer ses erreurs ou tirer avantage de celles que commet l'adversaire ; mais, en dehors du génie, il n'y a plus que l'habileté et le savoir, et la victoire appartiendra, le plus souvent, à qui sait le mieux.

Nos défaites de 1870 furent dues à ce que les officiers allemands avaient mieux la topographie et la géographie de la France que les Français, à ce que l'intendance allemande était plus méthodiquement organisée que l'intendance française.

Or, pour enseigner la géographie, la géométrie, la comptabilité, voire la balistique, il n'est point besoin de professeurs à éperons, à galons et à panaches. Les élèves de l'Ecole polytechnique visent surtout à devenir des ingénieurs ; ils se rabattent sur le métier des armes quand ils n'ont pas obtenu un haut numéro de sortie.

Il n'y a pas, à proprement parler, de science exclusivement militaire : il y a seulement des adaptations particulières au métier de tueur d'hommes. L'officier, en temps de paix, est un très médiocre individu, utile à pas grand'- chose. On ne saura s'il vaut l'argent qu'il coûte aux contribuables que quand on aura la guerre, et, parbleu ! l'exemple de ses devanciers de 1870 autorise la méfiance.

Ce n'est pas de quoi, mon général, tant sonner de la botte et tant branler du plumet !

Albert GOULLÉ.

LES OUVRIERS DE LA PENSÉE

Tel ouvrier de la pensée est souvent plus besogneux que le moindre ouvrier de la matière. Qu'est-ce que les *déclassés*, sinon les parias de l'intelligence ? On ne les insulte que parce qu'ils sont pauvres. Dès qu'ils ont des écus, ils cessent d'être déclassés et montent au premier rang. Quelle meilleure preuve que la fortune seule, et non le mérite classe les individus dans notre ordre social ?

Une foule de savants vivent et meurent pauvres, après avoir rendu des services ignorés. Ils avaient le savoir. Ils manquaient du savoir-faire qui, seul, enrichit. Le savoir-faire, ce sucoir du vampire, est le maître de notre cruelle société. Malheur à ceux que la nature a oublié d'en pourvoir ! Ils serviront de pâture à la science-reine, la science de l'exploitation ; des milliers de gens d'élite languissent dans les bas-fonds de la misère. Ils sont l'horreur et l'effroi du capital. Le capital ne se trompe pas dans sa haine. Ces déclassés, arme invisible du progrès, sont aujourd'hui le ferment secret qui sourdement le masse et l'empêche de s'affaïsser dans le marasme. Demain, ils seront la réserve de la Révolution.

Auguste BLANQUI.



Le *Journal* (de New-York) ridiculise les quatre principaux sénateurs, adversaires de la guerre, en montrant comment ils tremblent devant un pistolet espagnol.

Mon homme

Souvenir de Mai 1831

Caroles de J.-B. Clément

Moderato m. 5

Musique de J. Forest



— Ce que je cherche, à bout d'espoir,

Sous ces pavés, sous ces ruines A même

ce sang rouge et noir. Parbleu! tu le devines:

C'est un gaillard, et l'un de ceux Qui n'ont jamais eu froid aux

yeux... C'est Martin qu'on le nomme,

Soldat, l'as-tu vu?... c'est mon homme.

... Ce que je cherche, à bout d'espoir,

Sous ces pavés, sous ces ruines,

A même ce sang rouge et noir,

Parbleu! tu le devines :

C'est un gaillard, et l'un de ceux

Qui n'ont jamais eu froid aux yeux...

C'est Martin qu'on le nomme,
Soldat, l'as-tu vu?... c'est mon homme.

Je le connais depuis douze ans
Et je l'ai toujours vu le même.

J'ai de lui six jolis enfants,

Et j'ai là le septième!

Qu'est-ce que je leur dirai là-bas

Si je ne le retrouve pas?...

C'est Martin qu'on le nomme,
Soldat, l'as-tu vu?.., C'est mon homme.

J.-B. CLÉMENT.

Organisation Syndicale en France

Dans l'avant-propos de notre dernier almanach, nous avons promis de donner des renseignements sur le monde du travail, sur les syndicats, sur les grèves, sur les congrès, etc. Malheureusement, l'exiguité de notre almanach ne nous permet pas de nous étendre aussi longuement que nous l'aurions désiré. Cette année, nous pouvons commencer par la France pour continuer ensuite par les autres pays.

Les statistiques que nous donnons ci-après nous montrent quel progrès s'est accompli dans l'organisation syndicale depuis la loi de 1884.

Mouvement des Syndicats professionnels constitués en exécution de la loi du 21 mars 1884 (au 1^{er} juillet de chaque année).

ANNÉES	SYNDICATS			SYNDICATS agricoles	TOTAUX	DIFFÉRENCES en plus d'une année sur l'autre			
	INDUSTRIELS ET COMMERCIAUX								
	PATRONAUX	OUVRIERS	MIXTES						
1884	101	68	1	5	175 ¹	»			
1885	285	221	4	39	549	374			
1886	359	280	8	93	740	191			
1887	598	501	45	214	1.358	618			
1888	859	725	78	461	2.123	765			
1889	877	821	69	557	2.324	201			
1890	1.004	1.006	97	648	2.755	431			
1891	1.127	1.250	126	750	3.253	498			
1892	1.212	1.589	147	863	3.811	558			
1893	1.397	1.926	173	952	4.448	637			
1894	1.518	2.178	177	1.092	4.965	517			
1895	1.622	2.163	173	1.188	5.146	181			
1896	1.730	2.253	169	1.275	5.427	281			
1897	1.823	2.316	170	1.371	5.680	253			

1. Le chiffre de 175, inscrit pour l'année 1884, représente non pas le nombre total des associations professionnelles existant à cette époque, mais seulement celui des syndicats soit antérieurs, soit postérieurs à la promulgation de la loi qui avaient une constitution légale au 1^{er} juillet 1884.

Mouvement du personnel des Syndicats professionnels constitués en exécution de la loi du 21 mars 1884 (au 1^{er} juillet de chaque année).

ANNÉES	PERSONNEL DES SYNDICATS				TOTaux	DIFFÉRENCES en plus d'une année sur l'autre		
	PATRONAUX	OUVRIERS	MIXTES	AGRICOLEs				
1890	93.411	139.692	14.096	234.234	481.433	114.947		
1891	106.157	205.152	15.773	269.298	596.380	127.300		
1892	102.549	288.770	18.561	313.800	723.680	176.556		
1893	114.176	402.125	30.052	353.883	900.236	32.992		
1894	121.914	403.440	29.124	378.750	933.228	45.870		
1895	131.031	419.781	31.126	403.261	985.199	33.280		
1896	141.877	422.777	30.333	423.492	1.018.479	43.441		
1897	159.293	431.794	32.237	438.596	1.061.920			

Mouvement des Unions de Syndicats professionnels de 1884 à 1897

ANNÉES	NOMBRE DES UNIONS DE SYNDICATS				NOMBRE des unions mixtes de syndicats profession- nels (1)	TOTALX
	Pa- tronaux	Ouvriers	Mixtes	agricoles		
En 1884.....	10	10	»	»	»	20
— 1885.....	12	13	»	»	»	25
— 1886.....	13	13	»	2	»	28
— 1887.....	16	15	»	7	»	38
— 1888.....	17	15	»	9	»	41
Au 1 ^{er} Juillet 1889.....	18	16	»	8	»	42
— 1890.....	22	24	1	9	»	56
— 1891.....	22	27	5	9	»	63
— 1892.....	24	47	8	44	»	93
— 1893.....	29	61	11	16	»	117
— 1894.....	29	72	9	15	1	126
— 1895.....	38	79	9	17	»	143
— 1896.....	42	86	8	19	»	155
— 1897.....	46	92	8	20	»	166

(1) Ces Unions comprennent, à la fois, des Syndicats patronaux et des Syndicats ouvriers.

Effectif des Unions de Syndicats

ANNÉES	NOMBRE DE SYNDICATS UNIS				NOMBRE DES MEMBRES DES UNIONS			
	pa- tronaux	ouvriers	mixtes	agricoles	patro- nales	ouvrières	mixtes	agricoles
1894	498	896	35	729	61.509	132.982	2.394	537.966
1895	672	1.191	35	821	80.261	134.824	2.518	565.318
1896	730	1.248	34	876	84.677	136.491	2.807	590.121
1897	783	1.320	36	1.006	89.446	136.835	3.395	596.534
Difference	{ en plus.....	53	72	2	130	4.369	»	498
	en moins....	»	»	»	»	9.656	»	6.413

Mouvement des créations et des dissolutions de Syndicats et d'Unions de Syndicats au 1^{er} Juillet 1897

ANNEE 1897	SYNDICATS					UNIONS DE SYNDICATS				
	pa- tronaux	ouviers	mixtes	agricoles	TOTAUX	pa- tronales	ouvrières	mixtes	agricoles	TOTAUX
Créations.....	180	230	8	144	562	8	9	»	5	22
Dissolutions.....	87	167	7	48	309	4	3	»	4	11
Difference	{ en faveur des créations..	93	63	1	96	253	4	6	»	1
	— des dissolutions	»	»	»	»	»	»	»	»	»

Bourses du Travail

ANNÉES	NOMBRE DES BOURSES	NOMBRE DES SYNDICATS	NOMBRE DES ADHÉRENTS
1896.....	45	946	144.727
1897.....	49	1.047	166.886
Déférence en plus.....	4	101	22.159
— en moins	»	»	»

On voit, d'après ce qui précède, que les syndicats professionnels à qui incomberont très probablement l'organisation économique de la société future, se multiplient d'année en année et que le développement total est considérable. De 175 qu'ils étaient en 1884, ils étaient, en 1894 (dernière statistique), 5.680.

P. A.



La Revanche d'Adoua. — Plus fort que Radetsky !... Il a tiré vite et juste !

LA RETRAITE DE MONSIEUR DEIBLER

Tels les commerçants arrivés
Plantent leurs choux à la campagne,
Deibler, loin du champ des navets,
Se repose. Mais sa compagne

Est la tristesse. Jour et nuit
L'oisiveté le bouleverse.
Il dit sans calmer son ennui :
« Mon fils reprendra mon commerce ».

Ce doux veillard impétueux
Voudrait guillotiner encore.
Quand on fut toujours vertueux
On aime à voir lever l'aurore.

Ainsi, Deibler est sur les dents,
Ne sait où donner de la tête.
Des symptômes trop évidents
Rendent sa famille inquiète.

En vain, afin de l'occuper,
On lui fait jouer la manille

Avec un mort... s'il doit couper,
Il blémit, il devient jonquille....

Il songe au labeur d'autrefois,
De l'ouvrage propre et coquette,
Alors qu'il visitait ses bois...
Ses petits bois de la Roquette.

Ces jours-là, comme il s'en payait
Une tranche !... Hélas ! nul remède
Dans un cauchemar, inquiet,
Le brave homme appelle à son aide !...

Le couteau glisse de ses mains,
Tellelement sa faiblesse est grande !
Comme on fait aux petits gamins,
Il faut lui découper sa viande !

Enfin (ce qui laisse prévoir
L'imminence de sa culbute)
Il fait maints projets chaque soir
Mais jamais ne les exécute...

HUGUES DELORME

L'ACTION

Il fut une époque — pas très lointaine — où les socialistes de toutes les écoles — puisqu'il y a encore des écoles — s'enorgueillissaient du titre de « Révolutionnaires ». Cela voulait dire que, pour eux, tous les modes d'activité, tous les moyens de propagande pouvaient et devaient être employés, qu'ils ne reculaient pas plus devant l'acte révolutionnaire que devant la banale manifestation électorale.

Depuis, un vent de renonciation a soufflé, emportant les aspirations et les convictions de quelques-uns, atténuant les revendications de certains autres.

Le parlementarisme — cette plaie sociale — chancré rongeur des Sociétés — a séduit nombre de nos camarades de lutte; pour décrocher la timbale, pour s'asseoir moelleusement au Palais Bourbon, d'aucuns rejettent presque dédaigneusement le vieux drapeau des Insurgés.

« La conquête des pouvoirs publics » et rien qu'elle. C'est là un leurre absolu. Lorsque vous dites au Peuple que vous allons par ce seul moyen à l'avènement de la République Socialiste, — communeuse ou collectiviste — vous le trompez. Vous savez parfaitement que malgré toute la propagande — quelque peu négligée par nombre de nos élus — de longues années s'écouleront encore avant que vous ayez fait sortir triomphante des urnes une majorité compacte de Socialistes, capables de renverser la Société bourgeoise et de changer les rouages de l'organisme.

Vous savez à merveille — l'Histoire est là qui le prouve — que le Peuple n'a jamais modifié ses conditions de vie que par la Révolution !

Certes, je dis qu'il ne faut pas négliger de s'emparer — chaque fois que l'occasion nous en est offerte — des sièges municipaux, départementaux, législatifs. Oui, il faut pénétrer dans les Hôtels de Ville, dans les préfectures, à la Chambre des députés, parce que, de cette façon, vous faites pénétrer dans les cerveaux l'idée émancipatrice, mais il faut aussi — et à mes yeux cela est indispensable — il faut préparer la Révolution !

À la Révolution bourgeoise qui, à l'heure actuelle, met aux prises deux fractions de cette bourgeoisie, opposons la Révolution prolétarienne.

Groupons autour de notre drapeau tous les dévouements, toutes les intelligences, toutes les énergies, toutes les bonnes volontés, et marchons au combat pour la défense de la Vérité, de la Justice et de la Liberté !

LOUIS PARASSOLS.

Mon parti est pris, et je vous déclare que j'aime mieux être voleur que mendiant.

(J.-J.-ROUSSEAU).

PENSÉES ALTRUISTES

Tributaires de la même souffrance et de la même mort, les hommes ont de plus que les végétaux, que la plupart des animaux mêmes, la faculté de s'en- traider jusqu'à l'expiration de leur être, et le premier honneur pour eux est de n'y pas manquer.

* *

Il est extrêmement rare qu'un homme ait le cœur assez grand pour se dévouer, sans arrière pensée, au bien de l'Humanité, mais cette Humanité n'a-t-elle pas lieu de s'applaudir de la bonne inspiration qu'ont ceux-là qui cherchent leur intérêt propre et leur gloire personnelle, là où est son intérêt, où est sa gloire?

* *

Oh ! le banditisme social, celui qui se fait, non à l'encontre et en dépit des lois, mais en vertu des lois et en leur nom : voilà le plus redoutable et le plus infâme de tous !

* *

En France, la République s'est montrée aussi vicieuse que la Monarchie, ce qui, pour elle, est la honte suprême.

* *

En prenant aussi peu que possible des biens de ce monde, l'honnête homme a du moins cette joie de conscience qu'il n'usurpe point sur la part des autres.

* *

Les peuples, comme les individus, invoquent la justice, quand ils la croient conforme à leur intérêt, mais la révoquent si elle y paraît contraire.

* *

Les superbes trouvent leur châtiment le plus intime et le plus inéluctable dans le mépris sous-entendu des humbles.

* *

Les timorés sont les plus dangereux des hommes, quand ils ont une part prépondérante aux affaires publiques. La civilisation avorte entre leurs mains.

* *

Nous devons rejeter de nous avec mépris tout ce qui ne pourrait servir qu'à nous-mêmes et point aux autres.

* *

Elever les humbles, abaisser les superbes : plaisir de juste.

* *

Il arrive tôt ou tard que les individus et même que les peuples, ces grandes collections d'individus, trouvent par une juste punition leur propre dommage là où ils cherchaient leur intérêt exclusif.

* *

Une terrible responsabilité pèse sur les maîtres du monde, car si, par leur désaccord ils ont l'hypnotisant pouvoir de précipiter, en des tueries internationales, des masses humaines dont chaque individu n'aspire secrètement qu'à vivre et à laisser vivre, par contre il leur suffirait de s'entendre pour laisser aux nations la paix qui seule a chance de les rendre heureuses.

Edmond THIAUDIÈRE

LA CHANSON DU PAYSAN

Paysan, sors de ton sommeil !
Voici qu'à l'horizon vermeil,
Le jour paraît doux et timide.
L'alouette s'éveille aux champs,
Elle va commencer ses chants
Et déployer son aile humide.

Le hibou se cache et s'endort ;
On va voir l'astre aux rayons d'or
Réchauffer la plaine arrosée,
Et, lui séchant son vert manteau,
Faire s'évaporer bientôt
Les diamants de la rosée.

Ouvre les yeux, réveille-toi !...
Déjà l'aube blanchit ton toit
De son indécise lumière.
Dans le bois au dôme mouvant,
L'écureuil part, le nez au vent :
Paysan, sors de ta chaumière.

Tout baigné de cette lucur,
Va féconder de ta sucur
Les flancs généreux de la terre.
Vois ! le sillon est commencé,
Il faut qu'il soit ensemencé,
Par tes soins, travailleur austère.

La fatigue t'écrase, mais
Tu ne peux t'arrêter jamais,
Tous les jours, on te le rappelle ;

Rongé vivant par les impôts,
Tu dois travailler sans repos :
Allons ! prends ta faux et ta pelle.

En inclinant ton front chagrin,
Du sol noir, fais jaillir le grain
Qui donne la farine blanche,
Et tu pourras, si la moisson
Réussit, prendre un peu de son
Pour faire ton pain le dimanche.

Fais paître, dans les prés couverts
De fleurs et d'herbages bien verts,
Bœufs pensifs et génisses lentes !
Nourris-les, rends-les gras à point ;
Mais cependant n'espère point
Gouter de leurs chairs succulentes.

Tonds la brebis, pauvre vilain,
Recueille la neige du lin,
Blanche et pure comme l'étoile,
Et va sous les ciels inconstants
N'ayant au corps par tous les temps
Qu'un méchant vêtement de toile.

Poursuis le labeur obstiné
Auquel le sort t'a condamné ;
Ne regarde pas à la peine ;
Et, créant la prospérité,
Vis et meurs dans l'obscurité,
Dans la misère et dans la peine.

JACQUES GUEUX

LES APOTRES DE L'IDÉE

Les apôtres de l'Idée n'ont jamais eu pour lot que la servitude et la misère. Cette destinée ne s'adoucit pas. Plus un homme s'approche de la pensée pure, plus l'arrêt qui le frappe est sans pitié. Ils périssent par centaines, par milliers, ceux que les lois de la force balaient du monde matériel.

Qu'on examine de près le talent qui a su faire fortune. On trouvera sur le caractère une tache, une tare, la piqûre du ver dans un beau fruit. Ce n'est plus l'être sublime planant dans les régions de la lumière, sans souvenir ni souci de sa chaîne terrestre.

L'homme de génie représente à la fois la plus grande force et la plus grande faiblesse de l'humanité, la pensée sans bornes, l'incapacité de pourvoir à sa propre vie. Il est plus qu'un homme et moins qu'un enfant. S'il ne trouve l'aile d'une mère, il meurt. A ce titre, il est l'idéal de la fraternité et de l'avenir. Il raconte aux nations que l'intérêt du faible et l'intérêt du génie se confondent, qu'on ne peut attenter à l'un sans attenter à l'autre, et qu'on aura touché la dernière limite de la perfectibilité, alors seulement que le droit du plus faible aura remplacé sur le trône le droit du plus fort.

(1867).

A. BLANQUI

Un groupe de députés causent et s'animent dans les coulisses de la Chambre.
— Je vous parie mon vote ! s'écrie Jules Roche, vivement.
— On ne parie pas un vote.
— Tu as raison, il vaut mieux le vendre.

MINIMUM DE SALAIRE DANS LES TRAVAUX PUBLICS

en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse, aux États-Unis et en France

D'après l'analyse des documents officiels recueillis sur la demande du Conseil supérieur du travail, analyse due à M. Isidore Finance, attaché à l'*Office du Travail*, nous constatons que le *minimum de salaire* dans les travaux publics a fait de grands progrès. Nous espérons que des nouvelles lois organisatrices et protectrices du travail étendront à tous les travaux, quels qu'ils soient — publics ou particuliers — le minimum de salaire, seule garantie pour l'ouvrier de ne pas mourir de faim, tout en se livrant à un travail excessif.

On sait qu'Auguste Comte, le fondateur du positivisme, demandait à ce qu'on assurerat 5 fr. par jour, même à l'ouvrier qui était privé d'ouvrage par le chômage.

Nous, communistes, nous demandons mieux que cela pour tout le monde, c'est-à-dire la satisfaction parfaite de tous les besoins physiques, matériels et intellectuels, mais en attendant la réalisation de notre idéal parfait qui ne peut venir d'un seul coup, nous engageons nos députés à s'occuper des lois sociales avant tout, et à réclamer, non seulement le minimum de salaire, mais aussi son corollaire : la réduction de la journée du travail, à huit heures, ce qui donnera du loisir à l'ouvrier pour s'occuper de son instruction et de l'instruction de ses enfants, et ce qui rendra son travail plus recherché et par conséquent plus rémunéré.

Voici quelques succincts renseignements, tirés du travail de M. Finance :

En Angleterre, en ce qui concerne les travaux communaux, le nombre des districts dans lesquels les contrats passés par les autorités pour l'exécution des travaux, spécifiant des conditions relatives aux salaires, aux heures de travail, au marchandise et autres, s'élevait en 1893 de 148 à 149, si l'on comprend le district de Londres, avec une population de plus de 11 millions d'habitants ; en 1896, plus de 200 municipalités se sont ralliées à l'introduction du minimum de salaire dans les travaux publics. C'est dans les travaux de l'administration scolaire de Londres que fut introduite pour la première fois en 1889 la clause pour le minimum de salaire. Chaque soumissionnaire est astreint à signer la déclaration suivante : « Je déclare que je paie à mes ouvriers un salaire qui n'est pas inférieur au taux minimum reconnu dans chaque métier. »

Le Conseil du Comité de Londres a voté depuis diverses autres clauses pour tous les travaux de la municipalité.

Pour les travaux de l'Etat, la Chambre des Communes décida, par un vote du 13 février 1891, relatif au *swaeting system* « qu'il fallait prendre toute mesure pour assurer le paiement des salaires égaux à ceux qui sont généralement acceptés comme courants dans chaque métier, pour les ouvriers compétents ». Cette décision amena une réglementation sérieuse de cette importante réforme.

Le 14 mai 1896 une autre décision de la Chambre des Communes décida qu'une enquête serait faite sur le fonctionnement de la résolution du 13 février 1891 dans l'exécution de tous les travaux ou marchés de fourniture passés par le gouvernement.

L'enquête constata divers abus, bien entendu.

En Belgique, il y a dix ans que la clause d'un minimum de salaire a commencé d'être introduite dans les cahiers des charges des travaux donnés en adjudication par les communes belges.

Cette clause a été adoptée peu à peu par le plus grand nombre des administrations provinciales et communales, et finalement par l'Etat lui-même, depuis le mois de juillet 1896.

En Hollande, diverses villes ont décidé d'insérer dans les cahiers des charges des travaux communaux, des clauses relatives aux conditions du travail.

Le Comité exécutif des Etats provinciaux de la Frise a aussi pris un règlement pour le minimum de salaire.

Aux Etats-Unis, il y a d'abord, la fixation de la journée de travail à huit heures pour les ouvriers employés par le gouvernement ou en son nom. Et ce qui est important, c'est que deux lois qui ont suivi la réforme de la réduction des heures de travail empêchent la réduction du taux des salaires courants. Plusieurs Etats de l'Union américaine ont fait des lois spéciales sur le minimum légal des salaires.

En France, on est encore en arrière sur cette importante réforme du minimum de salaire. Il est à remarquer que la France, qui a tant fait par ses révoltes, pour le progrès des idées, est la dernière à se débattre contre l'esprit rétrograde et routinier lorsqu'il s'agit d'introduire quelque réforme.

Il y a la série des prix, dans les travaux de la ville de Paris, qui a été obtenue après des tentatives multiples, mais ces prix eux-mêmes sont violés chaque jour par les entrepreneurs.

Il y a bien eu quelques tentatives pour l'introduction du minimum de salaire dans les travaux de l'Etat, mais ces tentatives restent encore à l'état de projet.

Voici à peu près l'économie du travail de M. Finance sur le minimum de salaire, travail qu'il est bon de consulter, car il renferme beaucoup de renseignements précieux que nous n'avons même pu effleurer ici, faute de place.

P. ARGYRIADES.

HISTOIRE DE CHIENS

(Air : *Les Soldats de Plomb*, de MARCEL LEGAY)

A NOTRE BON CAMARADE ARGYRIADES

I

Y avait un' fois deux bons p'tits chiens
Vivant ensemble et s'aimant bien
Côte à côté sans penser à rien.

V

Au bout d'à peine une heure ou deux
I n' resta des deux malheureux
Qu'un gros paquet d'poils et deux queues.

II

Que si par hasard l'un d'entre eux
Trouvait un os avantageux
C'était pour son compagnon d'jeux.

VI

Aucun' chienn' n'étant v'nus par là,
On cherchait, mais on n'trouvait pas
La cause de ce sanglant combat.

III

Ils se parlaient avec douceur
Ils se traitaient d' « Cher Mossieur »
En se flairant le postérieur,

VII

On s'perdait en suppositions,
Et pour se faire une conviction
On fit venir Monsieur Bertillon

IV

Un jour voilà qu' les deux toutous
Après des japp'ments aigre-doux
En vinrent subit'ment aux coups.

VIII

Lequel fit un violent effort
Pour ét' clair, et, dans son rapport,
Indiqua les caus' de leur mort.

IX

Qu'est-c' qui jamais aurait cru ça ?
Il paraît qu'ces pauv' toutous-là
Avaient parlé d'l'affair' Zola !

GASTON SÉCOT.

C'est un des côtés les plus tristes de l'état social actuel, que l'augmentation constante des richesses des classes élevées et l'accumulation du capital, soient accompagnées d'une diminution dans la puissance de consommation du peuple, et d'une plus grande somme de privations et de souffrances parmi les classes pauvres. (GLADSTONE).

Cher citoyen Argyriadès,

J'aurais désiré vous donner, pour votre almanach, l'article que vous me demandez; mais le temps me fait défaut et les circonstances m'en empêchent. Je profite donc de la faculté, qu'en ce cas vous me laissez, de vous envoyer la proposition de loi que j'ai faite de l'établissement de la taxe des farines et de l'institution d'un service public d'approvisionnement et d'alimentation. C'est, je le crois, par la taxe des farines que l'on peut le mieux brider la spéculation et réduire le prix du pain; c'est une mesure d'effet immédiat et certain, bien plus efficace que la taxe sur le pain qui en deviendrait le complément utile. Quant au service d'alimentation partiel et incomplet que je propose, ne s'appliquant qu'aux blés et farines et sans exclusion de la concurrence commerciale, ses limites sont critiquables, mais déterminées par la situation et le régime économique actuel. Ce serait l'acte initial d'introduction du service public général d'approvisionnement et d'alimentation dont la réalisation bientôt s'imposera par le progrès des idées et la force des choses.

Recevez, cher citoyen Argyriadès, mes sincères amitiés et cordiales salutations, avec mes excuses de ne pas contribuer davantage cette année à la rédaction de votre si utile et toujours si intéressant almanach.

Paris, 8 août 1898.

Ed. VAILLANT.

N° 99

CHAMBRE DES DÉPUTÉS
SEPTIÈME LÉGISLATURE
SESSION DE 1898

Annexe au procès-verbal de la séance du 23 juin 1898

PROPOSITION DE LOI

ayant pour objet : 1^e la suppression des droits de douane sur les blés et farines; 2^e l'établissement de la taxe des farines; 3^e l'institution d'un service national d'approvisionnement en blés et farines; 4^e l'institution d'un service national et communal d'alimentation,

PRÉSENTÉE

PAR MM. ÉDOUARD VAILLANT, JULES-Louis BRETON, COUTANT, DEJEANTE, ARTHUR GROUSSIER, LASSALLE, POULAIN, MARCEL SEMBAT, WALTER, députés.

EXPOSÉ DES MOTIFS

Messieurs,

La crise alimentaire de cette année, résultant à la fois d'une mauvaise récolte et de perturbations commerciales produites par la guerre hispano-américaine, a démontré tout le danger, pour l'alimentation et la sécurité nationale, du régime de protection prohibitionniste.

En temps de paix et de récoltes moyennes, c'est la cherté de la vie ouvrière artificiellement accrue, dans les campagnes comme dans les villes, pour le bénéfice de la grande propriété. Et quand une guerre et d'insuffisantes récoltes survenant, la famine menace, le gouvernement est, comme il y a deux mois, obligé de suspendre les droits sans cependant pouvoir, par là, abaisser, comme il y comptait, le prix du pain.

Il semble qu'il suffirait, pour conjurer le danger de disette, de supprimer et non simplement de suspendre, les droits sur la farine et le blé. Mais, préférable à la protection, la liberté du commerce des denrées alimentaires est d'effet insuffisant. Après avoir longtemps pratiqué la liberté commerciale, l'Angleterre, à la lumière des événements actuels, en a reconnu l'inefficacité; et son parlement est en train d'étudier l'établissement des greniers nationaux.

C'est qu'en effet, dans les périodes critiques surtout et n'ayant d'autre ressource que les faibles approvisionnements commerciaux, une nation peut, du jour au lendemain être affamée par la spéculation nationale et internationale. Ce n'est qu'accidentellement, par exemple, que Leiter, battu par un spéculateur adverse, n'a pu pousser à bout, l'accaparement des blés américains, et accroître encore la disette et la cherté du blé européen. Le coup manqué aujourd'hui peut réussir demain.

S'il a suffi d'une mauvaise récolte et d'une guerre lointaine, pour encherir le pain, quel serait donc l'effet d'une guerre européenne, surtout si elle était précédée de plusieurs mauvaises récoltes et accompagnée de spéculation et d'accaparement de farine ? Ce serait la France à la fois affamée et désarmée.

Une telle situation ne doit pas pouvoir se produire ; et pour l'éviter, il importe dès maintenant de décider les mesures nécessaires.

C'est l'objet de la présente proposition de loi. L'abolition des droits n'est que la mesure préliminaire à l'institution du service public national et communal d'approvisionnement et d'alimentation établi d'abord pour le blé, la farine et le pain ; et sans aucune restriction légale de la liberté du commerce et de l'industrie alimentaire.

Par cette abolition des droits, en même temps que par la taxe de la farine, semblable à celle du pain, établie par la loi des 19-22 juillet 1791, et réduisant à son minimum la spéculation sur les farines dont le prix maximum serait déterminé par le prix du blé et les frais de mouture, etc., l'alimentation populaire, serait de suite garantie contre une élévation exagérée du prix du pain.

Cette taxe de la farine, tout d'abord si utile, et complément de la taxe du pain, perdrat la plus grande partie de son importance le jour où, par un approvisionnement national de blé et farine, en rapport avec les besoins et une prévoyance nécessaire, et par un service public de meunerie et d'alimentation ayant pour but non un bénéfice, mais le bon marché de la vie populaire, et pour cela la vente à prix coûtant des denrées alimentaires, le prix du pain serait, sans contrainte aucune, tant dans les boulangeries communales que commerciales, à un taux normal, au meilleur marché possible.

Ainsi seraient assurées à la fois, la sécurité du pays, toujours suffisamment approvisionné, et l'alimentation élémentaire de la nation, par le bon marché de son aliment essentiel, nécessaire : le pain.

Il resterait à prendre les mesures indispensables : de garantie et protection du travail, de crédit, dont l'insécurité du régime capitaliste impose l'adoption à un parlement républicain.

La Chambre, tout particulièrement soucieuse des intérêts de l'agriculture, les favorisera mieux que par la protection douanière, en organisant le crédit et le travail agricole, en protégeant les travailleurs par des conditions légales et humaines de travail et, par une mise en valeur méthodique du sol, en intensifiant sa production et la rendant plus rémunératrice, de façon à permettre à l'agriculture française de ne plus redouter la concurrence étrangère.

PROPOSITION DE LOI

Article premier. — Les droits de douane sur le blé et la farine sont supprimés.

Art. 2. — La farine sera taxée, de façon à déterminer son prix en rapport exact avec le prix du blé et le prix du pain.

Art. 3. — A partir du 1^{er} janvier de l'année qui suivra celle où aura eu lieu la promulgation de la présente loi, l'Etat sera chargé du service d'importation des blés et farines ainsi que de leur approvisionnement complémentaire de l'approvisionnement commercial, par acquisition tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, en quantité nécessaire et suffisante, pour les besoins de l'alimentation et de la sécurité nationale.

Art. 4. — Il est dès maintenant formé une Commission composée par moitié de députés et de délégués des syndicats ouvriers des travailleurs de l'agriculture et de l'industrie, ayant pour mandat de rechercher les conditions pratiques de l'institution, dans le plus bref délai, d'un service national et communal d'approvisionnement et d'alimentation comprenant notamment :

L'approvisionnement par l'Etat et les réserves nationales et communales de blé et farine ;

L'établissement de meuneries nationales et communales et de boulangeries communales ;

L'organisation de la coopération ouvrière de production agricole.

Art. 5. — Cette commission devra proposer sans retard les mesures correspondantes :

De législation et réglementation du travail industriel et agricole ;

De crédit au travail ;

De mise en valeur du sol et spécialement du domaine national et communal ;

Qui assurent la protection du travail industriel et agricole national.

Nous disons que votre société n'est pas même une société, qu'elle n'en est pas même l'ombre, mais un assemblage d'êtres qu'on ne sait comment nommer, administrés, manipulés, exploités au gré de vos caprices, un parc, un troupeau, un amas de bétail humain, destiné par vous à assouvir vos convoitises. (LAMENNAIS).

MISÈRE

Nous détachons un fragment des poésies inédites de Victor Hugo parues après sa mort et seulement en l'année 1898, à la Société Française d'éditions d'Art, sous le titre *Années Funestes* (1852-1870).

C'est un sombre tableau de la misère affreuse de notre société :

Partout la force au lieu du droit. L'écrasement.
Du problème, c'est là l'unique dénouement.
Partout la faim. Roubaix, Aubin, Ricamarie,
La France est d'indigence et de honte maigrie.
Si quelque humble ouvrier réclame un sort meilleur,
Le canon sort de l'ombre et parle au travailleur.
On met sous son talon l'émeute des misères.

L'Afrique agonisante expire dans nos serres.
Là, tout un peuple râle et demandé à manger.
Famine dans Oran, famine dans Alger.
— Voilà ce que nous fait cette France superbe !
Disent-ils. — Ni maïs, ni pain. Ils broutent l'herbe.
Et l'arabe devient épouvantable et fou.
On rencontre une femme au fond de quelque trou,
Accroupie, et mangeant avec un air étrange.
— Qu'est-ce que tu fais là ? Eh bien ! j'ai faim, je mange.
— Ton chaudron sur le feu, femme, qu'as-tu dedans ?
Ces os, que l'on entend crier entre tes dents,
Cette chair qu'en grondant ronge ta bouche amère.
Qu'est-ce ? C'est un enfant que j'avais, dit la mère.

VICTOR HUGO.

LES SYNDICATS OUVRIERS EN PLEINE RÉVOLUTION

Ne soyons pas trop optimistes en ce qui concerne la continuation de la production dans une période de révolution. Envisageons les difficultés et surtout ne comptons pas trop sur les soi-disants « volontaires », les « citoyens et citoyennes de bonne volonté ». Ils se trouveront peut-être en masse, mais ils auront la main malheureuse, ne pouvant pas être aptes à rendre toutes sortes de services, s'ils se mêlent des branches de production et de distribution qu'ils ne connaissent pas.

Seulemennt nous pouvons espérer que les organisations des travailleurs, qui sont déjà fondées dans toutes les branches de l'industrie, de l'agriculture, du commerce et des communications, seront assez fortes dans ces jours-là pour se charger de diriger les affaires en proclamant dans les 24 heures, que dans toutes les fabriques et les ateliers ainsi que dans les grands magasins, ce sont elles qui remplacent les entrepreneurs particuliers. Ainsi l'heure sera venue pour les syndicats des ouvriers de se transformer d'instruments de lutte contre leurs patrons en organisations productives, fonctionnant dans la haute direction de la production et de la distribution des richesses.

Ces organisations productives pourront donc devenir les cellules du grand tissu de la société de l'avenir, la base de ce ménage communiste dans lequel on ne produira plus en vue de la vente, mais en vue de la consommation directe par les membres mêmes. Il faudra donc immédiatement que dans tous les quartiers de nos grandes villes, comme dans chaque commune, les grands édifices publics soient transformés — sous la direction de ces organisations — en magasins centraux ouverts à tous les citoyens et où chacun pourra se pro-

curer librement les vêtements, les aliments, les articles de ménage, dont il a besoin.

Les citoyens et les citoyennes de bonne volonté, les volontaires, pourront trouver assez à faire à côté de ces groupements existants qui seront tout à fait familiers avec leur sphère d'activité. Ils pourront remplir les



C. CORNELISSEN

places vides dans ces organisations et exciter au travail par leur zèle et leurs sacrifices ; ils pourront se chercher de nouveaux cercles d'occupation en prêtant, par exemple, leur concours aux pauvres habitants des taudis lorsqu'ils iront s'installer dans les grands appartements vacants. Certes, ils trouveront du travail utile partout où cela leur plaira.

Le fait que déjà dans la vieille société capitaliste se sont formées des organisations de producteurs, destinées par la nature de la chose même à rester le noyau de toute cette grande association du travail productif et à être le pivot sur lequel tournera toute la machine de production et de consommation,

ce fait là est un phénomène qu'on ne doit pas mépriser pour le succès d'une révolution internationale. Ces organisations créeront dès le commencement de la révolution un certain système de collaboration, arrangé volontairement, et capable d'être modifié plus tard par la liberté de groupement de tous les citoyens. Ainsi, elles représentent une force révolutionnaire que les efforts des volontaires, accourus de tous côtés, ne peuvent pas remplacer si grands que soient leurs sacrifices.

Les ouvriers organisés qui, dans chaque métier, et jusqu'au dernier moment avant la Révolution, auront disputé pied à pied, aux entrepreneurs capitalistes, la domination dans les fabriques, les ateliers, les grands magasins, les établissements de transport, n'auront rien autre à faire, dans les jours d'un bouleversement révolutionnaire des choses, que d'achever leur victoire.

Que ces salariés d'autrefois placent alors immédiatement leurs représentants dans les bureaux de direction de leurs établissements respectifs; qu'ils s'unissent dans leurs réunions pour fixer provisoirement les heures du travail et toutes les conditions dans lesquelles s'effectuera le travail, et qu'ils fixeront plus tard définitivement sous le contrôle de l'opinion publique.

Qu'ils ouvrent les ateliers et les fabriqués, les magasins de vêtements et d'aliments, les halles aux viandes, aux légumes, aux vins, qu'ils organisent les moyens de communication, les théâtres et toutes les autres maisons de divertissement.

Après tout cela nous pourrons attendre avec confiance les résultats.

C. CORNÉLISEN.

Quelques Anecdotes

Un compatriote peu lettré demandait à Clovis Hugues, en faisant sonner les finales :

— Dis, mon bon, fais-tu toujours des vers ?

Clovis Hugues en rimant :

— Oui, j'en faisse !

* *

Après le 14 Juillet et l'affaire Zola, on entendit cette conversation :

— Tiens, toi qui devais recevoir la croix ; on t'a donc oublié ?

— Moi, j'ai été *amnistié*.

* *

Il paraît qu'Aurélien Scholl est d'une bonne pâte.

— Parbleu ! Il est pétri d'esprit.

* *

La dame aux *six petites chaises* disait l'autre jour à son amie, Mme Pipelet :

— Il paraît qu'avec l'avènement du ministère Brisson il y a eu une quinzaine de préfets *disgracieux*.

* *

Une anecdote du cru :

Le clergé est nombreux et puissant en Belgique, aussi les paysans destinent-ils volontiers leurs fils à l'état ecclésiastique.

Malheureusement, ces jeunes lévites ne sont pas toujours des puits de science, tant s'en faut !

Un jour, un paysan sachant que son fils allait passer ses derniers examens et qu'il ne serait pas reçu, parce qu'il n'était qu'un cancre fielle, prit un parti héroïque :

Le brave homme tua son cochon, en prit la moitié, la chargea sur son âne et se dirigea vers la résidence de l'évêque, à six heures au moins de chez lui.

Il fit si bien qu'on l'introduisit auprès du prélat, auquel il dit tout simplement :

— Monseigneur, je vous apporte la moitié d'un cochon...

— Merci, mon brave homme, donnez-le à l'office.

— Si vous voulez bien me permettre, pour une fois, monseigneur, je vous recommanderais mon fils, qui va passer ses examens demain, savez-vous ?

L'évêque prit le nom du séminariste, promit de le recommander, et le fit en effet recevoir.

En revenant, le malin paysan riait dans sa barbe, il tapait amicalement sur la cravate de son âne, et lui disait :

— Si j'avais apporté un cochon tout entier, tu serais reçu aussi, tê !

LES CADETS DE GASCOGNE

Les « Cadets et Cadettes » ont clôturé leur pèlerinage à grand orchestre aux vieilles cités gasconnes — les vénérés sanctuaires de l'hypothétique nationalité méridionale — par une descente des gorges du Tarn. Et cette descente a été particulièrement bruyante et théâtrale. Deux jours et deux nuits durant, les échos de ces rives sauvages, fantastiques, tragiques, ont été tenus en éveil par les explosions d'une allégresse délivrante.

On a chanté à tue-tête et on a rigolé comme des fous et comme des folles, dans les barques plates conduites à la perche, qui dévalaient le rapide avec des sauts de carpe.

On a surtout festoyé *coram populo*. La joyeuse troupe a donné une suite de représentations pantagruéliques en plein air où le champagne a coulé à flots, avec accompagnement de chants, de farandoles échevelées et du bris obligé de la vaisselle.

A l'appel de cet insolite vacarme, les pauvres diables de riverains, qui étaient attelés à la moisson et au dépiquage des grains, suspendaient un instant leur tâche pour aller voir ce qui se passait sur la rivière ou sur ses bords.

Les impressions de ces ruraux, qu'il nous a été donné de recueillir sur place, n'étaient pas précisément favorables à nos excursionnistes. Ces rudes travailleurs de la terre, dont le lot est si misérable, étaient tout honnêtement outrés du spectacle : de belles dames et de grands messieurs décorés — parmi lesquels ont leur montrait un de nos ministres entre deux danseuses de l'Opéra — venant faire ripailles et bacchanales au nez et à la barbe de l'homme de la glèbe, juste ou moment de l'année où il peine le plus dur, avec sa maigre pitance et de l'eau claire dans le ventre.

C'est que, voyez-vous, les paysans français, sans en excepter ceux de la Lozère et de l'Aveyron, cessent d'être ces passives bêtes de somme dont *La Bruyère* nous a fait le tableau.

Aujourd'hui, qu'on le sache, Jacques Bonhomme veut que *ça change*, et « *ça changera* », dit-il de son air tête. Et en attendant, messieurs les cadets, qui, émules des dégénérés Espagnols, vous passionnez pour les abominables courses de taureaux et qui contemplez avec un sourire de niaiserie égoïste les misères du prolétariat campagnard, dans lesquelles votre snobisme ne voit que du pittoresque, de la « couleur locale », vous avez pu entendre ce que les naturels des gorges du Tarn répondirent à vos chants de fête ? Ils y répondirent par les accents lugubres et menaçants de la Carmagnole, importée dans le pays, cet été, par les moissonneurs de l'Albigeois, des fidèles de *Jaurès*.

Oui, le vent révolutionnaire commence à souffler partout, jusque dans les coins les plus reculés du Rouergue et du Gévaudan.

Et vous, les Cadets de Gascogne, champions d'un séparatisme moyenâgeux, littérateurs, artistes et politiciens, à l'idéal étroit et rétrograde, soyez contents ! Vous aurez contribué, pour votre mince part, à soulever ce vent régénérateur de l'indignation et à préparer la tempête finale.

SORGUE.

LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE

Depuis que notre Almanach existe, nous n'avons pas cessé de nous attaquer à la guerre, ce reste de barbarie, cause de tant de désastres, de tant de ruines.

La guerre, qui absorbe par les armées permanentes la force vive des nations et fait tuer dans des luttes la fleur de la jeunesse, n'a aucune raison d'être aujourd'hui.

Vestige sauvage du passé, elle se transmet de génération en génération, inconsciemment et imbécilement, pour la grande joie des chauvins de tous les pays, des charlatans et des forbans du patriotisme.



LES AFFAMÉS DE CUBA

Ne pouvons-nous donc pas servir et aimer notre patrie sans que, pour cela, nous voulions la destruction de la patrie des autres ?

Ne cesserons-nous pas de livrer nos enfants en holocauste à la maudite guerre qui éternise les haines et les violences entre les hommes ?

Comment se fait-il que nous soyions si insensés et si niais ? C'est parce qu'on a nourri notre enfance et notre jeunesse avec des préjugés idiots : honneur militaire, gloire guerrière et autres stupidités.

Aussi, nous souhaitons bon succès à la proposition de notre ami Edouard Vaillant, reprise par le Tzar, sur le désarmement général.

Si l'on ne touchait pas au régime social actuel, nous pensons qu'à certain point de vue, le désarmement agraverait la crise sociale qui sévit aujourd'hui sur le prolétariat.

Car, que ferait-on de tous les parasites de l'armée permanente actuelle, chefs et officiers de tous grades ?

On créerait des emplois pour les caser, et c'est toujours le peuple travailleur qui devrait les entretenir.

Ce qui revient à dire que les meilleures des réformes deviennent illusoires sous le régime actuel, ou tournent contre le but qu'on se propose d'atteindre.

Malgré cela, nous ne pouvons que souhaiter sincèrement le désarmement général. Ce serait autant de gagné, quitte à nous occuper ensuite du reste.

On pourrait peut-être ainsi rendre les tueries humaines plus difficiles par l'institution de l'arbitrage international poursuivi aujourd'hui par des penseurs émérites.

Pour revenir à la guerre Hispano-Américaine, si douloreuse, n'aurait-il pas été plus chevaleresque et plus glorieux pour l'Espagne, en l'état où se trouvaient les choses, d'abandonner Cuba à son sort et de lui accorder son indépendance, que d'être forcée d'en arriver où elle est arrivée tout en sacrifiant les meilleurs de ses enfants et une flotte de plus de quatre milliards, sans compter le reste ?

Pourquoi ne pas provoquer au moins un tribunal arbitral pour la réglementation de cette affaire ?

Elle n'a pas voulu se soumettre aux nécessités présentes et elle n'a pas voulu se montrer généreuse en affranchissant, à temps, bénévolement, un peuple. Si elle avait fait cela, elle aurait damé le pion aux milliardaires américains, qui comptent, à leur tour, exploiter Cuba à leur façon, et elle se serait attiré les applaudissements et les sympathies universelles ! En voilà de la véritable gloire !

Elle n'a pas fait cela.

Elle n'a voulu écouter que les voix de ces oiseaux de proie : prêtres, militaires et soi-disant nobles ; trois castes barbares d'un autre âge, qui vivent d'oppression, de vols et de rapines, et dont les instincts féroces et voraces touchent au canibalisme !

Elle a écouté aussi la volonté d'une femme néfaste et sanguinaire qui n'a pas reculé devant toutes les ignominies, devant toutes les infamies et devant tous les crimes de lèse-humanité pour conserver le trône d'Espagne à son fils.

En écoutant tous ceux-là, l'Espagne s'est attiré l'opprobre du monde civilisé indigné déjà des instincts cruels de ceux qui ont présidé aux pratiques lâches et révoltantes d'infamie exercées sur les Espagnols innocents à Montjuich. Et l'indignation universelle a été à son comble lorsque ces mêmes pratiques furent renouvelées par les moines aux Philippines et qu'eurent lieu les massacres en masse par les soudards-bourreaux à Cuba.

Nous donnons ici quelques échantillons en gravure du dénuement complet où la rapacité des seigneurs espagnols a réduit les pauvres Cubains.

Si le capitalisme américain n'est pas plus tendre pour les Cubains de l'avenir, il leur laissera au moins un morceau de pain pour ne pas mourir littéralement de faim ; et puis, il y aura toujours ceci de gagné au changement : c'est que l'évolution capitaliste se produira plus vivement et cette évolution fera, à son tour, place à l'organisation socialiste, qui mettra fin à toute exploitation et aux misères qui en découlent, et assurera à tous les hommes une vie heureuse et tranquille.

P. ARGYRIADES.

LE SOCIALISME EN ANGLETERRE

Si on se tient au nombre des socialistes appelés aux fonctions publiques, dans la Grande-Bretagne et si on le compare avec celui des socialistes élus en France, en Allemagne, en Belgique et en Danemarck, il n'y a pas de doute que la Grande-Bretagne se trouve de beaucoup distancée. Maintenant si on se borne seulement au nombre des socialistes qui sont membres du Parlement, dans les pays indiqués ci-dessus, la Grande-Bretagne occuperait non seulement la dernière place, mais on pourrait même dire qu'il n'y a pas même un député socialiste dans le Parlement.

Cependant, dans le bref résumé que je donne de la situation dans la Grande-Bretagne, je pense qu'on se formera une idée plus exacte, si nous disons que dans le Parlement, il y a deux membres qui représentent les prolétaires, et qui travailleraient avec plaisir à la constitution d'un Etat socialiste, j'ai nommé MM. John Burns et William Steadman ; mais sur 670 membres qui composent la Chambre des Communes, on peut voir combien est encore faible le parti socialiste dans le pays.

Si l'on examine les autres ouvriers qui sont membres aussi du Parlement, on trouve que non seulement ils déclarent n'être pas socialistes, mais il n'y a, peut-être pas un ensemble de questions importantes sur lesquelles ils sont d'accord. Ainsi, en dehors de MM. Burns et Steadman, il y a neuf autres ouvriers qui font partie du Parlement parmi lesquels six représentent des mineurs, trois d'entre eux MM. Picard, Wood et Abraham, sont favorables à la réglementation de la durée du travail par la loi, d'accord avec leurs électeurs, ils réclament la journée de huit heures : tandis que MM. Burt, Fenwick et Wilson, qui représentent aussi des mineurs, sont hostiles à la réglementation de la journée du travail par la loi, de sorte que ces six députés, par le fait entravent leurs efforts dans ce but. Quant aux autres députés, MM. Broadhurst, Wilson et Madelron, ils prennent la position qu'ils jugent la plus convenable dans les différentes questions qui sont portées devant le Parlement.

Telle est la situation assez faible comme on le voit, où se trouve aujourd'hui dans le Parlement impérial le mouvement ouvrier et socialiste après une propagande incessante et acharnée de quinze ans : néanmoins je suis persuadé que de grands progrès ont été accomplis et que d'ici quelques années le résultat se manifestera à tout le monde.

Il y a quinze ans, les capitalistes et les grands propriétaires non seulement marchaient la main dans la main contre le socialisme, mais les ouvriers eux-mêmes étaient en grande partie hostiles aux idées socialistes. Les partis de la tempérance, assez puissants par le nombre de leurs adhérents, étaient tous libéraux, avec des opinions et des tendances capitalistes en matière économique. Les coopérateurs, plus d'un million, presque tous engagés dans les voies de la plutocratie orthodoxe, combattaient toute candidature socialiste. Même les membres des organisations ouvrières travaillaient et votaient à des majorités énormes pour leurs employeurs, et ils ont continué à agir de la sorte jusqu'à ces derniers temps. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi.

Plusieurs membres, en effet, des sociétés de tempérance sont socialistes ; un grand nombre de coopérateurs ont montré le désir le plus vif de comprendre les doctrines socialistes, et il ne manque pas parmi eux de socialistes ardents, le socialisme étant basé sur la coopération. Quant aux organisations ouvrières, je crois pouvoir calculer à 30 0/0 au moins le nombre de leurs membres qui sont des socialistes déclarés, ou qui, tout au moins, se refuseraient à soutenir une candidature capitaliste, pourvu que les socialistes adoptent une tactique raisonnable.

Il est cependant à douter que le bon sens prévaudra toujours dans le parti socialiste : nous ne sommes pas la plus heureuse des familles ; nous ne pouvons pas dire que, tout en n'étant qu'une minorité dans l'ensemble des électeurs, nous formons une minorité compacte, au moins pour le moment. Mais il y a temps pour tout changement dans un sens meilleur, et l'on peut s'attendre, non sans raison, à ce qu'avant les prochaines élections générales, des efforts soient faits pour assurer à notre parti l'action qui lui appartient.

Une occasion des plus favorables va se présenter, si les socialistes savent la saisir. Les libéraux sont aujourd'hui si démoralisés, que si les socialistes savent montrer de l'initiative, de la persévérance et de la confiance en eux-mêmes, on pourra obtenir de grands succès. En tout cas, un groupe socialiste pourra être envoyé dans le Parlement et obtenir que les autres partis puissent s'accorder sur quelques mesures socialistes, et avoir ainsi la chance de les voir votées par la prochaine législature.

TOM MANN.

BOURGEOIS !

M. et Mme Dupognon font leur petite promenade accoutumée sur les boulevards, après dîner.

Les digestions sont souvent laborieuses chez les bourgeois habitués à digérer autre chose qu'une soupe maigre ou des pommes de terre frites. Et précisément, M. et Mme Dupognon adorent la bonne chère. Les truffes sont le péché mignon de monsieur; le foie gras fait les délices de madame. Et pour rendre à leur estomac une élasticité compromise par l'absorption abusive de mets invariables, nos respectables, dès l'œil jaune des réverbères clignotant, vont tout doucement de l'Ambigu à la Madeleine, monsieur fumant un cigare, madame regardant les étalages.

Des heureux dans l'acception la plus platement bourgeoise du terme!

M. Dupognon, homme austère, à cheval sur les mœurs, a jadis pris l'initiative d'une pétition auprès des pouvoirs publics, pour que Paris fût purgé dans les 24 heures de tout ce qu'il renferme de souteneurs et de prostituées.

M. Dupognon voudrait que la seule industrie de rentier fût tolérée sur les promenades de la capitale. Il répugne à couduoyer des gens en blouse, le menu peuple et surtout les filles. Oh! les filles! Dans sa haine contre elles, dans la rage où le met le libre exercice de leur profession, ne rêve-t-il pas de bûchers les faisant fondre comme beurre dans la poêle ou de bateaux à souape les lâchant en plein remous séquanien? Quel supplice est pour cet homme vertueux leur va-et-vient perpétuel, sous les moustaches bienveillantes des gardiens de l'autorité! Comme le crispe un geste enveloppant ou le retroussis d'une jupe boueuse! Quels regards terribles son orbite sanguinolent dirige vers les groupes en conciliabule! Et comme il faut une habitude invétérée, une louable et scrupuleuse observation des lois hygiéniques pour que persiste la promenade quotidienne, en dépit des choses de prostitution!

.... Or, ce soir-ci, devant le Gymnase — horrible fatalité! — une fille s'exclame sur le passage du couple Dupognon :

— Tiens! les bourgeois! En v'là une rencontre! Eh! m'sieu, v'nez-vous chez moi? Y'a un bon feu et un bath lit. Et puis, j'suis complaisante, comme vous savez. Ça vous rappellera l'temps où vous grimpiez dans ma mansarde, pendant qu'madame ronflait. Ah! l'salaud, i'fait semblant d'pas m'reconnaitre! Canaille, va! Les v'là bien, les gens vertueux!

M. Dupognon, étourdi un moment — la racoleuse est une ancienne bonne séduite par lui et jetée hors, enceinte — M. Dupognon recouvre son assurance, entraîne sa femme, et dit :

— Hein, bobonne, aurions-nous jamais cru que cette fille tomberait si bas? M'apostropher de la sorte! C'est bien mal reconnaître l'indulgence que nous lui avons témoignée. Car pour cette argenterie trouvée dans sa malle, nous pouvions la faire arrêter. Nous avons jugé plus humain de la renvoyer simplement. Et voilà comme elle nous récompense! Mauvais sang ne peut mentir!

— Elle est saoule, fait madame.

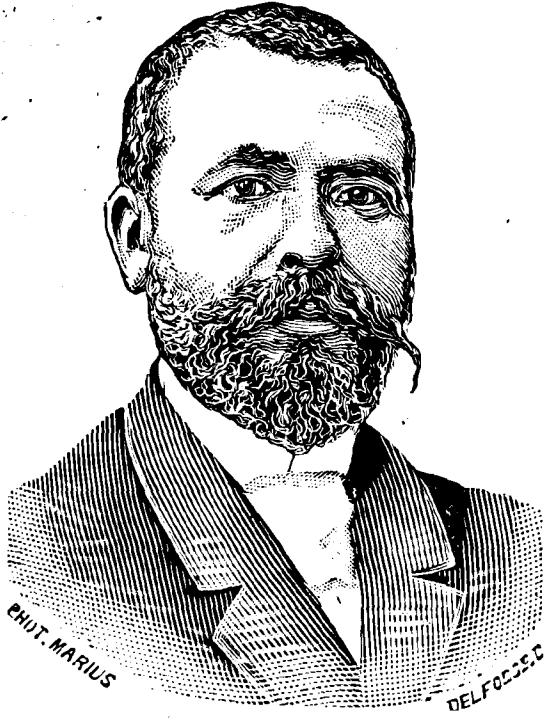
— Il faut qu'elle le soit, en effet, approuve monsieur, qui, crachant de dégoût, conclut :

— Saleté, va!

Jean RÉFLEC.

Il n'y a plus de patrie ; je ne vois d'un pôle à l'autre que des tyrans et des esclaves.

(D. DIDEROT).



G. ROUANET

Le nouveau Directeur de la *Révue Socialiste*,
Député du XVIII^e arrondissement.



Le Docteur DUBOIS

Le nouveau Député du XIV^e arrondissement.

LES SOCIALISTES ET LA LÉGISLATURE NOUVELLE

Personne en France n'a perdu le souvenir du rôle que les socialistes ont joué dans la législature qui s'est déroulée de 1893 à 1898.

Il a été aussi brillant que profitable.

Pour la première fois, le parti socialiste apparaissait constitué, organisé, à l'état de force, sur la scène parlementaire.

Il provoquait plus de curiosité peut-être encore que de colère.

Ses adversaires l'ignoraient. Son intérêt était de se faire connaître. Il ne faillit pas à ce devoir.

Les discussions théoriques les plus éclatantes soutenues avec une verve, un talent et une autorité incomparables par des théoriciens doublés d'orateurs, tels que Jaurès, Jules Guesde, Gabriel Deville, produisirent dans le pays et à l'intérieur même de la Chambre la plus profonde impression.

Elle s'est prolongée jusque pendant la période électorale et si nous avions eu à déplorer la défaite de ceux-là mêmes qui avaient tant contribué à imprimer pendant cette période toute sa force et tout son éclat à l'action socialiste, il serait singulièrement téméraire de conclure de ces échecs passagers et particuliers à une défaite générale.

C'est un ennemi qui écrit dans le *Journal des Economistes* : « Si M. Jules Guesde a été battu à Roubaix, il a obtenu en 1898, 7.971 voix, tandis qu'en 1893 il n'en avait obtenu que 6.687. L'échec des deux leaders socialistes (Jaurès et Jules Guesde) ne prouve donc point que le parti socialiste soit en décadence : les chiffres affirment, au contraire, que son effectif a augmenté. »

Rien de plus exact que cette constatation. Diminué par la disparition d'orateurs et de militants précieux, le parti socialiste est entré dans la législature nouvelle avec un chiffre accru d'électeurs et d'élus.

Qu'y va-t-il faire?

Sans doute il ne devra négliger aucune occasion de reprendre les démonstrations de principe que déjà il a portées à la tribune.

Cette partie de sa tâche est toujours utile : elle est moins indispensable qu'elle ne le fut dans la Chambre précédente, précisément parce que déjà elle a été accomplie.

Il semble donc que l'effort principal des élus socialistes décide, à la Chambre, dans les quatre années qui s'ouvrent devant eux, porter de préférence sur les résultats pratiques qu'ils sont en droit d'espérer obtenir de leurs efforts.

Déjà ils ont repris le projet sur les retraites que les Bourses du Travail ont adopté. Il importera qu'ils mènent, pour le faire aboutir, en dehors comme au dedans du Parlement, la campagne la plus active.

De même ils ont promis à leurs électeurs de ne rien négliger pour arracher à la majorité une amélioration de la loi militaire.

La réduction de la durée du service à deux ans est une réforme qui, pour modeste qu'elle paraisse, ne doit pas être négligée.

La discussion des réformes fiscales, l'examen du budget leur offriront des occasions nombreuses d'intervenir. Ils ne les laisseront pas passer.

De cette législature nouvelle le parti socialiste doit tirer la preuve qu'il n'est pas seulement capable de faire œuvre de propagande théorique, mais qu'il est à un égal degré susceptible de procurer aux travailleurs qui ont placé en lui leur confiance des améliorations modestes, mais réelles.

En agissant ainsi les élus socialistes demeureront fidèles à leurs engagements comme à la tactique même que depuis cinq ans ils ont suivie.

A. MILLERAND.

PENSÉES COMICOPHILOSOPHIQUES

Ce n'est pas la fortune qui vient en dormant, c'est le terme.

* *

Les papes étant infaillibles sont naturellement très entêtés. On croirait que c'est leur mule qui gouverne.

* *

Dans leurs institutions les jésuites donnent en exemple les élèves qui n'ont pas de retenue.

* *

Je donnerais une singulière couleur à la fortune, si je pouvais l'atteindre.

* *

J'aime mieux des pensées comicophilosophiques que mon argent à acheter l'*Intransigeant*.

* *

Les hommes légers s'emportent facilement.

* *

La richesse des rimes ne fait pas toujours le bonheur du poète.

* *

La société est une bassinoire dans laquelle se brûlent bien des illusions.

* *

L'espérance est la béquille du malheureux.

* *

S'enivrer, c'est passer l'éponge sur son intelligence.

* *

Le *Père Peinard* est un journal qui se fiche du Monde.

* *

La France veut absolument la paix : c'est pourquoi il faut mettre de côté tous les Conseils de guerre.

Si j'avais à juger à huis-clos les affaires d'Orient, je condamnerais la Porte.

Inutile d'être fort pour porter le deuil.

Mettez des marrons au feu sans être entamés ils éclateront. Il faut de même une fêlure à la conscience pour entrer dans la politique et y réussir.

Il paraît que l'appétit vient en mangeant. — Moi, je mange pour le chasser.

Le jour où je demeurerai sur mon appétit, je demanderai vite à déménager.

Tout bien considéré, je crois que la meilleure condition pour inspirer en ce monde la confiance, c'est de ne pas la mériter.

UNE FABLE

Dans une certaine rue d'une certaine ville, se trouvait une maison. Cette maison était caduque. A tout instant elle menaçait de s'écrouler, et si cela était arrivé beaucoup de familles auraient été ensevelies sous ses ruines.

Le propriétaire était très avare. L'état de sa maison ne l'inquiétait en rien, il ne se demandait pas s'il y avait danger pour les habitants, mais en revanche, il était d'une sévère exactitude pour le paiement des termes.

La plupart des locataires étaient des gens simples, bons, mais par trop naïfs.

Lorsqu'ils entendaitent les murs craquer ou qu'une pierre tombait — signe précurseur d'un prochain écroulement — ils se disaient que cela ne signifiait pas grand'chose et resterait longtemps dans le même état ; que, d'ailleurs, le propriétaire racontait que cela avait toujours été ainsi.

Cependant, le danger menaçait de plus en plus ; on s'aperçut que l'avarice seule du propriétaire était cause de l'état dans lequel restait la maison. Quelques locataires murmurèrent, ils furent expulsés par voie de justice.

Il ne se passait pas un jour, pas une heure presque, sans que quelque accident arrivât, souvent bien sérieux.

Le nombre des murmurents augmentait, mais le propriétaire était un homme rusé. Par de malveillants propos il sema la division parmi ses locataires, les querelles furent le point essentiel, et l'on oublia la cause première : la caducité de la maison.

Le propriétaire riait de la stupidité de ses locataires.

La maison devenait de plus en plus caduque. Quelques-uns exigèrent des réparations.

Le propriétaire eut peur. Ses locataires payaient leurs termes comme auparavant, mais ils n'étaient pas si soumis.

Il chercha encore une fois le moyen de les calmer.

Il promit tout ce qu'on voulut, mais ne fit rien.

Alors, un des locataires réunit les autres, et leur dit : « La maison que nous habitons est une maison de malheur. Nous sommes chaque jour victimes d'accidents. Quelques-uns des nôtres ont porté leur père, leur mère, leur frère, leur sœur, leur enfant, au cimetière. Et l'homme, cause de tous ces accidents, c'est le propriétaire qui ne pense qu'au loyer mais jamais aux locataires. Est-ce que cela durera encore longtemps ? Est-ce que nous enirreron toujours assez naïfs pour souffrir cela ? Est-ce que nous enirreron encore longtemps cet avare en nous exposant nous-mêmes à tous les dangers ? Beaucoup répondirent d'une voix forte : « Non, non, c'est assez, c'est assez ! » Eh bien, continua-t-il, entendez-moi. Et il exposa qu'on devait exiger du propriétaire qu'il démolit la maison et en fit éléver une

nouvelle sur de nouveaux fondements car tous les efforts possibles pour réparer la maison seraient inutiles. »

Beaucoup jurèrent de ne pas se calmer que la maison ne fut démolie. Et ils firent une active propagande pour cette idée. Malheureusement, il leur manquait le talent de la parole et de la plume.

Des voisins offrirent leurs services, car ils connaissaient l'art de parler et d'écrire.

Quelques-uns furent heureux de cette offre. Ceux-là étaient les naïfs qui oublient facilement. D'autres, au contraire, dirent qu'on devait se souvenir que dans d'autres cas déjà quelques personnes avaient offert leurs services, mais n'avaient rien fait : « Soyez prudents, dirent-ils, à leurs co-habitants, comment voulez-vous qu'un homme qui demeure dans une maison solide, qui ne connaît pas les dangers et la condition d'une maison caduque puisse représenter nos intérêts ?

Mais on ne voulut rien entendre. Et les Messieurs qui demeuraient dans les bonnes et solides maisons furent les représentants des habitants de la vieille maison. Ils rendirent visite au propriétaire, mais malgré tout leur talent d'orateurs ne surent rien obtenir. Ils engagèrent alors leurs commettants à envoyer plus de représentants. Le propriétaire était riche et beaucoup briguerent l'honneur d'être représentants pour aller lui rendre visite : « Voyez, semblaient dire, à la ville entière, ces parvenus lorsqu'ils allaient voir le propriétaire, voyez, nous sommes en rapport avec cet homme riche. »

Dès lors, la question fut très peu celle-ci : « Quelles sont les améliorations dont on a besoin ? » — et beaucoup cette autre : « Quelles personnes représenteront les intérêts des locataires ? »

Et la dispute dure toujours. Les locataires sont toujours dans l'ancienne maison, de plus en plus caduque, et le propriétaire rit de la naïveté des locataires qui paient toujours leurs termes et l'enrichissent.

**

La maison caduque, c'est la Société actuelle.

Le propriétaire, c'est la bourgeoisie, la classe possédante.

Les locataires ce sont les prolétaires.

La maison est pourrie, elle doit être démolie.

La bourgeoisie n'a pas de cœur.

Les prolétaires sont abrutis sous sa domination.

La lutte pour la représentation des intérêts détourne du but. Ce n'est pas un changement de personnes qu'il nous faut, mais un bouleversement de la Société entière dans son corps et ses membres. Personne ne peut donner des garanties qu'il sera meilleur que les autres, car l'homme est le produit des circonstances, de son entourage. On ne respire pas l'air pur dans une atmosphère pourrie.

Nous ne voulons pas que l'esclave soit le maître, et le maître l'esclave, car c'est un changement de personnes et non de système. Quand ce qui est aujourd'hui en bas, monte en haut demain et quand ce qui est en haut maintenant, descend en bas demain, qu'y a-t-il de gagné ?

La vengeance appartient aux dieux, les hommes doivent montrer qu'ils sont supérieurs aux dieux, et cela ils le feront quand ils prépareront un milieu dans lequel sera étouffé tout ce qui est bas et ignoble.

Les affamés et les satisfait ne se comprennent pas, ils vivent côté à côté, mais l'un ne sait pas comment l'autre vit. Ce sont deux nations dans un pays. Et quand un affamé révolutionnaire devient un bourgeois satisfait, il est bien pire que celui qui est riche par sa naissance. C'est pour cela que le prolétariat ne doit pas mettre ses intérêts dans les mains des représentants bourgeois ou des représentants ouvriers qui deviennent des bourgeois (1).

Créer un milieu dans lequel il y aura place et bonheur pour tous, voilà le socialisme.

F. DOMELA NIEUWENHUIS.

(1) Malgré toutes ces raisons de Domela, nous pensons que le prolétariat ne doit pas abandonner cette arme : le suffrage universel. Ne serait-ce que pour la propagande, le suffrage universel est un des moyens les plus efficaces. P. A

QU'IL SOIT MAUDIT !

LE HÉROS DU SIÈCLE



Explication des inscriptions allemandes. — Droits d'entrée. — Droits sur les objets de première nécessité. — Lois contre les socialistes. — Petit état de siège. — Mouchards. — Expulsion. — Dépêche d'Ems. — Dons à Bismarck.

thèques comme au temps d'Omar; il a fait reculer l'humanité et le progrès de plusieurs siècles, peut-être.

Les armées monstrueuses et ruineuses d'aujourd'hui, sont, en grande partie, son œuvre. Nous nous demandons comment il se trouve encore des gens pour glorifier cet épouvantable monstre, ce criminel renforcé.

Quant à nous, nous dénonçons ses crimes de lèse-humanité à tous les hommes dignes de ce nom, qui n'ont pas perdu à ce point le sens moral de glorifier et admirer le plus épouvantable des criminels.

P. A.

La Question sociale

Un concours vient d'avoir lieu à la direction des postes et télégraphes à Paris, pour deux cents places à prendre.

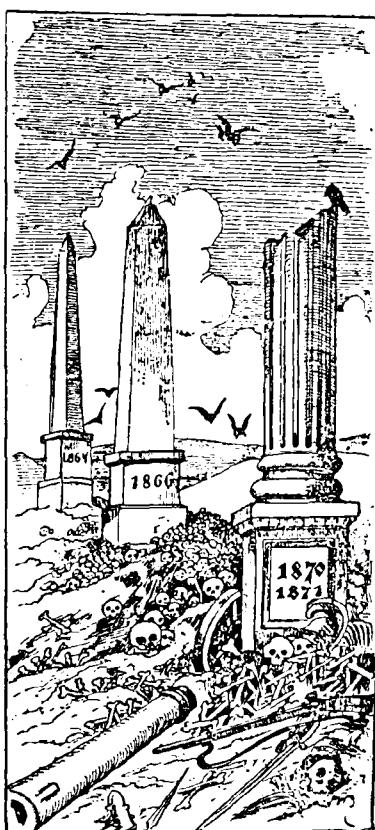
Six mille jeunes filles étaient sur les rangs.

En voilà donc cinq mille huit cents sur le pavé, attendant le prochain concours.

Que vont devenir ces infortunées, livrées à toutes les tentations? Elles iront à l'hôpital ou au Moulin-Rouge.

La mort nous a débarrassé en 1898 d'un des plus ignominieux, des plus sanguinaires et des plus féroces ennemis de l'humanité. Bismarck, dont le nom salit notre plume, dont le nom sera honni par les générations futures et mis au pilori de l'histoire, Bismarck, n'est plus.

Il est nécessaire, il est de haute moralité de flétrir à jamais cet abject personnage qui n'a pas craint de se vanter d'avoir faussé des dépêches afin de déclencher une guerre affreuse entre deux nations les plus civilisées de l'Europe. Il a, à dessein, amené une boucherie monstrueuse, il a fait brûler des villes, des bibli-



Les trophées de Bismarck.

STATISTIQUES DIVERSES

Ce que coûte l'Alcoolisme.

On vient de faire la récapitulation des dépenses, dommages et pertes que l'alcoolisme entraîne, rien que pour la France.

D'après la statistique documentaire, la valeur de l'alcool consommé annuellement (non compris les droits) se monte à 128,298,380 fr.

On estime l'importance des journées de travail perdues par suite d'ivresse alcoolique à 1,340,174,500 fr.

Les frais de traitement et aussi les chômage représentent 70,840,000 fr.

Les suicides et les morts accidentelles sont supputés à 1,922,000 fr.

La réception et l'entretien des aliénés alcooliques imposent une charge publique de 2,652,000 fr.

Les frais de répression des crimes nés de l'alcoolisme ont été calculés. Ils se montent à 8,890,500 fr.

On arrive ainsi à cette conclusion que les ravages de l'alcoolisme ne coûtent pas au Trésor, aux individus, aux familles, à la France, moins de 1 milliard et demi de francs par an.

Les accidents du Travail aux différentes heures de la journée.

De 6 à 7 heures matin	435 accidents.
De 7 à 8 — matin	794 —
De 8 à 9 — matin	814 —
De 9 à 10 — matin	1069 —
De 10 à 11 — matin	1598 —
De 11 heures à midi	1590 —
De midi à 1 heure soir	587 —
De 1 à 2 heures soir	745 —
De 2 à 3 — soir	1037 —
De 3 à 4 — soir	1263 —
De 4 à 5 — soir	1178 —
De 5 à 6 — soir	1306 —

C'est là une indication pour les industriels. Diminuer la journée, c'est restreindre le nombre des accidents.

LA PAIX ARMÉE. — Le Budget de la Guerre.

Veut-on savoir combien, depuis le 1^{er} janvier 1872, date à laquelle les services publics ont repris leur marche régulière, il a été dépensé pour le seul budget de la guerre ? Voici ce compte suggestif :

1872.....	481.149.601
1873.....	486.453.451
1874.....	477.191.035
1875.....	499.002.864
1876.....	525.269.437
1877.....	543.954.149
1878.....	558.192.520
1879.....	581.995.813
1880.....	667.644.396
1881.....	700.944.819
1882.....	757.688.147
1883.....	717.124.721
1884.....	685.008.113
1885.....	621.130.316
1886.....	622.744.798
1887.....	683.808.907
1888.....	664.884.730
1889.....	735.371.430
1890.....	740.406.550
1891.....	675.729.040
1892.....	634.754.425
1893.....	645.610.131
1894.....	633.653.191

Ce qui donne un total de plus de quatorze milliards ; exactement : 14 milliards 311.712.617 francs.

Si, à ce chiffre, on ajoute la somme dépensée pour la reconstitution du matériel

et des approvisionnements anéantis par la guerre, somme qui s'élève à plus de quinze cents millions, on arrive au total formidable de près de seize milliards de francs.

D'autre part, de 1872 à 1894, la marine, y compris les dépenses de reconstitution du matériel, a dépensé environ six milliards.

C'est donc un total d'environ vingt-deux milliards que la France a dépensés depuis 1872, pour son armée et sa marine.

Hâtons-nous de dire que, dans ces chiffres, ne sont pas comprises les dépenses des expéditions de Tunisie, du Tonkin, de l'Annam et du Cambodge, de la guerre avec la Chine, des campagnes de Madagascar, du Soudan, du Dahomey, etc.

L'expédition de Tunisie, en 1881-82, a coûté plus de quatre-vingts millions ; celle du Tonkin, pendant la période de 1883 à 1888, a coûté près de trois cents millions ; celles du Sénégal et du Soudan, de 1881 à 1887, plus de cinquante millions, etc.

Une autre statistique d'actualité.

Au moment où il est question du désarmement général, il n'est pas sans intérêt de connaître le nombre d'hommes que les nations européennes pourraient respectivement mobiliser.

C'est la Russie qui tient la tête avec 2,500,000 hommes, plus 1,700,000 de troupes provinciales, soit un total de 4,200,000 hommes.

La France compte, dans les rangs de son armée active augmentée de sa réserve, 1,050,000 hommes, plus 1,400,000 de l'armée territoriale, sans compter les dispenses de toutes les classes, en chiffres ronds, trois millions au total.

L'Allemagne arrive à un chiffre sensiblement égal avec 1,600,000 hommes d'armée active et landwehr, 700,000 de landsturm et à peu près autant de seconde réserve.

L'Italie a 900,000 hommes d'armée permanente, 375,000 de milice mobile et 1,150,000 de territoriale, soit 2,435,000 en tout, sur le papier.

L'Autriche se contente de 820,000 hommes d'armée active, plus 150,000 de réserve et de troupes spéciales, et 130,000 de landwehr hongroise ; 1,100,000 au total.

Enfin, la Turquie peut réunir 800,000 hommes.

Il n'y a plus d'Epargniste.

L'épargne est morte. C'est une série d'actes de décès que la statistique est obligée de fournir.

Voici un tableau qui donne, mois par mois, les quantités moyennes de rentes traitées quotidiennement sur le marché libre et qui indique qu'à partir de juin 1893, les transactions n'ont encore fait que diminuer.

Si parfois les chiffres se sont relevés, c'est sous le coup d'événements importants tels que l'assassinat du président Carnot, l'élection de son successeur et sa démission, l'élection du président actuel, la conversion du 4 1/2, etc.

En un mot, cet impôt, qui rapportait au début une moyenne de trois millions par an, donne maintenant à peine le tiers, et les retraits des caisses d'épargne continuent à s'accentuer !

Voici ce tableau suggestif :

Mois	1892	1893	1894	1895
Janvier	5.401.000	6.809.000	2.853.000	2.493.000
Février	7.761.000	4.881.000	2.900.000	2.418.000
Mars.....	6.587.000	5.421.000	2.325.000	1.938.000
Avril.....	4.860.000	4.885.000	2.004.000	2.083.000
Mai.....	6.601.000	4.645.000	2.704.000	2.601.000
Juin.....	7.689.000	1.755.000	2.847.000	2.297.000
JUILLET.....	5.702.000	1.699.000	1.461.000	1.885.000
Août.....	4.394.000	1.588.000	2.050.000	635.000
Septembre.....	4.746.000	1.639.000	2.750.000	"
Octobre.....	5.900.000	1.333.000	3.470.000	"
Novembre.....	7.363.000	2.473.000	3.126.000	"
Décembre.....	10.751.000	2.173.000	2.447.000	"

En ce qui concerne les opérations des caisses d'épargne, voici le relevé du 11 au 20 octobre :

Dépôts de fonds...	Fr. 2.927.675 57
Retraits de fonds	10.345.600 51

Excédent de retraits..... 7.417.930 97

Le gouvernement avait cru arrêter cette chute par une bonne loi contre ceux qui tendraient, par des campagnes de presse, à produire des paniques.

Les chiffres que nous avons cités prouvent que ce genre de lois est inutile, puisque leur champ d'application n'existe pas.

MOUVEMENT SOCIALISTE INTERNATIONAL

Trois faits ont dominé et paraissent devoir encore dominer le mouvement international du travail : la politique coloniale, l'ouverture de la Chine et la guerre hispano-américaine, c'est-à-dire l'intervention des Etats-Unis dans les événements politiques de l'Europe auxquels jusqu'ici ils étaient démeurés étrangers.

Ces faits, d'une portée internationale incontestable, ont leur source dans le régime capitaliste, et sont une expression de l'évolution économique qui se déroule sous nos yeux. Si, en Europe et aux Etats-Unis, le capitalisme paraît avoir rempli sa mission historique, et s'approcher rapidement de sa fin, il n'en est pas de même en Afrique, en Extrême-Orient et à Cuba, où l'insurrection déterminée par des raisons économiques ouvrira, peut-être, la voie au panaméricanisme, si populaire parmi les classes dirigeantes des Etats-Unis, et lui fournira les moyens de s'étendre et s'imposer à l'Amérique latine restée jusqu'ici réfractaire à l'action politique et économique que les Etats-Unis voudraient y exercer.

Les progrès du capitalisme ne peuvent que favoriser, dans son ensemble, le mouvement du prolétariat, quoique, pendant quelque temps, peut-être, il puisse en être arrêté, surtout si, comme il arrive en Chine, ce vaste réservoir de travail, le capitalisme, y trouve les moyens de reprendre vigueur et de prolonger son existence. Le prolétariat des pays industriels pourra souffrir par suite de la concurrence de la Chine, mais les capitalistes en subiront aussi les conséquences, car ils se verront, peut-être, forcés de fermer leurs établissements, n'y trouvant plus leur intérêt pour les branches au moins qui s'y trouvent exposées, de manière que la socialisation des moyens de production, le but suprême du socialisme, dans les industries qui en seront frappées, ne rencontrera plus la résistance qu'on lui a opposée jusqu'ici.

Les élections législatives qui ont eu lieu tout dernièrement en France, en Allemagne et en Belgique, si elles n'ont pas déplacé l'axe de la majorité parlementaire dans ces pays, ont montré, cependant, que le socialisme avait fait partout de grands progrès et que ni les persécutions, ni l'arbitraire, ni les vexations de toute sorte auxquelles les gouvernements et les classes dirigeantes ont eu recours, n'ont pu arrêter l'élan du prolétariat et le détourner de la voie où il s'est engagé.

Si, par suite de la dépression économique amenée par la disette, par les troubles qu'elle a provoqués, par la guerre hispano-américaine, par le resserrement du marché des Etats-Unis et, en général, par les événements politiques, les grèves ont été moins nombreuses et moins importantes que l'année dernière parmi les prolétaires de l'industrie, il n'en a pas été de même parmi les travailleurs agricoles. Le mouvement, en effet, qui, à l'approche de la récolte, s'était produit parmi le prolétariat de la campagne en Italie et en Hongrie l'année dernière, se serait accentué, malgré les persécutions, les violences et le terrorisme, malgré la dissolution des organisations ouvrières et même des sociétés coopératives et de secours mutuels, malgré l'état de siège proclamé en Italie, et malgré qu'en Hongrie la loi nouvelle, reproduisant les dispositions d'un autre âge, se proposait de ramener les travailleurs agricoles presque au servage, si la saison pluvieuse, en compromettant la récolte, n'avait pas rendue inutile et sans portée toute l'agitation.

Dans son ensemble, le mouvement du prolétariat a progressé encore cette année, mais c'est surtout dans le domaine politique que les résultats ont été plus importants, tandis que dans la sphère économique, ils ont été plus faibles, la situation industrielle étant, en général, peu satisfaisante et les préoccupations d'ordre politique n'étant que trop justifiées.

La revue que nous allons passer des événements qui caractérisent le mouvement socialiste dans les différents pays, montrera que partout, d'un pas plus ou moins rapide, le prolétariat a continué sa marche en avant, dans la voie qui doit l'amener à son émancipation.

ALLEMAGNE

La situation économique de l'Allemagne n'est plus aussi satisfaisante qu'elle avait été. En dehors des causes d'ordre général, qui l'ont empirée, telles que la disette, les troubles politiques, la guerre hispano-américaine et les complications qui s'ensuivront, c'est le resserrement du marché américain, par suite de l'application du nouveau tarif douanier, qui a exercé l'influence la plus fâcheuse sur le mouvement industriel. Cet état de choses ne peut que s'aggraver encore davantage par suite de la dénonciation du traité de commerce avec l'Angleterre, ce qui aura pour effet de restreindre l'exportation allemande dans les pays qui forment le vaste empire colonial de la Grande-Bretagne.

Malgré les progrès rapides et éclatants que le capitalisme a faits en Allemagne et que le recensement professionnel de 1895 a constatés, malgré l'augmentation sensible dans le nombre des ouvriers, qui en a été le résultat, le mouvement du prolétariat dans le domaine économique a dû s'en ressentir, car les grèves ont diminué et aucune n'a pris les proportions qu'avait assurées la grève des ouvriers maritimes de Hambourg, ne dépassant pas le plus souvent la sphère locale, ou se restreignant à quelques établissements industriels seulement, sans arriver à avoir le caractère d'une grève générale.

Les avantages, d'ailleurs, que les grèves ont apportés au prolétariat industriel, par rapport à ses conditions de travail, ont été hors de proportion avec les profits que les capitalistes ont réalisés dans les branches d'industrie où elles se sont produites, même là où l'organisation ouvrière était assez développée, d'autant plus que les classes dirigeantes, au service desquelles se trouvent la bureaucratie, l'armée, la magistrature et la police, ont toujours entravé, le plus souvent avec succès, les efforts du prolétariat pour améliorer sa situation économique.

A l'heure actuelle, les ouvriers organisés de l'Allemagne ne représentent que 10 0/0 environ de l'ensemble du prolétariat industriel, ce qui indique la nécessité où l'on est non seulement d'avancer le travail d'organisation, mais de s'appuyer davantage pour le moment du moins, sur le mouvement politique.

Dans le domaine politique, les succès du parti socialiste ont été aussi nombreux qu'importants, non-seulement par rapport aux élections au Parlement de l'Empire, mais aussi pour celles des députés aux diétas des différents Etats, à l'exception, cependant, de la Saxe où, par suite de l'application du système des trois classes, c'est-à-dire d'un système censitaire très prononcé qui existe aussi en Prusse, le nombre des représentants socialistes est allé toujours en augmentant.

AUTRICHE-HONGRIE

Pendant l'année dernière, le mouvement du prolétariat autrichien a été peu important dans le domaine économique et législatif, mais dans la sphère politique, il paraît s'être accentué. La lutte des races, aussi bien dans le parlement qu'en dehors, paralyse toute activité. La situation économique du pays, peu favorable en général, a aussi contribué à ce résultat.

Dans la sphère parlementaire, le mouvement socialiste a été peu important dans le domaine économique, la situation industrielle peu satisfaisante ayant restreint le nombre et limité la portée des grèves, qui sont demeurées presque toujours sans influence sur les conditions générales du prolétariat.

Le travail d'organisation, au contraire, paraît s'accentuer, au moins si on en juge par le nombre des associations et syndicats ouvriers, ainsi que de leurs membres et par celui des délégués internationaux au congrès annuel tenu par le parti et par les journaux professionnels et politiques qui sont publiés.

BELGIQUE

Le mouvement politique et économique du prolétariat belge s'est encore accentué cette année; les élections législatives, provinciales et communales d'un côté, les grèves, l'organisation ouvrière et les coopérations de l'autre, en

ont fourni des preuves indiscutables. Cependant, c'est la question agraire et la situation des travailleurs agricoles, qui paraissent avoir surtout attiré l'attention des socialistes belges.

Dans le Congrès de Waremme, les deux courants qui caractérisent le mouvement du prolétariat agricole, s'y sont rencontrés, l'un réclamant l'expropriation des propriétaires terriens sans exception, tandis que l'autre, tout en admettant la nécessité de la disparition de la petite propriété, voudrait cependant y arriver doucement, par des phases intermédiaires, de manière à rendre la transition plus facile et moins douloureuse.

Les grèves se sont produites surtout dans l'industrie minière, textile et métallurgique, c'est-à-dire dans l'industrie qui fournit la force motrice et dans celles qui travaillent pour l'exportation, la Belgique était peut-être plus engagée dans le mouvement du commerce international que les autres pays, à l'exception cependant de l'Angleterre.

Dans le domaine de la coopération, le mouvement s'étend chaque jour davantage, favorisé par les résultats éclatants obtenus jusqu'ici, par les traditions municipales toujours vivaces en Belgique et par la présence dans les conseils communaux les plus importants des représentants du parti socialiste.

Mais c'est surtout sur le terrain politique que le mouvement socialiste a plus progressé. Aux dernières élections législatives, la lutte a pris des proportions formidables, les conservateurs, libéraux et cléricaux s'étant coalisés pour combattre les candidatures socialistes. Malgré les efforts de la réaction, l'issue de la lutte a montré que la force numérique du parti avait sensiblement augmenté, le nombre des voix qui se sont portées sur ses candidats s'étant accru de 170.000 environ, comparativement au chiffre exprimé en 1894.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Le mouvement du prolétariat américain a été toujours assez faible, si on le compare avec celui des ouvriers de l'Europe, ce que l'on s'explique sans difficulté, si on réfléchit que l'étendue du territoire, les salaires assez élevés, les institutions démocratiques, la population peu nombreuse et clairsemée et la prépondérance de l'agriculture sur l'industrie opposent des entraves sérieuses à toute organisation.

Les progrès du capitalisme, cependant, dans ces derniers temps surtout, la concentration de la richesse et le développement du machinisme, ont modifié profondément la situation économique du pays et favorisé la formation et l'organisation du prolétariat. Mais si, au point de vue économique, on a pu obtenir des résultats assez importants, grâce aux ressources incomparables que présente le pays, il n'en a pas été de même, sous le rapport politique, les prolétaires n'ayant encore aucun représentant au Congrès fédéral, et dans les législatures des États ; dans les Conseils municipaux ils ne commencent qu'aujourd'hui à exercer quelque influence.

Les organisations ouvrières, en raison de l'étendue de l'Union américaine, n'ont eu le plus souvent qu'un caractère local, bornées comme elles étaient soit à un État, soit à une branche d'industrie, qu'on y exploitait. Les deux organisations, ayant un horizon plus large, les chevaliers du travail et la fédération du travail, n'ont jamais fonctionné que dans l'intérêt des deux partis politiques, le républicain et le démocrate, qui s'alternaient tour à tour au pouvoir.

La question de Cuba qui a déterminé la guerre avec l'Espagne n'est qu'un épisode de la lutte engagée partout par le capitalisme contre des formes d'exploitation arriérées. Les violences et les cruautés qu'on reproche aux Espagnols, et qui ont soulevé l'indignation des Américains, quoique fondées, ne sont dans leur bouche qu'un prétexte hypocrite, l'exploitation des travailleurs étant aussi dure et impitoyable de la part des capitalistes américains que celle pratiquée par les planteurs espagnols.

C'est pourquoi l'île de Cuba, en tombant entre les mains des ploutocrates américains ne fera que passer d'une forme de servage à une autre : la nouvelle forme d'exploitation, l'industrielle, moins violente et brutale à coup sûr, sera, peut-être, encore plus grave dans ses effets pour le prolétariat cubain que celle qui a existé jusqu'ici, étant plus méthodique.

Cependant la nouvelle forme de servage économique, qui sera introduite à

Cuba, en augmentant la potentialité du travail social, et en accentuant ainsi l'énergie du prolétariat, préparera l'avènement d'une organisation sociale plus élevée, tandis que sous le régime espagnol il n'y avait aucun espoir d'émancipation pour les classes qui vivent de leur travail.

FRANCE

Pendant l'année dernière le mouvement du prolétariat français, s'il a donné dans le domaine politique des résultats assez satisfaisants, comme on le verra plus loin, dans la sphère économique, il est demeuré à peu près stationnaire, ce qui ne doit pas étonner, car la situation industrielle et agricole du pays s'est aggravée, par suite de la disette, de l'application du nouveau tarif américain, de la guerre de l'Espagne avec les Etats-Unis, des troubles éclatés un peu partout, sans parler des causes qui y ont contribué pour notre pays, comme la production des objets de luxe, dont la consommation se restreint de plus en plus, les charges tributaires plus lourdes qu'ailleurs, la politique douanière ultra-protectionniste et l'incertitude du lendemain, due surtout à la marche peu favorable des événements politiques aussi bien en Orient qu'en Extrême-Orient et en Afrique.

Dans le domaine législatif, le travail a été peut-être encore plus stérile que les années précédentes. La loi la plus importante, votée par la dernière législature, a été, à coup sûr, celle qui règle la responsabilité des employeurs en cas d'accident; les dispositions de la loi laissent cependant beaucoup à désirer, et les industriels ne manqueront pas de les éluder au détriment de leurs ouvriers français et des mariés, au profit des étrangers et des célibataires : les indemnités étant surtout établies en faveur des ouvriers nationaux et de ceux qui sont mariés, s'ils ont des enfants.

Des réformes, au contraire, qui auraient soulagé les conditions économiques du prolétariat, telles que l'impôt progressif sur le revenu et les successions, ou tout au moins la diminution des impôts indirects, qui frappent les objets de consommation ordinaire, n'ont jamais abouti. Il en est de même du projet de loi qui limite à 10 heures la journée du travailleur de la voie ferrée, qui, voté par la Chambre dans un intérêt électoral, n'a pas été encore discuté dans l'enceinte du Sénat.

Pour la bourgeoisie, au contraire, le bilan de la dernière législature a été très favorable : les primes accordées aux sucriers, aux sériculteurs, l'augmentation de 5 à 8 francs des droits à l'importation des blés et la prorogation du privilège de la Banque de France, montrent que les propriétaires, les industriels et la haute finance ont le plus profité des travaux de nos législateurs.

Dans le domaine politique, les dernières élections ont fortifié le parti socialiste, malgré les pertes qu'il a faites dans la lutte. Le nombre des voix qui se sont réunies sur les candidatures socialistes a augmenté dans des proportions beaucoup plus considérables que celui des élus, et ce qui a une grande importance, c'est que la province s'est prononcée en faveur du mouvement socialiste d'une manière encore plus accentuée, que les centres industriels et les grandes villes où la petite bourgeoisie exerce encore beaucoup d'influence.

GRANDE-BRETAGNE

L'année dernière marque une orientation nouvelle dans la politique de la Grande-Bretagne, qui prend de plus en plus un caractère, pour ainsi dire impérial, en resserrant les liens économiques qui existent entre les colonies et la métropole, en accentuant en même temps l'antagonisme qui existe depuis longtemps avec la Russie et qui a trouvé son expression la plus saillante en Chine et dans l'Extrême-Orient, et par rapport à l'Allemagne et à la France dans la politique suivie en Afrique.

Cette orientation nouvelle, qui montrait l'isolement politique où se trouvait la Grande-Bretagne a déterminé son rapprochement avec les Etats-Unis, préparé par la situation économique des deux pays, par la prépondérance qu'exercent tous les deux sur le marché international, par leur puissance maritime et par les dangers communs, auxquels la réaction de l'Europe, dans le domaine économique surtout, paraît les exposer : la guerre hispano-américaine

caine, l'ouverture prochaine de la Chine et les événements qui se sont déroulés aux Philippines, montrent que la Grande-Bretagne aussi bien que les Etats-Unis, se rendent compte de cette situation, déterminée, à notre avis, par les intérêts du capitalisme, que tous les gouvernements sont obligés de sauvegarder et de défendre.

Dans la Grande-Bretagne, plus encore que dans les autres pays de l'Europe, on prépare les conditions qui doivent amener la transformation de la société actuelle et l'émancipation du prolétariat, d'autant plus qu'il n'y a pas dans le pays ni militarisme, ni bureaucratie qui puissent entraver la marche du prolétariat, et que l'autonomie administrative, la liberté de la presse, les droits de réunion, association et coalition les plus larges ne peuvent qu'en favoriser le progrès et en rendre la puissance irrésistible.

ITALIE

Les émeutes qui, dans ces derniers temps, se sont produites en Italie et qui ont eu leur expression la plus douloureuse dans le mouvement insurrectionnel de Milan, ont montré la situation déplorable, politique aussi bien qu'économique, où se trouve le pays, écrasé par les impôts, dévoré par l'usure et la fiscalité, exploité en tout sens par une bourgeoisie avide et inconsciente.

La disette qui, cette année, a sévi dans le pays ne pouvait qu'accentuer le chômage chronique, et le mécontentement de la population qui vit de son travail : le Gouvernement, par ses agissements hostiles au prolétariat et au mouvement socialiste, devait aussi favoriser l'agitation, d'autant plus qu'il s'est toujours refusé à faire des réformes qui auraient pu adoucir les souffrances des travailleurs. La politique africaine, la Triple alliance, la rupture des relations commerciales avec la France, la violence et l'arbitraire de la police n'ont fait qu'aggraver les conditions économiques du pays.

Mais ce qui jette une ombre sinistre sur l'avenir de l'Italie, c'est que les classes dirigeantes ne peuvent en préparer son relèvement sans réduire les dépenses nécessaires à l'entretien de l'armée et au paiement des intérêts de la dette publique, car, à l'heure actuelle, elles absorbent plus que 70 0/0 du budget ; de sorte que, en laissant en dehors les frais de perception, il ne reste que 20 0/0 environ pour les services d'ordre civil.

Dans le domaine politique, les élections partielles qui ont eu lieu dans ces derniers temps, ont montré que le mouvement socialiste progressait rapidement, non seulement parmi les ouvriers de l'industrie, mais aussi parmi les travailleurs agricoles, et cela, malgré les efforts de la réaction, ce qui est d'une grande importance.

Mais, si sur le terrain économique et politique, le mouvement du prolétariat italien n'a pas donné de grands résultats, il n'en est pas de même dans la sphère de la coopération, puisque le gouvernement, alarmé par les progrès qu'y faisait la propagande socialiste, vient de dissoudre, par mesure administrative, plusieurs coopératives où les socialistes avaient la haute main.

En effet, le nombre des sociétés coopératives, dans le courant de l'année, est augmenté de 400 environ, parmi lesquelles il y avait 97 coopératives de productions, la plupart agricoles, ou se rattachant à l'agriculture. Il faut remarquer que le clergé, dans son intérêt, a appuyé le mouvement coopératif, en créant surtout des banques et des caisses rurales, pour venir en aide aux petits propriétaires.

SUISSE

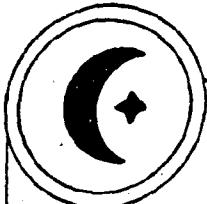
Les institutions démocratiques de la Suisse, les impôts comparativement moins lourds que dans les autres pays, le rôle important qu'y joue encore la petite industrie, les réformes de caractère social assez accentué, qu'on y a réalisées depuis quelque temps surtout, ont eu pour effet de donner au mouvement socialiste moins d'étendue. Cependant, même en Suisse, la grande industrie se développe rapidement, surtout dans les cantons de Zurich, Saint-Gall et Bâle, et dans les cantons romands, de sorte que le prolétariat commence aussi à s'organiser au point de vue politique, tandis que jusqu'ici on le voyait porter son action seulement dans le domaine économique.



Miquel a beau ramasser et mettre dans son sac toutes sortes de Députés allemands qu'il trouve sur son chemin, il y en a toujours qui s'échappent et compromettent la stabilité de toutes ses combinaisons parlementaires.



On tire sur le Peuple en Italie.



Les pachas allemands et les soldats turcs attendant les 100 millions de la Grèce.



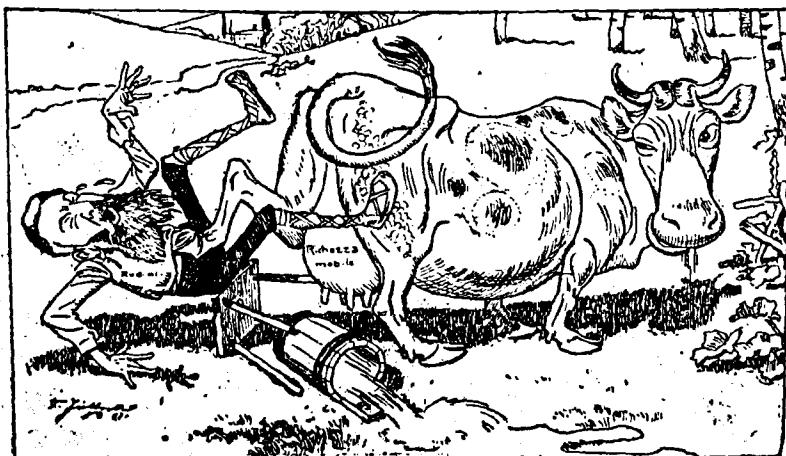
Le roi Georges de Grèce profite de l'attentat pour rehausser les couleurs de Sa Majesté... éteintes.



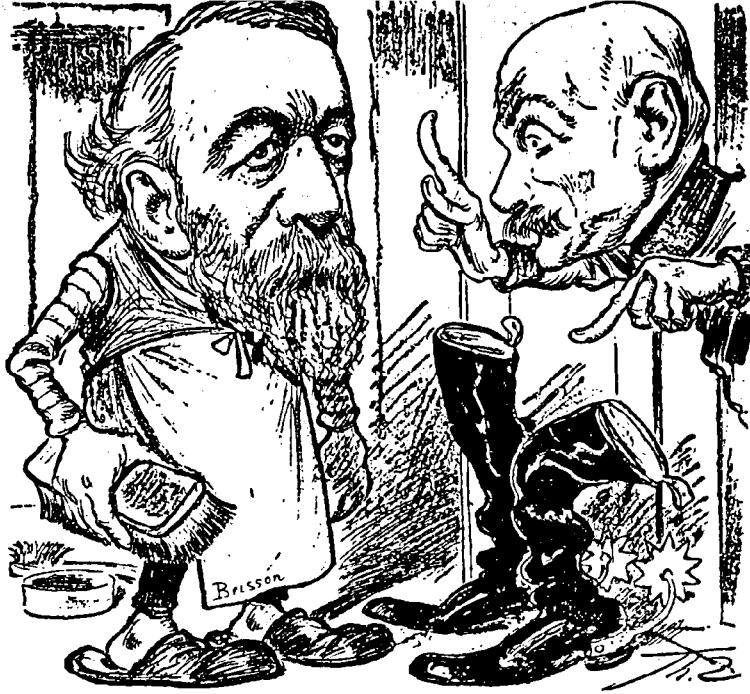
La question Chinoise
par FERTOM.



« — Ah ! si mon peuple savait quels soucis me donne le gouvernement !... Qu'entreprendre aujourd'hui. Dois-je peindre, faire des vers, composer de la musique, ou résoudre la question sociale ?... »



La révolution des riches à Rome
Le marquis di Rudini a osé toucher à leur richesse mobilière !

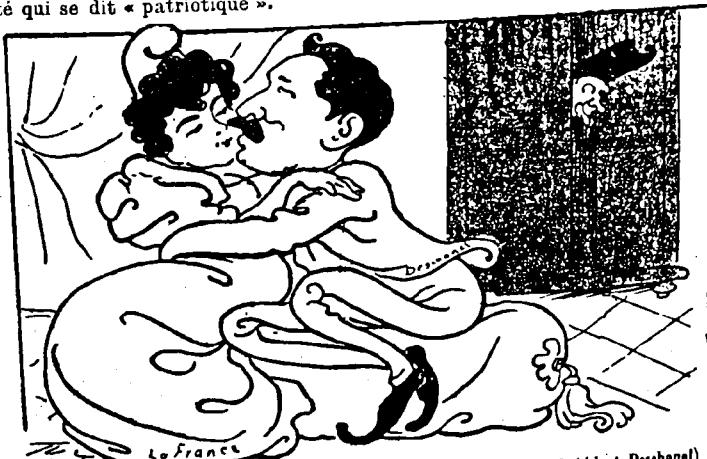


Le Général de Boisdeffre à Brisson : « N'oublie pas, mon petit, qu'on ne te tolère que pour faire reluire à nouveau mes bottes, par trop salies en ces temps derniers. »



La France tombée devant le militarisme triomphant.
Elle ne se doute pas du péril qui la menace.

Arguments frappants ! Allusion aux voies de fait dont se sert la majorité qui se dit « patriotique ».



Le dernier exploit des Cléricaux ou la Chambre française entre les mains d'un amoureux (le Président Deschanel) désigné par les jésuites.



Miquel (le ministre des finances prussien) montre le paradis au pauvre contribuable allemand, déjà réduit à l'état de nudité.



L'espagnole rêveuse : « Caramba !... Placée entre tes deux amoureux, tu te ménages un avenir analogue au mien, ma bonne petite sœur latine ! »



Les deux hommes malades. — Le sultan avec tendresse à son camarade chinois : « Vous savez, ce qui vous manque pour vivre de longues années et être aussi solide que moi ?... C'est un peu de « concert européen ». »



La Triplice telle qu'elle sera dans l'avenir.

L'AFFAIRE DREYFUS

Voilà bientôt un an que la raison, la vérité, la justice et le droit luttent contre l'insanité, le mensonge, l'infamie, l'injustice et l'illégalité.

Dans une affaire où il a été commis tant d'illégalités, tant de faux et se sont tramées tant d'intrigues louches, on ne veut pas que la lumière se fasse pour voir s'il y a culpabilité ou non. On veut cacher des turpitudes.

Cependant, malgré cet étouffement, les ignominies du militarisme éclatent de toutes parts aux yeux de tous.

Nous avons assisté, à l'occasion de cette affaire, au renversement de toutes les règles de moralité, de légalité et de droit. Nous avons vu des gouvernements se baser sur des faux pour tromper l'opinion publique. Nous avons vu des magistrats sans vergogne, se mettre au service des faussaires et faire tout leur possible pour violer la loi et couvrir des criminels.

Nous avons vu un Président de la République enlever la croix de la Légion d'honneur à Zola, qui fait la gloire de la France aujourd'hui, et la maintenir sur la poitrine de l'être abject, faussaire et mouchard qui a nom Esterhazy.

Nous avons vu la cohue des rusflans de la presse, le ramassis immonde des céSariens et des papimanes aux abois, glorifier le faussaire et demander sans vergogne de nouvelles victimes.

Pour nous, la personnalité de Dreyfus n'est rien à côté de ce qui s'est fait jusqu'à présent pour empêcher la lumière. Ce contre quoi nous nous élevons surtout, c'est contre les violations flagrantes de la loi, contre les faux de l'Etat-Major, contre le cynisme révoltant des faussaires, contre les forfaitures des magistrats, et, enfin, contre les apologistes éhontés des faussaires.

Mais attendons : l'esprit public se réveille, et toute cette tourbe infâme qui déshonore l'esprit français sera balayée bientôt dans le ruisseau, « dit-on salir l'égout ! »

P. A.

Voici sur cette lamentable affaire quelques traits de la caricature.



ZOLA. — Ouvrez! La Vérité et sa suite l'exigent?

UN GÉNÉRAL (à l'intérieur). — Elle n'entrera pas, n'entrera pas.

ZOLA. — Non? alors de la violence. Je forcerai l'entrée avec mon épée.



La véritable Dame volée.
La Justice : « Pourquoi mes portes sont-elles fermées ? »



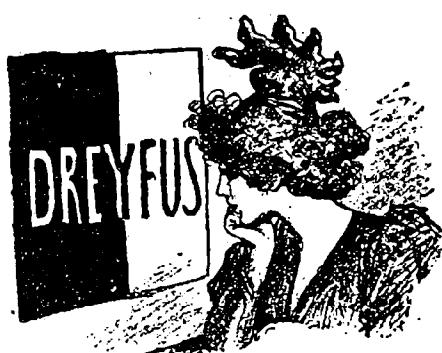
Finira-t-on par la faire sortir ?



Le procès Zola.



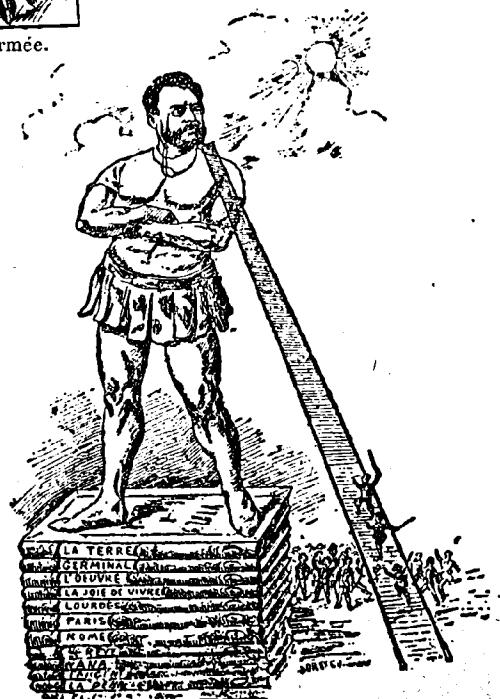
Les Avocats et les Magistrats français en cireurs de bottes de l'armée.



Marianne rêveuse :
« Quand verrai-je Dreyfus tout à fait blanc,
ou tout à fait noir ? »



Ne vous agenouillez-vous que devant elle, Madame ? La
France est pourtant au-dessus de l'armée.



Les Étudiants roumains et Zola.
Ils l'ont attaqué mais n'ont pu l'atteindre.

BIBLIOGRAPHIE

Livres et Brochures reçus par la « Question Sociale » dans le courant de l'année 1898

Il sera rendu compte dans la revue la *Question Sociale* de tout livre adressé à la rédaction, 7, rue Théophile-Gautier, Paris.

Les livres seront en outre mentionnés à la fin de l'année dans l'*Almanach de la Question Sociale*.

Mikhailowsky. — *Qu'est-ce que le Progrès?* (Examen des idées de M. Herbert Spencer.)
Maurice de Faramond. — *Le Livre des Odes*.
Georges Darien. — *Le Voleur*.
Elisée Reclus. — *L'Evolution, la Révolution et l'idéal anarchique*.
Lucien Descaves. — *Soupes*.
Urbain Gohier. — *Trois fantoches (F. Faure, Hanotaux et Méline)*.
Paul Paillette. — *Les Tablettes d'un Lézard*.
Amo. — *Le Congrès de l'Humanité* (articles groupés et annotés par Marius Decrespe).
Jules Bois. — *La Femme inquiète*.
J. Rouchet. — *Crime social; les bureaux de placements et leurs funestes conséquences*.
Pierre Detouche. — *Les Revers de leurs médailles* (réponse au poème : *Les Rois de France*, de Stanislas de Viremont).
Albert Lantoine. — *Les Mascouillat*.
Lucien Le Foyer. — *Le Minimum de salaire en Belgique*.
Bjornstjerne Bjornson. — *Monogamie et polygamie* (traduction de MM. A. Monnier et C. Montignac).
Guétant. — *Orient et Madagascar*.
Avit Volta. — *La Mutualité sociale où l'impôt proportionnel*.
Pierre Deloire. — *De la Cité socialiste*.
Dr A. Tripier. — *Médecine et médecin*.
Théodore Jean. — *Les Croix et les Glaives*.
Alfred Forest. — *Visions rouges*.
Georges Renard. — *Le régime socialiste*.
V. Gelez. — *La Souveraineté du peuple en France sous la troisième République*.
J.-K. Huysmans. — *La Cathédrale*.
Louis Franck. — *L'Assurance maternelle*.
A. Hamon. — *La Responsabilité*.
Gaston Moch. — *Une Royale idée*.
Magalhães Lima. — *L'Idéal moderne*.
Ed. Pottier. — *La Peinture industrielle chez les Grecs*.
E. Benoit-Lévy. — *L'Architecture religieuse*.
Henri Turot. — *Deux réformes*.
Emile Garraud. — *Pamphlets rouges*.
J. E. Lagarigue. — *Lettre à Max Nordaux*.
Egmont. — *Exécution du colonel Ruiz*.
Dr Macé. — *L'Institutrice latine*.
Alice Bron. — *Appel aux honnêtes gens*.
G.-F. de Champville. — *Soirée d'hiver* (monologue).
Jacques Bahar. — *Estherazy contre lui-même*.
Bernard Lazare. — *Comment on condamne un innocent*.
Raoul Allier. — *Voltaire et Calas*.
Louis Guétant. — *La Jeunesse, dédié à Emile Zola*.
Georges Dutois. — *Pour des jours meilleurs*.

Gaston Routier. — *Grandeur et décadence des Français*.
Louis Lumet. — *La Fièvre*.
Urbain Gohier. — *L'Armée de Condé*.
Capitaine Paul Marin. — *Esterhazy?* — *Le Capitaine Lebrun-Renault*. — *Le Lieutenant-colonel Picquart*.
Ed. Hémel et Henri Varennes. — *Le Dossier du lieutenant Fabry*.
Paul Galimbert. — *L'Eglise à travers l'histoire*.
Gabriel Thomas. — *Le Festin de Balthazar*.
Alfred Meyer. — *Lally-Tollendal*.
A. Hamon. — *Déterminisme et responsabilité*.
Léon Bazalgette. — *L'Esprit nouveau*.
D. Kimon. — *La Rénovation hellénique*.
Albert Réville. — *Les Etapes d'un intellectuel*.
Office du travail. — *Les Associations ouvrières de production*. — *Etude sur les derniers résultats des assurances sociales en Allemagne et en Autriche*. — 1^e partie : *Accidents*. — 2^e partie : *Maladie, invalidité et vieillesse*. — *Annuaire statistique de la France pour 1897*. — *Annuaire des Syndicats professionnels pour 1897*.
Paul Moysen. — *Barreau de Paris*. — *Réformes pratiques*. — *Législation ouvrière en Suisse*.
M. Svilokossitch. — *Vocabulaire tchèque, français, anglais, allemand*.
Garreau-Payen. — *Nouvelle loi sur les accidents*. — *Les 37 voles des députés, du 1^{er} janvier 1897 au 7 avril 1898*.
Eug. Rochetin. — *L'antagonisme entre les Compagnies francaises et étrangères d'assurances sur la vie*.
Paul Confrant. — *Les méfaits du Capital*.
Eug. Rochetin. — *La Question de l'exé-dent*.
Rouxel. — *La genèse du capital*. — *La hiérarchie démocratique*.
Eug. Rochetin. — *Mémoire sur les associations fraternelles d'assurances aux Etats-Unis*.
De Potter. — *La justice et sa sanction religieuse*.
F. Martin-Ginouvier. — *Mise en valeur de notre empire colonial*. — *La Psychologie expérimentale* (manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, juin 1898).
José Ingegnieros. — *La mentira patriótica el militarismo y la guerra*.
A. Hamon. — *Patria*.
Saverio Merlini. — *Forme et essence du socialisme*.

AVIS. — La liste générale des journaux socialistes du monde entier se trouve dans nos précédents almanachs. Désormais, nous ne donnerons cette liste revue et complétée que les années qui suivront les Congrès socialistes internationaux.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages		Pages
Avant-Propos.....	3	L'action, LOUIS PARASSOLS.....	46
Annuaire pour l'année 1890.....	4-10	Pensées altruistes, EDMOND THIAUDIÈRE.....	47
Triomphe certain du socialisme, P. ARGYRIADES.....	11	La chanson du Paysan, JACQUES GUREUX.....	48
Pensée de Michelet.....	14	Les Apôtres de l'idée, A. BLANQUI.....	48
Milliardaires.....	15	Minimum de salaire dans les travaux publics, P. ARGYRIADES.....	49
Métamorphoses du Progrès, ELISÉE RECLUS.....	17	Histoire de chiens, GASTON SÉCOT.....	50
La Communauté CABET.....	19	Lettre et proposition de loi d'ED. VAILLANT.....	51
L'Idole (sonnet) THÉODORE JEAN.....	20	Misère, V. HUGO.....	53
Être ou ne pas être, H. PLACE.....	21	Les syndicats ouvriers en pleine révolution, C. CORNÉLISSSEN.....	53
La Boue (chanson), X. PRIVAS.....	22	Quelques anecdotes.....	55
Fausse manœuvre, H. LENCOU.....	24	Les cadets de Gascogne, SORGUE.....	56
Militarisme, E. LANDRIN.....	26	La guerre hispano-américaine, P. ARGYRIADES.....	56
Lettre de Liebenecht.....	27	Le socialisme en Angleterre, TOM MANN.....	59
Ce que nous voulons, J. GRAVE.....	28	Bourgeois, JEAN REFLEC.....	60
Pensées, maximes, mots de combat.....	30	Les socialistes et la législature nouvelle, A. MILLERAND.....	61
Double suicide, CH. GILBERT-MARTIN.....	31	Pensées comico philosophiques.....	62
Fonctionnarisme, H. BRISSAC.....	32	Une fable, DOMELA NIEUWENHUIS.....	63
Guerre, VALÈRE BERNARD.....	33	Qu'il soit maudit, P.-A.	65
Le Socialisme et la Question sexuelle, D. DESCAMPS.....	36	Statistiques diverses.....	66
Instruction militaire, A. GOUILLE.....	39	Mouvement socialiste international.....	68
Les ouvriers de la pensée, BLANQUI.....	41	L'affaire Dreyfus.....	77
Mon homme (chanson), J.-B. CLÉMENT.....	42	Bibliographie	79
Organisation syndicale en France.....	43		
La retraite de Monsieur Deibler, HUGUES DELORME	46		

PORTRAITS ET GRAVURES

Dessin de Valère Bernard (couverture).....		Les échos du parlementarisme en Europe.....	32
Portrait d'Argyriades	1	Guerre.....	33-35
En Avant, par STEINLEN.....	2	Portrait du général Eudes.....	39
Le pain est cher.....	14	— de Millière.....	39
Le jeu des têtes coupées	14	Les Sénateurs américains	41
Milliardaires (2 gravures)	15	La revanche d'Adoua.....	45
Sabre et Goupillon.....	16	Portrait de Cornélissen	54
Portrait de Cabet.....	19	Les affamés de Cuba (3 gravures)	57
Chair à canon.....	20	Portrait de Rouanet	61
Par ce temps-là, etc	23	— du Dr Dubois	61
Portrait de Lencou	24	Bismark	65
Comment les puissances accueillaient les nouvelles des triomphes américains.....	27	Ses trophées	65
Portrait de Gladstone.....	28	La comédie politique de 1898	73-76
		L'affaire Dreyfus	77-78

COLLECTION DE LA PREMIÈRE SÉRIE de l'Almanach de la « Question Sociale »

La première série de notre Almanach, composée de huit années (8 gros volumes), est une véritable bibliothèque socialiste, agrémentée de récits intéressants et de gravures amusantes. Il ne nous en reste qu'un très petit nombre d'exemplaires. (Voir l'annonce sur la couverture.)

OUVRAGES DE P. ARGYRIADES

<i>La peine de mort, considérée au point de vue philosophique, moral, légal et pratique (épuisé)</i>	0 50
<i>Le Poète socialiste Eugène Pottier</i>	0 50
<i>Essai sur le socialisme scientifique</i>	0 30
<i>La femme dans le passé, le présent et l'avenir (traduction analytique de l'ouvrage de Bebel)</i>	0 50
<i>Concentration capitaliste, Trusts et Accaparements</i>	0 50
<i>La Confédération balkanique</i>	0 10
<i>Plaidoirie pour la femme Souhain</i>	0 10

Ouvrages publiés sous sa Direction :

<i>La Question sociale, année 1885.....</i>	2 50
<i>La Question Sociale, 2^e série, années 1891-1892-1893.....</i>	10 fr.
<i>La Question Sociale, 3^e série, 1894-1895-1896</i>	3 75
<i>L'Almanach de la Question Sociale, années 1891-1892-1893-1894-1895-1896-1897, chacun à.....</i>	2 fr.

Erratum : page 45 lire : De 175 qu'ils étaient en 1884, ils étaient en 1897 (dernière statistique) 5.600; au lieu de : De 175 qu'ils étaient en 1884 ils étaient en 1884 etc.